

# TOKYO ÉLECTRIQUE

Nouvelles traduites du japonais  
par Corinne Quentin



Picquier poche



des fils de laine emmoufflés



dans un  
sac  
de  
couchage

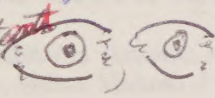
coudre

des  
fourures  
157

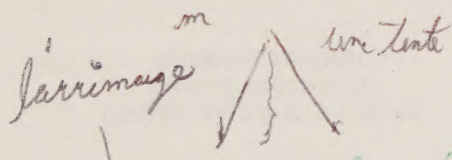
Oubliés

— "Oubliés par  
mon problème..."

des yeux  
papilloton




Connaître comme sur  
ma poche



arrimer les filins

- Caleu, fixer avec  
des liens

[amarrer / immobiliser]  
attacher



Digitized by the Internet Archive  
in 2022 with funding from  
Kahle/Austin Foundation

*Troyes, Iruma*  
*2011*

*le flegme britannique*

## ***Tôkyô électrique***

**Nouvelles de Muramatsu Tomomi, Morita Ryûji,  
Hayashi Mariko, Shiina Makoto, Fujino Chiya**

**Traduit du japonais  
par Corinne Quentin**

OUVRAGE TRADUIT  
AVEC LE SOUTIEN DU  
CENTRE NATIONAL DU LIVRE



*Éditions*  
*Philippe Picquier*

Titres originaux : *Yumeko, Shinjuku no kajitsu, Ichi nen no nochi,*  
*Okujô no kiroi tento, Shufu to kôban*

Première publication en français : Editions Autrement, 2000

© 2000, Muramatsu Tomomi, Morita Ryûji, Hayashi Mariko,  
Shiina Makoto, Fujino Chiya

© 2006, Editions Philippe Picquier  
pour l'édition de poche

Mas de Vert  
B.P. 20150  
13631 Arles cedex

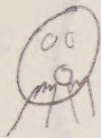
*En couverture* : © Hirano Itaru/Getty Images

*Conception graphique* : Picquier & Protière

*Mise en page* : Ad litteram, M.-C. Raguin – Pourrières (Var)

ISBN : 978-2-87730-835-9

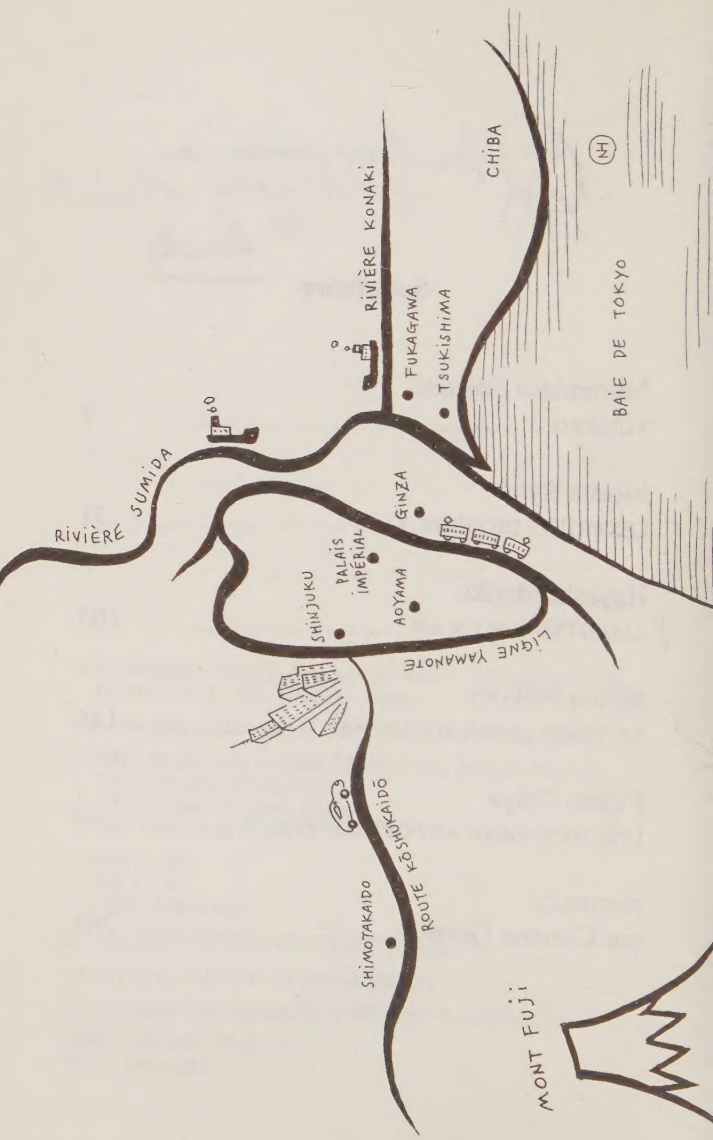
ISSN : 1251-6007



*les deux mains en  
porte-voix devant  
la bouche.*

## Sommaire

Muramatsu Tomomi YUMEKO .....	7
Morita Ryûji LES FRUITS DE SHINJUKU .....	51
Hayashi Mariko AMANTS POUR UN AN .....	103
Shiina Makoto LA TENTE JAUNE SUR LE TOIT .....	145
Fujino Chiya UNE MÉNAGÈRE AU POSTE DE POLICE .....	199
POSTFACE par Corinne Quentin .....	265



Muramatsu Tomomi

YUMEKO



Il ne faisait pas vraiment sombre mais, sans doute à cause du panneau de bois noirci par la fumée qui recouvrait le mur derrière le comptoir, la silhouette de Genji semblait se fondre dans une couleur indigo. Il ne manquait plus qu'une personne pour que le groupe soit au complet. De toute façon, il restait encore du temps jusqu'à l'heure du rendez-vous et ils avaient décidé de ne commencer que lorsque tout le monde serait là. Les trois premiers arrivés attendaient sans rien faire, laissant leur regard se perdre dans le vague. Le patron du Fukagawa proposa de servir de la bière mais Yamaguchi, d'un signe de la main, lui fit signe que ce serait mieux d'attendre. Au même moment, Genji craqua une allumette. La flamme s'éleva dans la pénombre, et ils la fixèrent tous du regard.

Elle scintilla d'abord vivement, comme un feu d'artifice, puis vacilla, entre l'orange et le bleu. Vrillant sur elle-même, elle se propagea vers l'extrémité du bâton et s'approcha lentement des

doigts de Genji, qui attendit qu'elle les effleure presque pour l'éteindre d'un souffle. Le bâton de l'allumette qui se consumait était encore rouge. Il se tordit, noircit et tomba dans un cendrier où, en un instant, il se changea en matière calcinée. Encore un court moment, le bout du bâton que Genji avait tenu dans ses doigts rougeoya, puis la lueur déclina, et ce qui restait du bâton se tordit à son tour avant de se raidir totalement.

En jetant l'allumette dans le cendrier, Genji avait sur le visage une expression étrange. Tous contemplaient la scène, leurs regards comme à l'unisson avec celui de Genji, et face aux restes calcinés et tordus au fond du cendrier, ensemble, ils poussèrent un profond soupir.

— Dis donc, tu n'avais pas arrêté de fumer ? dit d'un ton inquisiteur Gombê, qui était assis à côté de Yamaguchi.

— C'est vrai, ça, Genji ! Ça fait plus d'un an que le médecin t'a interdit de fumer. Le docteur n'en revenait pas que tu aies pu t'arrêter si facilement, dit le patron en se tournant vers Yamaguchi comme pour quêter son approbation.

Effectivement, Yamaguchi se souvenait parfaitement de Genji, environ un an et demi auparavant, annonçant à ce même comptoir, d'un air désolé, qu'il arrêterait de fumer à cause des avertissements du médecin. Sans y prêter une attention particulière, il venait de suivre les gestes de Genji, mais maintenant qu'on le lui faisait

remarquer, il reconnaissait qu'en effet c'était un peu étrange de craquer une allumette quand on était censé avoir arrêté de fumer.

— Euh... commença Genji, qui sentait se concentrer sur lui l'attention générale.

Puis il lança en soupirant :

— Eh bien, sachez que je ne fumais pas par goût du tabac.

— Pourtant, le docteur a dit que tu étais un sacré fumeur, rétorqua Gombê d'un air sceptique.

Le vrai nom de Gombê était Suzuki Tarô, mais au Fukagawa il se faisait appeler Gombê. Yamaguchi avait d'abord pensé que c'était parce qu'il tenait un bar du même nom, mais en fait il avait choisi ce pseudonyme en référence au nom populaire de Gombê adopté autrefois par les geishas du quartier de plaisir de Fukagawa, pour parodier le noble nom de Genji<sup>1</sup> utilisé par celles du célèbre quartier réservé de Yoshiwara.

« On peut vendre son art, pas son âme. » Telle était la devise des geishas de Fukagawa, qu'on appelait également les geishas de Tatsumi et qui mettaient tout leur honneur dans la maîtrise parfaite des arts. Elles avaient une tendance originale à se donner des noms à consonances masculines, tels que Miyokichi,

---

1. Gombê, autrefois répandu à la campagne, a maintenant une connotation péjorative, signalant l'homme rustre, dépourvu de sophistication. Genji fait référence au prince Hikaru Genji, personnage central de l'œuvre de Murasaki Shikibu, *Le Dit du Genji*.

Adakichi, Yonekichi, Mojiriki. Leur esprit frondeur s'exprimait aussi dans ce choix du nom de Gombê, alors courant dans les campagnes, pour désigner une geisha de haut rang, par opposition au nom de Genji, qui était un symbole de noblesse et qu'utilisaient les geishas du quartier de Yoshiwara.

Gombê n'aimait ni son nom, Suzuki, ni son prénom, Tarô, parce qu'ils étaient très courants au Japon. Se voulant, semblait-il, l'héritier de l'esprit des geishas de Fukagawa, il s'était donc attribué le surnom de Gombê. Yamaguchi se disait que ce choix n'était pas totalement incompréhensible, dans le sens où il faisait référence à une époque dorée pour ce territoire, autrefois nommé Fukagawa, situé au bord de la rivière Konaki et dont le centre était le quartier de Monzen-Nakachô.

— Dis, Suzuki, tu n'as pas l'impression qu'en définitive tu abandonnes un nom banal pour un autre ? avait un jour lancé le patron sur un ton ironique, appuyé par les autres habitués qui soutenaient qu'il ne fallait pas avoir honte du nom que vous avaient donné vos parents.

Mais, sans fléchir le moins du monde, Gombê avait insisté :

— Ici, je vous prie de m'appeler Gombê !

Et il avait incliné la tête dans un salut un peu solennel pour souligner l'importance qu'il attachait à sa requête.

Gombê avait environ trente-cinq ans et était employé. Le mystère restait entier sur les raisons de son engouement pour le quartier Fukagawa mais tout le monde, dans l'enceinte du café-restaurant Fukagawa, avait finalement adopté son surnom.

C'était donc ce Gombê qui, un peu excité, venait de prendre Genji à partie. Sans doute cette attitude lui semblait-elle conforme à l'espièglerie qu'il prétendait avoir héritée des geishas de Fukagawa...

Yamaguchi se tourna vers Genji, curieux d'entendre sa réponse.

— Je ne fumais pas par goût du tabac, répéta Genji, en direction de Gombê, comme pour le remettre à sa place.

Ce dernier lui rendit son regard, l'air de dire qu'il pourrait quand même trouver une autre excuse.

— Non, je fumais pour le plaisir de craquer des allumettes.

— ...

— Quand on frotte une allumette, une petite flamme apparaît et puis elle grandit et progresse vers l'extrémité du bâton. Eh bien, voyez-vous, à chaque nouvelle allumette, l'expression de cette flamme est totalement différente !

— L'expression de la flamme ?

— Parfaitement ! Le bâton brûle et rougit, puis il se tord et se désagrège, petit à petit. C'est ce moment-là qui me fascine !

— Ah?...

— Et puis, il reste le bout blanc que l'on tient encore entre ses doigts. C'est comme si la partie calcinée venait y puiser quelque chose. Quand on pose le tout dans un cendrier, ce qui était une seule et même allumette se retrouve dispersé en plusieurs morceaux qui ont changé de forme et de couleur, mais qui semblent tenter de retrouver une unité au fond du cendrier... Ça aussi, c'est un spectacle envoûtant !

— Gen, tu veux dire que tu fumais uniquement pour voir ça ?

— Exactement.

— Alors pour toi le rôle principal n'était pas tenu par la cigarette, mais par l'allumette ?

— Ça te gêne ?

— Non, mais... Et puis si, après tout, ça me gêne pour la cigarette. Elle n'a plus la place qui doit lui revenir.

— Si, elle joue un second rôle qui a son importance.

— Mais enfin, c'est la cigarette qui doit avoir le premier rôle et l'allumette le second !

— Pour moi, c'est l'inverse, voilà tout !

— Alors, comme ça, tu as fumé pendant des années seulement pour voir brûler des allumettes ?

— Exactement. Depuis l'âge de quinze ans. Ce qui fait environ cinquante-cinq ans de vie de fumeur...

— Ça alors, je n'en reviens pas...

Gombê secoua la tête à plusieurs reprises. C'était bien la première fois que Yamaguchi et les deux autres entendaient cette histoire. Yamaguchi pensa qu'il s'agissait peut-être d'une de ces plaisanteries qu'affectionnait Genji : il était tout à fait capable d'avoir imaginé cette fable pour se moquer, à sa manière, du médecin qui l'avait forcé à arrêter de fumer après tant d'années. Mais en même temps, son histoire semblait plausible.

« Ça ne m'étonnerait pas de lui... » se disait Yamaguchi quand la porte s'ouvrit, et Yasuhara entra.

Yasuhara tenait une petite boutique de confection de vêtements de style occidental sur la rive opposée de la rivière Konaki. C'était un magasin vieillot qui n'avait plus rien à voir avec la mode d'aujourd'hui. Les vêtements étaient faits sur mesure et, ces derniers temps, la clientèle qui avait l'extravagance de s'adresser à Yasuhara se limitait à peu près à deux vieux messieurs, clients depuis plus de vingt ans. Bien entendu, les travaux de retouche ou de réparation ne pouvaient suffire à faire marcher le commerce. Même si leur fille unique n'était plus à leur charge puisqu'elle avait quitté la maison quand elle s'était mariée, on se demandait comment Yasuhara et sa femme faisaient pour gagner leur vie.

« Il faut dire que dans ce quartier, ce n'est pas comme au centre-ville. Ce qui sauve Yasuhara, c'est sans doute de ne pas avoir de loyer à payer... » se disait Yamaguchi.

— Bon, le groupe est au complet maintenant... lança-t-il pour bien marquer qu'on allait changer de sujet.

Les visages de Genji, de Yasuhara, de Gombê et du patron se figèrent un court instant. Yamaguchi les avait appelés mais ils n'avaient aucune idée de la raison pour laquelle il avait voulu les réunir. Ils étaient venus sans se poser de questions, pensant qu'il s'agissait de prendre un verre entre habitués. Mais en voyant sur le visage de Yamaguchi une expression qui ne lui était pas habituelle, ils s'inquiétaient un peu.

— Yamaguchi, tu veux notre avis sur quelque chose ? demanda Gombê, les sourcils froncés, tandis que les trois autres prenaient aussi un air soucieux en cherchant à lire dans les yeux de Yamaguchi.

Ce dernier se força à sourire tout en avalant enfin une gorgée du whisky à l'eau qu'il tenait à la main. Puis, après les avoir regardés, l'un après l'autre, il dit :

— Dans le cas où...

Et il se tut quelques instants.

— De quoi s'agit-il, Yamaguchi ? Ce n'est pas la peine de faire tant de manières. Tu n'aurais

pas une histoire avec une petite jeune par hasard ? Si c'est ça, ce sera un plaisir de te donner des conseils. Pour ce genre de chose, tu peux compter sur moi !

— Attention, Gen, il ne faut pas parler trop vite. Quand on a passé l'âge, c'est mauvais pour la santé !

— Allons bon, c'est nouveau ça. Tu veux divorcer, alors ?...

— En fait, il ne s'agit pas de moi.

— Alors, c'est Gombê qui s'est fait avoir par une femme ou quelque chose de ce genre ?...

— Ecoute, Gen, il vaut mieux que tu n'essaies pas de deviner. Même si tu réfléchis, de toute façon, tu vas tomber à côté.

— Bon, si c'est comme ça, M<sup>o</sup>ssieur Gombê, dites-nous ce que vous imaginez, vous. De quoi veut parler Yamaguchi à votre avis ?

— Je vous l'ai dit, il ne s'agit pas de moi personnellement.

— Mais tu voulais avoir notre avis, c'est bien ça ?

— Oui, en quelque sorte...

— C'est parce que tu tournes autour du pot que Gen se lance dans ses élucubrations... dit le patron en se composant un sourire aimable.

Le patron du café-restaurant Fukagawa était au moins autant que Gombê un fervent défenseur du quartier Fukagawa. Il était persuadé que dans cette partie de la ville les gens avaient une

bienveillance naturelle, ce qui, disait-il, facilitait beaucoup la vie. Selon lui, une certaine douceur émanant de la rivière caractérisait les territoires asséchés gagnés sur la mer. Théorie qu'il ne manquait pas d'exposer dès qu'il en avait l'occasion.

— A la rigueur, je conçois qu'on parle d'une certaine douceur de la rivière, mais qu'est-ce que vous entendez par douceur des terrains pris sur la mer ?...

C'est en ces termes qu'un jour un jeune client avait exprimé des réserves sur le point de vue du patron qui, faisant claquer sa langue de dépit, l'avait fixé d'un air supérieur.

— Effectivement, il s'agit d'une douceur que certains ne peuvent pas saisir... Comme on a remblayé des zones où, originellement, il y avait la mer, sa douceur a imprégné la terre.

— Si je comprends bien, patron, que ce soit la rivière ou la mer importe peu pour vous. En fait, la douceur, c'est l'eau qui la génère.

— J'ai tort ?

— Non, je ne dis pas que vous avez tort, mais...

— Ce qui était la mer à l'origine a été comblé et le terrain ainsi créé a été appelé Fukagawa, ce qui veut dire « rivière profonde », vous êtes bien d'accord ? Et puis le quartier est devenu un *okabasho*, un « lieu en marge ».

— En marge ?...

— Ah, je vois... Alors les jeunes de maintenant ne savent même plus ce qu'étaient ces quartiers réservés non autorisés !...

Le patron avait poussé un profond soupir et longuement dévisagé le jeune client en hochant la tête.

A l'époque d'Edo, le principal quartier de plaisir de la capitale était à Yoshiwara. Autorisé par le gouvernement, il était le centre d'une activité particulièrement florissante, au point qu'on disait que les seuls quartiers où il était possible de réaliser un chiffre d'affaires quotidien de mille ryôs étaient le port de pêche le matin, le théâtre l'après-midi et Yoshiwara le soir ! Cependant, pour avoir accès aux distractions de Yoshiwara, il fallait respecter tout un ensemble de règles. Ces formalités compliquées étaient devenues les marques d'une certaine distinction dont les clients tiraient une sorte de satisfaction secondaire, parce qu'elles étaient le signe d'une appartenance à un rang social élevé. C'est ce qui faisait en partie la renommée du quartier réservé de Yoshiwara. Il y avait aussi, bien évidemment, des clients qui trouvaient ces règles fastidieuses. Pour eux, il était au contraire vulgaire d'aller s'amuser dans le quartier de Yoshiwara. Le comble du chic, à leurs yeux, était plutôt de se divertir à Fukagawa. Bien qu'il ne soit pas reconnu officiellement, ce quartier de plaisir était tacitement toléré. C'était ce qu'on appelait

les « lieux en marge ». De l'avis du patron, à l'époque d'Edo, si Fukagawa montrait une animation qui valait bien celle de Yoshiwara, c'était parce qu'il s'agissait d'un monde sans contraintes, entièrement dédié au bon plaisir des hommes.

— Et puis, quand on dit « lieu en marge », *oka-basho*, on peut aussi entendre « lieu mal-famé », *aku-basho*... Enfin, ça, c'est mon interprétation personnelle...

Le patron s'était adressé au client sur un ton qui sous-entendait que, de toute façon, le jeune homme ne pourrait pas comprendre.

— Mais la clientèle de Yoshiwara avait plus de classe, non ?

— Seulement aux yeux de ceux qui considéraient que Yoshiwara était plus distingué. En fait, il y avait beaucoup de samourais dans la clientèle de Yoshiwara, tandis que Fukagawa accueillait surtout des marchands ou des artisans. Ceux qui pensent que les commerçants sont des clients de classe inférieure, à mon avis, n'ont pas droit aux plaisirs qu'offre Fukagawa...

— Je comprends. Mais, de nos jours, est-ce encore la même chose ?

— Les temps ont changé et le quartier de plaisir a disparu. J'ai pourtant l'impression que le vent d'autrefois souffle encore de temps en temps.

— ...

— Et puis, sous la terre qui a été rapportée, on sent toujours la présence de l'eau.

— Vous trouvez ?

— Le fait de le sentir ou pas, c'est une question de sensibilité, et ça, on l'a ou on ne l'a pas.

— ...

— Quelqu'un qui ne sait même pas ce que sont les lieux en marge ne peut sans doute rien percevoir de tout ça... Moi, en tout cas, j'ai l'impression que maintenant encore le quartier est une sorte de scène sur l'eau.

— Une scène sur l'eau ?...

— Une scène dressée sur l'eau, oui, c'est l'image que j'en ai. Et sur cette scène se jouent toutes sortes de drames. Vous comprenez ?

— Même de nos jours ?

— Oui, même maintenant... C'est pour ça que, dans les environs, il y a une telle abondance de gens qui se comportent comme des comédiens.

— Hum, vous croyez ?

L'expression du jeune client semblait dire que le patron s'engageait dans des déclarations trop subjectives pour qu'on puisse le suivre.

Yamaguchi avait assisté à cet échange, assis au bout du comptoir, et il avait eu au contraire le sentiment de comprendre à peu près ce que voulait dire le patron.

Yamaguchi tenait quant à lui le café-jazz Step, près du Fukagawa. Tenir n'était peut-être pas le mot juste, car on ne pouvait pas dire que son café était une affaire rentable, mais Yamaguchi

faisait en sorte d'être toujours présent pendant les heures d'ouverture, tous les jours de semaine, de onze heures du matin à sept heures du soir. Il était pourtant très exceptionnel, cela ne se produisait pas plus de deux ou trois fois par an, que toutes les tables soient occupées en même temps. Généralement, il n'y avait que quatre ou cinq groupes dans une journée, et les jours sans un seul client n'étaient pas rares. Malgré tout, comme Yasuhara avec sa boutique, Yamaguchi parvenait plus ou moins à s'en sortir parce qu'il n'avait pas de loyer à payer. Dans le grand centre de Tôkyô, l'éclatement de la bulle financière avait rendu difficile de joindre les deux bouts. Mais les petits commerces des quartiers populaires de la Ville basse<sup>1</sup>, eux, arrivaient encore à se maintenir à peu près à flot. C'était sans aucun doute pour la seule et unique raison qu'ils étaient bâtis sur des terres appartenant aux familles depuis plusieurs générations et non sur des terrains loués.

« Si le commerce traditionnel du quartier Fukagawa peut survivre, est-ce parce que le vent

---

1. La ville d'Edo, installée autour du château où résidait le shôgun, était divisée en deux parties : la Ville haute (Yamanote), réservée à l'aristocratie, à l'élite guerrière et aux religieux, et la Ville basse (Shitamachi), populaire, réunissant marchands et artisans, qui détint l'hégémonie culturelle pendant toute la période Tokugawa. Cette division de la ville reste encore très prégnante dans la répartition des activités, par exemple, mais aussi dans l'imaginaire des Japonais et dans le vocabulaire utilisé pour décrire la cité.

qui souffle ici aujourd'hui est le même que celui qui soufflait il y a déjà plus d'un siècle?... » Telle était la grande question que se posaient de la même manière Yamaguchi et le patron, en vivant ici au jour le jour. Un café-jazz, ce n'était pas, *a priori*, ce qui allait le mieux avec l'ambiance du quartier Fukagawa. Et pourtant, à bien y regarder, le tempérament du peuple d'Edo semblait finalement plus proche de l'esprit du jazz que celui des Japonais d'aujourd'hui, tout étriqués dans leur quotidien. Il arrivait même parfois à Yamaguchi de se dire qu'il n'y avait rien de plus en phase avec l'esprit de Fukagawa qu'un café-jazz vide où un client choisit un disque sur une étagère et écoute quelques mesures d'un morceau ancien. Cela faisait près de trente ans que Yamaguchi tenait le Step ; or, depuis tout ce temps, pas une seule fois il n'avait débranché son ampli. Genji avait été le premier intrigué par cette constance.

On disait que Genji était un ancien comédien mais, en fait, on ne savait pas si c'était la vérité. Une rumeur différente racontait qu'il avait plutôt connu son heure de gloire comme travesti, et c'était la version qui semblait la plus plausible. Quoi qu'il en soit, il avait une acuité particulière pour lire dans le « jeu » des gens. Il devait avoir dépassé les soixante-cinq ans. Son intérêt pour les individus était exceptionnel. Le jour où Yamaguchi avait dit qu'il n'avait jamais

débranché son ampli, Genji lui avait répliqué qu'il n'y avait aucune preuve puisque personne n'avait jamais vu le Step la nuit et que Yamaguchi était toujours la première personne à y entrer le matin. La réponse de ce dernier avait cependant ému Genji, qui avait immédiatement retiré ce qu'il venait de dire. En effet, à Genji qui insinuait qu'il tentait de forger une légende autour de son café, Yamaguchi avait répliqué, l'air grave :

— Alors laisse-moi te poser une question, Gen. Avant de t'endormir, est-ce que tu arrêtes ton cœur et ta respiration ?

— ...

— Pour un café-jazz, vois-tu, l'ampli, c'est de cet ordre-là.

Genji avait acquiescé d'un hochement de tête, sans un mot. Moins parce qu'il croyait à ce que Yamaguchi venait de lui dire que parce que la réplique était du genre qu'il affectionnait... En tout cas, c'était ainsi que Yamaguchi se rappelait cette scène quand parfois il y repensait. Il n'avait effectivement jamais débranché l'ampli du Step et, même s'il s'était agi d'un mensonge, Genji l'acceptait uniquement parce que la manière de l'exposer lui plaisait. Il lui importait peu de savoir ce qui était vrai ou faux, une explication le satisfaisait pour peu qu'elle établisse un lien ingénieux entre vérité et mensonge... Genji était ainsi.

Malgré leurs différences, ces cinq hommes, Genji, le patron, Gombê, Yasuhara et même Yamaguchi, avaient quelque chose en commun qui les faisait se ressembler.

— Bon alors... commença Yamaguchi, estimant qu'il se devait d'expliquer la raison pour laquelle il avait demandé à ses compagnons de se réunir. Vous avez dû entendre parler de cette femme qui a été arrêtée il y a quelques jours, juste au moment où il allait y avoir prescription, alors qu'elle avait fui pendant quinze ans.

— Ah oui, cette femme dont on a tant parlé dans les journaux et à la télévision, répondit immédiatement Gombê.

Les médias avaient présenté ce fait divers d'une façon très tapageuse, si bien que même Genji, généralement plutôt mal renseigné, était au courant. Avec la complicité de son mari, la femme en question avait assassiné quelqu'un pour lui voler ses biens, puis elle s'était séparée de son mari et avait échappé à la police en se déplaçant sans cesse. En fuite depuis une quinzaine d'années, elle venait d'être arrêtée. La presse et la télévision avaient fait grand bruit autour de cette affaire et, dans tout le pays, on avait parlé de cette femme qui changeait de visage grâce à la chirurgie esthétique et qui vivait en fugitive, passant d'une ville à l'autre.

— C'est fou de voir comment elle a pu fuir ainsi pendant près de quinze ans ! dit Yasuhara d'un air admiratif.

Tous les autres approuvèrent comme un seul homme.

— Et en plus c'est une belle femme !

— C'est parce qu'elle a subi coup sur coup plusieurs opérations de chirurgie esthétique. On dit que son visage à l'origine était très différent.

— Cet acharnement à fuir comme ça, y a pas à dire, c'est extraordinaire !

— Je suis sûr qu'on doit finir par ne plus fuir quelque chose de précis, mais que se sauver devient un but en soi.

— Vous croyez donc que c'est par jeu qu'elle a fui jusqu'à la date de prescription ?...

— Attendez...

Après avoir vérifié que chacun avait parlé, Yamaguchi intervenait en pesant ses mots.

— C'est impossible de vivre totalement inconnu de qui que ce soit. Il paraît qu'en général, dans la vie quotidienne, un adulte côtoie une soixantaine de personnes.

— Soixante...

— Le concierge, le teinturier, le collecteur des abonnements au journal, l'épicier du coin, le contrôleur des billets à la gare, les voisins, les enfants du voisinage... En comptant ainsi, on arrive facilement à soixante personnes avec lesquelles on est en contact.

— Ce qui veut dire, finalement, qu'il y a cent vingt yeux qui vous observent... dit Genji en modulant sa voix comme s'il déclamait un

poème. Par conséquent, il est presque impossible de débarquer dans une ville en échappant à cent vingt yeux et de s'installer sans que personne ne vous repère !

— Effectivement ! approuva Gombê.

Puis il poursuivit immédiatement sur un ton interrogateur :

— Mais au fait, Yamaguchi, pourquoi as-tu lancé cette conversation ?

— J'y viens. Parmi ces soixante personnes, certaines se sont aperçues que cette femme avait quelque chose de louche. Et, finalement, c'est parce que le café-restaurant où elle allait de temps en temps a contacté la police qu'on l'a arrêtée...

— Est-ce que tu veux dire que les patrons de cafés-restaurants sont des délateurs ? demanda le patron en faisant la moue.

— Loin de moi cette idée ! Je sais que le patron du Fukagawa n'est pas du genre à faire une chose pareille. Ce serait plutôt l'inverse.

— L'inverse ?...

— Oui, si une femme louche échouait ici, soit le patron lui offrirait refuge, soit il l'aiderait à fuir, c'est sûr.

— Attention, ça dépend si cette femme est jolie ou pas ! intervint le patron en se grattant derrière l'oreille d'un air timide.

— Mais une femme de ce genre est toujours belle, au théâtre en tout cas... murmura Genji, les yeux dans le vague.

— Evidemment. Et puis, si elle est dénoncée aux autorités, il n'y a pas de quoi faire une pièce de théâtre. Dis-moi, Gen, est-ce que ce n'est pas justement là toute la différence entre le théâtre et la réalité ?

— Tu dis des choses un peu trop sages pour ton âge, Gombê ! Sache que, dans le quartier Fukagawa, c'est comme s'il n'y avait pas de frontière entre le théâtre et la réalité. Fukagawa est une sorte d'oasis au milieu de la mégalopole de Tôkyô.

— Une oasis... Où est-ce que tu vas chercher des expressions pareilles, Gen !

— Je sais de quoi je parle. Fukagawa est une oasis au milieu d'un désert urbain où les gens ne montrent plus la moindre sollicitude les uns pour les autres.

— Justement ! Permits-moi d'en douter... lança Yamaguchi comme pour prendre le relais de Gombê.

— Est-ce que tu mettrais en doute le sens de l'amabilité qu'on a à Fukagawa, par hasard ?

— J'émetts des réserves parce je pense que cette sollicitude des quartiers populaires va de pair avec un grand conservatisme. Imaginez un peu qu'une femme bizarre se présente ici. Est-ce que vous pouvez affirmer qu'il n'y aurait pas des gens pour se regrouper et tenter de la chasser ?

— C'est vrai, on ne peut pas en être sûr... consentit Gen à voix basse, en se mordant la

lèvre inférieure. On parle souvent du « désert de Tôkyô » pour critiquer l'assèchement des sentiments humains en ville, mais ne pas se préoccuper de ce que font les gens, ça peut aussi être une forme de bienveillance, vous ne croyez pas ?

— Effectivement. Pour un malfaiteur qui se cache dans Tôkyô, le meilleur endroit pour échapper à la police, ce ne sont pas les quartiers populaires où le sens de la communauté est très fort, mais plutôt le « désert » indifférent des quartiers neufs.

— Dites, Yamaguchi et Gombê, j'ai parfois un peu de mal à vous suivre. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de malfaiteur qui se cacherait à Tôkyô pour échapper à la police ? intervint Genji en grattant une allumette avec un léger agacement.

Il regarda la flamme grandir puis se tourna à nouveau vers Gombê qui reprit :

— Ecoute, c'est simple. Dans une ville de province, l'échelle des valeurs est relativement étroite, alors c'est facile de faire la différence entre les personnes bizarres et les gens honnêtes. La police est immédiatement alertée et un malfaiteur est rapidement arrêté. Alors que, dans une grande ville comme Tôkyô, les valeurs sont très variables selon les gens, et la distinction entre personnes louches et honnêtes devient plus ambiguë. Et puis, on vit déjà sans s'intéresser à son voisin, alors les inconnus, on s'en préoccupe

encore moins. C'est la même chose pour tout le monde, personne ne s'immisce dans la vie des autres... Si les marginaux sont plus à l'aise dans les grandes villes, c'est parce qu'elles sont finalement plus accueillantes pour eux.

— Je vois, la sécheresse du cœur mènerait en fait à une certaine forme d'indulgence.

— C'est pour ça que les gens bizarres sont en sécurité tant qu'ils restent dans Tôkyô. Et puis, je dirais même que, à propos de gens bizarres, tous les citadins le sont, au fond.

— Tu as parfaitement raison. Si on regarde bien, il n'y a que des gens étranges, partout. Il n'y en a pas un pour racheter l'autre.

Genji, enfourchant le même cheval de bataille que Gombê, lança sa réplique sur un ton dramatique et, de façon très théâtrale, considéra l'assistance avec une expression de défi.

— Tu sais, Gen, j'ai l'impression que le plus bizarre, finalement, c'est bien toi !

A ces mots lancés par le patron, Genji rentra la tête dans les épaules avec un air contrit, et un petit rire parcourut le groupe. Quand les rires s'estompèrent, Gombê intervint :

— Excuse-moi, Yamaguchi, je ne comprends pas encore exactement le fond de ta pensée...

Et il reprit l'attitude qu'il avait au début de la conversation, les bras croisés. Ce fut comme si le temps était revenu un peu en arrière, et tous les regards se focalisèrent sur Yamaguchi.

— Cette femme dont les médias ont tant parlé, je pense qu'elle a eu tort de fuir en province.

— Si je ne m'abuse, il y a eu une promesse de récompense, ou quelque chose du genre, juste avant la date de la prescription, dit Yasuhara en regardant le patron comme pour demander son approbation.

— Effectivement, une prime a été offerte.

— La dénonciation n'en est que plus écœurante !

— Ceux qui ont dénoncé la femme, vous pensez qu'ils se sont partagé la récompense ?

Genji peaufina une réplique :

— Un argent aussi répugnant, à quoi peut-on bien l'utiliser ?...

Il croisa les bras et prit l'air de celui qui médite. Sur la vieille affiche d'un spectacle de théâtre de boulevard collée au mur à côté de Genji, le personnage principal fixait le vide avec la même expression.

— Attendez... intervint Yamaguchi d'un ton ferme.

La conversation s'éloignant du sujet initial qu'il avait lui-même lancé, il tentait d'y revenir.

— Des délateurs, ou un groupe d'autodéfense, j'ai l'impression que même ici, à Fukagawa, on ne peut pas assurer que ça n'existera jamais.

— C'est vrai, cette attention des gens les uns à l'égard des autres, qui existait autrefois à

Fukagawa, c'est à se demander parfois où elle s'en est allée.

— Je ne suis pas d'accord. Vous ne pouvez pas nier que Fukagawa est, comme je disais, une oasis au milieu du désert qu'est Tôkyô ! contre-attaqua Genji.

Et Gombê lui emboîta le pas en lançant d'une voix forte :

— Tu as raison. Au moins en ce qui nous concerne, nous, les clients du Fukagawa, nous constituons une sorte de branche fukagawaienne de l'espèce humaine à l'intérieur de Fukagawa.

— Alors, si une femme de ce genre se présentait à nous, qu'est-ce que nous ferions ? demanda Yamaguchi d'un ton volontairement détaché, créant aussitôt une tension dans l'assistance.

— Est-ce que tu fais allusion à quelqu'un en particulier ? demanda Genji en contrôlant sa voix pour rester dans le même ton que Yamaguchi, tandis que Gombê, croisant à nouveau les bras dans un geste un peu forcé, se tournait vers Yamaguchi comme pour lui demander des comptes.

On aurait dit qu'ils jouaient la scène classique du maître avec son jeune apprenti, et Yamaguchi ne put s'empêcher de rire. Yasuhara inclina la tête d'un air interrogateur, ne voyant pas où Yamaguchi voulait en venir. Quant au patron, il se mit à essuyer consciencieusement des verres posés sur le comptoir. A l'intérieur du Fukagawa,

c'était comme si le temps venait soudain de ralentir son cours. Il restait encore un peu plus d'une heure avant l'ouverture officielle, à dix-sept heures, mais la porte d'entrée coulissante étant fermée, l'intérieur était déjà sombre. On perdait le sens du temps, et une ambiance un peu magique enveloppait chacun des personnages.

— Yamaguchi, veux-tu insinuer que la femme qui a été arrêtée, et qui est sans doute une criminelle, était une cliente du Fukagawa?... demanda Yasuhara.

Yamaguchi secoua négativement la main.

— Mais non, je me demandais seulement ce qu'on aurait fait si elle était venue ici... répondit-il en faisant mine de vouloir se justifier.

— Tu ne nous as quand même pas demandé de nous retrouver ici, alors que nous avons tous tellement à faire, pour nous demander conseil à propos d'une histoire imaginaire !

— Tu exagères, Gen, on ne peut pas dire que nous soyons débordés. Nous sommes tous plutôt désœuvrés, il faut le reconnaître !

— Qu'est-ce que tu racontes ! J'ai des tas de choses à faire, moi, à la maison ! Entre mes petits-enfants et l'éducation de ma belle-fille, et puis...

— Ça y est, ça recommence, mais tu sais bien que Gen vit seul, lui.

— Gombê, je suis ton aîné, mais il faut toujours que tu cherches à me contrarier. Si ça se trouve, nous étions ennemis dans une vie antérieure.

— Je ne veux pas te contrarier, je dis seulement ce qui est.

— Quand les gens jouent la comédie, venir leur assener la vérité, c'est bien vouloir les empêcher de jouer, non ?

— Allez, ça suffit comme ça. Si vous l'arrêtez là, votre scène de dispute ? dit Yasuhara, tentant de mettre fin à un échange qui semblait pouvoir durer encore longtemps.

— Bon, je voudrais parler de Yumeko... commença Yamaguchi comme s'il se jetait à l'eau.

— Yumeko ? C'est vrai que c'est une jolie femme ! Au fait, on ne la voit plus beaucoup ces derniers temps... Mais... qu'est-ce que tu veux nous dire sur elle ? demanda Genji en regardant Yamaguchi d'un air surpris.

— Eh bien, je me demande si elle n'essaie pas d'échapper à la police.

— Tu veux dire qu'elle serait comme la femme dont ont parlé les médias et qu'elle serait en fuite en attendant la date de prescription ?

— En tout cas, moi, c'est ce que je pense.

— Il ne manquerait plus que ça...

— Le patron et les clients du café-restaurant que fréquentait la femme qui a été arrêtée eux aussi se disaient sans doute que c'était impensable.

— Attention, Yumeko, c'est autre chose ! C'est évident que ce n'est pas le même genre de femme. Tu es d'accord avec moi, Gombê ?

— C'est une femme bien, il n'y a pas de doute là-dessus. Mais franchement, je ne sais pas si ce que dit Yamaguchi est possible ou non.

— Comment ça, tu ne sais pas ? Mais enfin, qu'est-ce que tu vois avec tes yeux ? Vraiment, je n'arrive pas à croire que tu puisses avoir le moindre doute au sujet de Yumeko ! Et toi, Yasuhara ?

— Euh... C'est difficile à croire, mais après tout pourquoi pas...

— Quoi ? Alors toi non plus tu n'y vois plus bien ? Et toi, patron, avec le métier que tu fais, tu dois avoir l'œil pour lire dans le cœur des gens. Moi, en ce qui concerne Yumeko, je n'ai aucun doute. Qu'est-ce que tu en penses, toi ?

— Hmm...

— Ça alors, tu hésites aussi ? Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'à Fukagawa la sensibilité s'est bien émoussée... dit Genji en imitant l'expression et les gestes d'un comédien connu.

« En fait, tous autant qu'ils sont, ils aiment bien Yumeko... » se dit Yamaguchi. En regardant ces habitués du Fukagawa devenus songeurs, un air attendri sur le visage, il reprit :

— Eh bien, voilà...

Yumeko avait fait sa première apparition il y a à peine six mois. Depuis, elle avait pris l'habitude de passer de temps en temps. Elle devait avoir entre trente-cinq et quarante ans. Bien que de

petite taille, elle était bien faite, et même si son visage n'était pas un parfait modèle de beauté, elle avait la peau fine, le teint clair et les traits réguliers. Son rire légèrement voilé semblait masqué d'une sorte d'ombre qui ne manquait jamais d'attiser l'intérêt des habitués du Fukagawa. Elle prétendait être agent d'assurances mais n'avait démarché aucun des clients. En outre, si elle disait habiter dans le quartier voisin, elle n'avait jamais dévoilé le moindre détail de sa vie quotidienne. Cette apparence énigmatique, autant que son prénom, qui signifiait « enfant du rêve », ne faisait qu'ajouter à son charme. Depuis quelque temps, elle était donc devenue une sorte de muse pour les clients du Fukagawa.

— Qui sera le premier à oser l'inviter ?...

C'est ainsi que Genji, il n'y a pas si longtemps, avait taquiné ses compères, semblant dire toutefois que lui-même se mettait hors jeu. En lançant un regard coquin vers Yumeko, il avait donné un coup de coude dans les côtes de son voisin. Genji semblait quand même avoir Yamaguchi à l'œil et, pour tenter de freiner ses initiatives, il lui avait dit :

— Ne t'avise pas d'essayer de l'attirer en lui proposant de lui faire écouter du jazz, par exemple, ce serait lâche...

Ce à quoi Yamaguchi avait répondu :

— Ne mélange pas tout. Le jazz, c'est le jazz, les femmes, c'est autre chose !

Mais il se disait qu'après tout c'était une technique envisageable. Yamaguchi avait un certain penchant pour Yumeko. Il sentait chez elle quelque chose de familier, comme s'il retrouvait une femme qui aurait compté autrefois dans sa vie. Mais, en même temps, il avait l'impression de n'avoir jamais rencontré personne dans son genre. Ces deux sentiments contradictoires nourrissaient une sorte d'énigme qui enveloppait Yumeko.

« Ce qui fait le charme d'une femme, c'est le mystère qui l'entoure... » songeait-il parfois tout en s'imaginant marchant à côté d'elle. Il lui était arrivé de sourire tout seul à cette pensée et, gêné, il s'était empressé de faire disparaître cette expression de joie de son visage. « S'il y en a un parmi nous susceptible d'avoir une relation avec Yumeko, ça ne peut être que moi... » Sur ce point, Yamaguchi semblait sûr de lui. Même si Genji prenait part au concours, du fait de son âge ce ne serait qu'une participation verbale. Quant à Yasuhara, à part aller prendre un verre de temps en temps au Fukagawa, c'était plutôt le genre à rêver sans rien faire dans son magasin. Son commerce étant assez calme, le travail pouvait difficilement lui servir de prétexte pour sortir. Devant sa femme, au moment du thé, il prenait parfois l'air nostalgique de celui qui regrette de voir les temps changer et l'attachement des gens d'autrefois à porter un vêtement sur mesure, qui dure toute une vie, faire place au

prêt-à-porter italien ou aux costumes bon marché. « Dans un tel état d'esprit, Yasuhara est incapable de s'intéresser à Yumeko... » se disait Yamaguchi, mi-compassant, mi-rassuré. Quant à Gombê, malgré les apparences, c'était un fêru de travail. Et puis il séparait très nettement les moments passés au Fukagawa de sa vie de tous les jours. Pour pouvoir jouer de l'ambiguïté entre théâtre et réalité à la façon de maître Genji, il manquait encore un peu d'entraînement au jeune Gombê, mais, d'un autre côté, c'était ce qui lui permettait de conserver une certaine lucidité. Sa reconnaissance envers les habitués d'âge mûr du Fukagawa, pour l'avoir accueilli dans leur cercle, s'exprimait par une certaine soumission à leur égard, qui lui donnait une grâce un peu désuète. C'était aussi une des raisons pour lesquelles Genji pouvait se permettre de le taquiner gentiment. « Gombê est encore loin de comprendre ce qu'il peut y avoir de séduisant dans le mystère qui entoure Yumeko... » Non, le seul vrai rival dont il fallait se méfier, c'était le patron du Fukagawa. Le flou qui entourait son passé était un point qu'il partageait avec Yumeko. Qui se ressemble s'assemble, dit-on, et, effectivement, le patron et Yumeko pouvaient tout à fait s'accorder. Et puis, la femme du patron étant morte trois ans plus tôt, c'était sans doute le bon moment pour lui, il fallait en tenir compte. De plus, parce que

de derrière son comptoir le patron avait vu passer toutes sortes de gens, il était fort possible qu'aux yeux de Yumeko il ait l'allure attirante d'un homme d'expérience. Sous cet angle, il devenait vraiment un adversaire de taille. Malheureusement pour lui, le patron montrait ces derniers temps des symptômes de diabète qui l'empêchaient de se consacrer totalement à ce qu'il faisait. La connaissance de la vie qu'il avait accumulée en observant les gens était une arme pour lui. Mais il donnait trop l'impression de ne plus regarder les choses que de cette position de retrait. Il avait tendance à ne jamais se donner à fond, c'était ce qui rassurait Yamaguchi. « Je pourrais l'inviter dans mon café, un jour... » Plusieurs fois Yamaguchi avait eu cette idée en voyant Yumeko au Fukagawa. Toujours seule, elle s'asseyait au bout du comptoir et, le plus naturellement du monde, liait conversation avec les habitués. Genji l'avait un peu refroidi avec ses commentaires, mais Yamaguchi se disait que, malgré tout, le jazz pouvait être un atout en sa faveur et une entrée en matière assez aisée... Songeur, il regardait Yumeko comme pour percer son secret.

Cinq jours plus tôt, Yumeko était venue d'elle-même au Step. Dans son café vide, Yamaguchi était en train de jeter un œil sur le journal des courses en écoutant *A Child Is Born*, de Thad Jones. A un moment, il avait levé les

yeux de son journal et s'était retrouvé nez à nez avec Yumeko. Il avait d'abord souri puis s'était levé. Ainsi, le plus simplement du monde, ce qu'il avait maintes fois imaginé se réalisait. Il se dit que c'était exactement le genre de sensations que procurait le jazz.

— Je ne sais pas pourquoi, je me sens vraiment légère quand j'écoute de vieux airs de jazz... avait dit Yumeko, de sa fameuse voix légèrement voilée, en buvant lentement un café.

Dans le décor du café-jazz, Yumeko apparaissait tout autre à Yamaguchi, elle était complètement différente de la Yumeko qu'il voyait au comptoir du Fukagawa. Quelque chose de déterminé dans son profil avait fait surgir à nouveau une impression de mystère dans l'esprit de Yamaguchi.

— Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir dans le jazz qui donne un tel sentiment de légèreté?...

— C'est la meilleure musique pour oublier.

— Ah...

— C'est pour cela que, lorsque je me sens mal, je vais dans un café où je peux écouter du jazz.

— Quand vous vous sentez mal...

— Ce n'est pas la même chose pour vous, monsieur Yamaguchi?

— Vous savez, écouter du jazz, c'est mon travail, alors...

— Et quand vous ne vous sentez pas bien, qu'est-ce que vous faites?

— Dans ces moments-là, il y a des morceaux de musique qui me soulagent.

— Par exemple ?

— Celui que j'écoutais quand vous êtes entrée tout à l'heure.

— Qui est-ce qui jouait ?

— Thad Jones, et le titre est *A Child Is Born*.

— Alors, quand vous vous sentez mal, c'est le morceau que vous écoutez ?

— Avec cette musique, comment dire... j'oublie que je suis coupable.

— ...

— Enfin, je n'ai commis aucun délit, mais il y a des moments où on serait tenté, vous ne trouvez pas ? Alors, je me calme avec cette musique.

— Monsieur Yamaguchi, il vous arrive d'avoir le sentiment que vous pourriez commettre un acte répréhensible ?

— Euh... oui, parfois.

— Ça alors...

Yumeko avait regardé Yamaguchi droit dans les yeux. Puis, comme si elle venait de vérifier quelque chose, elle avait soupiré en hochant la tête. A cet instant, deux hommes étaient entrés et s'étaient installés au fond du café. L'un d'eux, en passant près de Yumeko, lui avait jeté un regard furtif. Quand Yamaguchi s'était approché pour prendre la commande, ils lui avaient demandé un café sans quitter Yumeko des yeux. « Elle est du genre qui plaît aux

hommes », s'était dit Yamaguchi en jetant un regard triomphant aux deux intrus. Le message contenu dans ce regard était clair : « Vous, vous ne faites que la regarder, mais moi je peux la courtiser... Et puis, en plus, c'est elle qui est venue vers moi, alors... » Yamaguchi s'était répété cette phrase délicieuse, en apportant les cafés à la table des deux clients. Quand il s'était retourné, Yumeko s'apprêtait à déposer un peu de monnaie sur la caisse pour le café. Surpris, Yamaguchi s'était précipité vers elle et lui avait rendu ses pièces.

— Le son des amplis à lampes, c'est quand même grandiose !

— Vous partez déjà ?...

— Grâce à vous, je me sens bien maintenant.

— ...

— Ma vie n'est qu'un mensonge !

— Yumeko...

— Merci beaucoup.

— Alors à bientôt, au Fukagawa...

Avant même que Yamaguchi ait terminé sa phrase, Yumeko était sortie et la porte déjà refermée. Il déposa l'argent laissé par Yumeko dans le tiroir de la caisse et s'aperçut que les deux hommes censés être assis au fond du café se tenaient debout devant lui. Ses mains reproduisaient machinalement ses gestes habituels, mais son esprit était sans doute en train de suivre Yumeko dans la rue.

— Cette femme, c'est Kazuko Saito ?

— Ah ça, c'est la première fois qu'elle vient ici, alors son nom...

— Vous aviez l'air de bien vous connaître pourtant...

— Ah bon ? Vous savez, c'est assez rare les amplis à lampes, alors les clients me posent souvent des questions.

— Celle qu'on cherche aussi, elle aime le jazz.

— Elle n'a pourtant pas le genre...

— Il n'est pas impossible qu'elle se soit fait refaire le visage.

— On ne sait jamais, on essaie de la suivre ?

— Pour le moment, le fait qu'elle soit venue dans un café-jazz est une première indication.

— On vous doit ?

— Six cents yens s'il vous plaît. Vous avez quelque chose contre cette femme ?...

— Si c'est bien elle, c'est une femme redoutable !

— ...

— Elle vient, cette monnaie ? Dépêchez-vous un peu !

— Oui, oui. Alors ça fait...

Aussi lentement que possible, Yamaguchi avait pris la monnaie dans sa caisse et l'avait déposée dans la main d'un des deux hommes. Ils étaient sortis en poussant des grognements exaspérés. Yamaguchi, tel un personnage de mélodrame qui vient d'aider un voleur d'orange à

filer, était resté planté là, avec l'air soucieux de celui qui se demande si son chenapan a réussi à se sauver. « Une femme redoutable... » Cette phrase se superposait au son aigu de la trompette bouchée de Miles Davis qui emplissait le Step et résonnait dans la tête de Yamaguchi.

Les quatre hommes qui écoutaient le récit de Yamaguchi soupirèrent au même moment. Un sentiment commun se lisait sur leurs visages : ils ne pouvaient croire totalement ce que racontait Yamaguchi, et pour eux le mystère qui entourait Yumeko restait entier.

— Mais enfin, la femme que poursuivaient ces messieurs, on ne sait pas si c'était Yumeko ou non.

C'était Gombê qui avait pris la parole le premier.

— Attention, la vraie question n'est pas là.

Genji tenta immédiatement de ne pas laisser la conversation se développer dans le sens vers lequel Gombê l'orientait.

— Est-ce qu'il ne s'agit pas plutôt de savoir ce que nous ferions si Yumeko était effectivement la femme redoutable dont parlaient ces messieurs ?

— Tu as raison. C'est ça la question. Ce qui nous ramène à ce que nous disions tout à l'heure sur les qualités humaines du quartier Fukagawa.

A la surprise de tous, c'était Yasuhara qui venait de parler ainsi.

— Effectivement, est-ce que nous... Ou plutôt la voilà, la vraie question : puisqu'elle est venue se réfugier ici, à Fukagawa, est-ce que nous lui donnons asile ou bien est-ce que nous l'aidons à fuir ? dit Gombê pour abonder dans le sens de Yasuhara.

— Pas si simple ! Je ne suis pas sûr que ce soit comme ça que se pose le problème... lança Yamaguchi, un tant soit peu désarçonné par le raccourci de cette conclusion.

— Mais alors, Yamaguchi, tu nous aurais réunis pour nous demander notre avis sur le fait de donner Yumeko à la police ? Permits-moi de te dire que, si nous le faisons, nous ne vaudrions pas mieux que les types qui ont dénoncé la femme dont on a parlé à la télé ! dit Genji, la bouche tordue de dépit.

— Comprenez-moi bien, ce n'était pas du tout mon intention ! Et puis, d'abord, il n'est pas prouvé que Yumeko soit la femme redoutable en question. Je me disais qu'au fond, sans rien savoir de Yumeko, nous étions prêts, a priori, à prendre son parti simplement parce que nous pensons que c'est une femme bien. Mais je voulais m'assurer que cette intention serait assez forte en cas de vrai coup dur. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Yamaguchi, quand est-ce que Yumeko est allée dans ton café ? demanda le patron d'une voix qu'il voulait posée.

— Il y a juste cinq jours.

— Et depuis elle n'est pas repassée ?

— Non.

— Ah bon...

— Et elle n'est pas venue ici non plus ?...

— Non, je ne l'ai pas vue ces cinq derniers jours. Remarquez, elle ne venait pas ici tous les jours.

— Est-ce qu'elle aurait disparu du quartier?... dit Gombê en se tournant vers la porte avec un air inquiet.

Imitant Genji, il essayait de prendre l'expression convenant au personnage qui cache quelqu'un que les autorités poursuivent.

— De toute façon, elle devait avoir ses raisons... dit Yamaguchi en se remémorant l'impression de mystère qui entourait Yumeko. En tout cas... poursuivit-il en jetant un regard circulaire sur l'assemblée, que Yumeko soit la femme redoutable en question ou qu'elle soit seulement recherchée, cela ne change rien au fait que nous sommes tous ses amis. C'est pourquoi je voudrais que, quoi qu'il arrive, nous nous jurions de ne pas appeler la police et de ne pas donner la moindre information à un détective privé... C'est pour cette raison, essentiellement, que je vous ai demandé de vous rassembler aujourd'hui.

— Bravo ! Voilà qui est bien parlé !

— Ce qui veut dire quand même que tu ne nous faisais pas entièrement confiance,

Yamaguchi ! Tu as pensé que l'un d'entre nous pourrait dénoncer Yumeko avec qui nous étions tous amis, c'est bien ça ?

— Certainement pas. Mais ce genre de problème arrive sans prévenir et on peut être pris de court, c'est pourquoi j'ai voulu que nous soyons tous informés de la situation.

— Que Yumeko te rende visite dans ton café, alors là, vraiment, je suis surpris ! intervint Gombê pour taquiner Yamaguchi.

— Elle a dit qu'elle aimait le jazz...

— Humm... Qu'est-ce qu'elle a dit exactement ? Que quand elle se sentait mal elle avait envie d'écouter du jazz, c'est bien ça ?...

— Oui...

— Dis, Yamaguchi, elle n'est vraiment passée qu'une seule fois ? demanda Yasuhara en fronçant les sourcils et en adressant à Yamaguchi un regard soupçonneux.

— Qu'est-ce que tu veux insinuer ? Je vous ai déjà dit qu'elle n'était venue qu'une fois... Et puis, moi aussi, j'ai une question : est-ce que, vraiment, il n'y en a pas un parmi vous qui ait eu une relation avec Yumeko ?

D'un regard inquisiteur, Yamaguchi scruta le visage des quatre autres. Genji eut un sourire malicieux qui disait : « Ce n'est pas l'envie qui m'a manqué... »

— Non mais, qu'est-ce que tu vas chercher !... jeta Yasuhara en regardant ailleurs.

Gombê, lui, se donnait l'air de celui qu'on prend au dépourvu et qui tente de cacher un secret. Ce n'était évidemment que de la mauvaise comédie, du genre de celle qu'affectionnait tant Genji. Quant au patron, il s'autorisa un léger sourire, et dans le coup d'œil qu'il lança à Yamaguchi le message était clair : « Ce serait plutôt à toi qu'il faudrait poser la question, non ? »

— De toute façon, Yumeko ne reviendra plus nous voir, c'est sûr... dit Genji sur le ton averti et plein de sous-entendus d'un policier expérimenté.

Les quatre autres compères partageaient plus ou moins ce sentiment. Même Yamaguchi se disait que Yumeko n'apparaîtrait sans doute pas une seconde fois devant lui. S'il avait demandé à ses quatre amis de se réunir, s'il leur avait raconté ce qui s'était passé cinq jours auparavant, c'était parce qu'il voulait, à la manière de Fukagawa, faire comme un dernier signe d'adieu à Yumeko. C'était aussi parce qu'il voulait partager son sentiment avec ses amis et qu'ils prennent une attitude commune. Quant à l'intimité avec Yumeko, il avait l'impression, hélas, que le patron avait pris un peu d'avance sur lui... Yamaguchi ne pouvait s'ôter cette idée de la tête en regardant le patron essuyer ses verres. Quand il aperçut le sourire de ce dernier, il eut la confirmation de son intuition. « Et même si c'est vrai, qu'est-ce que ça peut faire ?... » Yamaguchi

sentit comme un rire d'autodérision monter en lui, mais qui n'avait rien de douloureux.

— En fin de compte, qu'est-ce qu'elle a été pour nous, Yumeko?... intervint Gombê en se tournant vers Genji avec l'air supérieur d'un homme expérimenté.

— Une allumette, oui, une allumette...

Genji saisit une allumette dans la boîte posée sur le comptoir.

— Une allumette qui ne montre une jolie flamme qu'un court instant... C'était un peu ça, Yumeko.

— Oui, Yumeko était l'allumette qui brûle et nous le grattoir sur le côté de la boîte. La rencontre des deux a donné une étincelle et pendant un court instant on a eu le plaisir de voir une flamme s'élever.

— Une allumette, il faut la regarder brûler, c'est tout. Si vous la portez à votre bouche, c'est du poison. Vous savez, le bout est fait d'un composé de phosphore, d'acide chlorhydrique, de dioxyde de manganèse, de dioxyde de plomb et de soufre. Quant au grattoir, c'est de la poudre de verre, de silice et de diatomite. Le contact des deux donne une étincelle. On ne peut pas dire qu'avec Yumeko elle aura été particulièrement...

— Tu connais par cœur la composition d'une allumette, Gen ?!

— Qu'est-ce que vous croyez, ça fait quand même cinquante-cinq ans que j'en craque !

— Tu es un spécialiste des étincelles, en quelque sorte.

— Je vous disais bien qu'il s'agissait de tout autre chose que la cigarette ! reprit Genji en craquant attentivement une nouvelle allumette.

Une flamme jaillit, étonnamment brillante, comme un feu d'artifice, puis vacilla, entre l'orange et le bleu. Vrillant sur elle-même, elle se propagea vers l'extrémité du bâton et s'approcha lentement des doigts de Genji. Dans la flamme délicate apparut, un court instant, le visage énigmatique de Yumeko. Yamaguchi voulut fixer son regard sur cette image, mais un souffle de vent pénétra dans la pièce. La flamme se dressa comme un drapeau puis s'éteignit. Il était maintenant dix-sept heures, l'heure d'ouverture du café-restaurant. Deux ou trois clients avaient ouvert la porte et s'étaient engouffrés dans la saïle. Le Fukagawa revenait à la réalité. Déçu, Genji jeta dans le cendrier le bâton à demi noirci de l'allumette qui n'avait pu brûler entièrement...

Morita Ryûji

LES FRUITS DE SHINJUKU



L'émission sur la variété française des années 1980 venait de se terminer. Le programme suivant, consacré au bouddhisme du Grand Véhicule, commençait. J'ai éteint la radio et allumé une cigarette. Dans la pièce maintenant silencieuse, on n'entendait plus que la respiration d'Ichirô qui dormait tout habillé, à même le tatami, les genoux serrés entre ses bras.

A quatre heures trente-cinq, le ciel a commencé à blanchir. J'ai attrapé le Canon reflex posé sur mon bureau et ouvert à moitié le rideau. Le quartier, en effervescence toute la nuit, était calme à présent. Un peu comme s'il avait sombré au fond d'un lac. Dans quelle chambre pouvait bien se trouver Maria ? Caché par le rideau, j'observais l'hôtel Silk, en face de mon immeuble. J'ai armé mon appareil photo dans l'espoir qu'elle montrerait son visage à l'une des fenêtres et je suis resté un moment immobile.

J'ai entendu le bruit du train au loin. Sans doute la première rame de la ligne Yamanote

extérieure. J'allais me résigner à quitter la fenêtre mais, tout à coup, la porte de l'issue de secours du deuxième étage s'est ouverte. L'œil sur le viseur, j'ai réglé la mise au point de mon téléobjectif. Un homme vêtu d'un gilet noir, une bouteille de bière à la main, montait l'escalier en colimaçon fixé au mur extérieur. Peut-être un employé de l'hôtel. A mi-parcours, il s'est accroupi. Il a sorti un décapsuleur de la poche avant de son gilet. Son teint était sombre, son visage bouffi. Il a penché la tête en arrière et s'est mis à boire sa bière directement au goulot. Le liquide a débordé de sa bouche et dégouliné sur son menton puis dans son cou. Il a fini la bouteille d'une traite, comme s'il y avait urgence, s'est levé et a redescendu l'escalier.

Je suis retourné à mon bureau et j'ai ouvert un tiroir où s'entassaient déjà une centaine de photos que j'avais prises de Maria. La première fois que je l'avais vue, c'était environ deux semaines plus tôt, et aussi au petit jour.

Je revenais d'un fast-food du quartier Kabukichô et je fumais près de la fenêtre. Crevé après une nuit blanche passée à faire un petit boulot, je n'avais pourtant pas envie de me fourrer immédiatement dans mon futon. J'écrasais mon mégot au fond du cendrier tout en fermant le rideau quand, à une fenêtre du deuxième étage du Silk, le store s'est ouvert. Une femme a montré son visage. C'était une professionnelle.

Même de loin, je l'ai compris. D'abord, je ne lui ai pas prêté attention mais, comme elle est restée longtemps ainsi, sans bouger, j'ai fini par me sentir mal à l'aise. J'ai sorti mon appareil photo, installé le téléobjectif et regardé dans le viseur. Je suis resté un moment paralysé, stupéfait.

C'était encore une petite fille. Le maquillage excessif ne faisait que souligner son expression enfantine. Elle avait de longs cheveux frisés et des traits bien dessinés sur une peau mate. Elle n'était pas japonaise. Elle pleurait. J'appuyais déjà inconsciemment sur le déclencheur quand j'ai vu des larmes couler de chaque côté de ses lèvres. Depuis, en l'espace de deux semaines, j'ai pu la voir sept fois entrer ou sortir du Silk.

De l'autre côté de la cloison, un réveil a sonné et s'est arrêté immédiatement.

Le locataire de la pièce voisine est un garçon de vingt-cinq ou vingt-six ans. Tous les matins, il se lève à cinq heures et sort à cinq heures trente précises. Apparemment, il travaille surtout sur des chantiers routiers. Nous nous croisons parfois aux bains publics. Il me salue seulement du regard. Il ne parle presque pas. A chaque fois, je suis impressionné par son corps robuste et bronzé, et je me dis que je devrais m'entraîner pour me faire des biceps et des pectoraux comme les siens. Il a une petite amie très jolie. Le week-end, invariablement, elle vient passer une soirée chez lui, et toute la

nuit j'entends ses gémissements de plaisir à travers la cloison.

J'ai ressenti comme une crampe au nerf optique. Je me suis couché sur mon bureau et j'ai fermé les yeux. Le manque de sommeil faisait battre mes tempes et la fatigue se transformait en particules de lumière qui voltigeaient sur ma rétine. Si le client de Maria avait été ce type de la chambre d'à côté, j'aurais sans doute été jaloux mais, paradoxalement, j'aurais peut-être mieux dormi car, inquiet pour Maria, je n'arrivais pas à trouver le sommeil.

La veille, peu après minuit, un client était entré au Silk en tenant Maria par les épaules. Environ la cinquantaine. Il portait une chemise tahitienne. C'était un colosse qui devait peser plus de cent kilos. A ce moment, j'étais sûr qu'il dormait, son gros ventre flasque et son pénis ramolli appuyés sur le flanc de Maria. Affreusement soulé, ce salopard avait dû se défouler toute la nuit sur le corps de Maria.

L'homme s'est endormi alors qu'elle est encore perchée sur son ventre. Elle en descend et va prendre une douche dans la salle de bain. Puis elle retourne vers le lit avec l'intention de se reposer un peu. Mais elle ne dort pas. C'est le genre de client qui, en se réveillant au petit matin, vient fourrer tout d'un coup sa verge dans la bouche de la fille endormie ou lui enfoncer une brosse à dents ou un flacon d'eau de Cologne dans le sexe.

De la sueur m'est entrée dans les yeux. La douleur m'a tiré du sommeil. Le réveil sur mon bureau indiquait déjà plus de sept heures. Une voix que j'avais déjà entendue m'est parvenue de l'extérieur. J'ai attrapé mon appareil photo et me suis approché du rideau.

C'était bien Maria. Elle se disputait, devant l'hôtel, avec le type en chemise tahitienne.

J'ai mis l'œil devant le viseur de mon appareil photo et fait la mise au point. La silhouette de Maria a rempli le cadre. Une minirobe blanche sans manches. Un sac à main blanc. Des sandales blanc nacré. Le blanc allait bien avec sa peau mate. L'homme a attrapé le poignet de Maria. La tête du type gênait, je ne pouvais pas appuyer sur le déclencheur. Avec son sac, Maria a frappé la poitrine de l'homme et lui a fait lâcher son poignet. Puis elle lui a tourné le dos et s'est éloignée d'un pas rapide. L'homme a croisé les bras et l'a regardée s'en aller. Moi, je l'ai suivie avec mon téléobjectif et j'ai appuyé plusieurs fois de suite sur le déclencheur.

L'homme a haussé les épaules et levé les yeux dans ma direction. Je me suis éloigné de la fenêtre et, d'un coup de pied, j'ai réveillé Ichirô qui dormait toujours, écroulé sur le tatami.

— Ça fait longtemps qu'on n'y est pas allés, on va voir ? a dit Ichirô.

J'ai fait un signe de tête et répondu :

— C'est vrai, ça fait longtemps.

Nous sommes sortis de l'immeuble et avons marché en direction de la gare de Shinjuku. Après avoir traversé le quartier où s'entassent les *love hotels* et longé le centre d'entraînement de base-ball, nous avons tourné à gauche au niveau du poste de police.

Des gars étaient attroupés devant le fast-food ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il était déjà huit heures du matin et pourtant l'expression de leurs visages semblait dire qu'ils ne s'étaient pas assez amusés et qu'ils en voulaient encore. Ils interpellaient des filles qui sortaient du karaoké. Un serveur de l'équipe du matin que je connais de vue m'a aperçu et, de la tête, il m'a fait signe qu'il ne les supportait plus.

Des hommes en costume sortaient les uns après les autres d'immeubles où sont installés des saunas et des hôtels-capsules. Sans doute des salariés qui habitaient à Saitama ou à Chiba et qui avaient raté leur dernier train. Ils avaient préféré se reposer là-dedans, pour éviter de payer le taxi. D'un pas rapide, ils se dirigeaient vers la gare. Devant le store baissé d'une salle de jeu, une gamine timide se faisait draguer par deux types. Au premier coup d'œil, j'ai compris qu'elle était en fugue. Quelques corbeaux sont venus se camper sur la place devant le théâtre Koma et se sont mis à déchiqueter des ordures. Un type aux cheveux sales, un sac en plastique à la main, s'est assis sous le porche du théâtre et a

regardé d'un œil vague les spectateurs venus très tôt faire la queue pour un spectacle de variétés.

— Même le matin, y fait trop chaud, a lancé Ichirô.

J'ai râlé intérieurement : « Arrête un peu, y a pas que toi qui as chaud. » Si j'avais ouvert la bouche, je l'aurais insulté.

L'idée d'Ichirô, c'était qu'on aille à l'école, où on n'avait pas mis les pieds depuis longtemps, pour pouvoir dormir tranquillement dans une salle de classe climatisée. Mais, une fois sur le quai numéro 12 de la gare de Shinjuku, il n'a même pas eu la patience d'attendre que le train de la ligne Yamanote arrive. Il a regardé le flot humain qui se déversait sur le quai, a poussé un profond soupir, puis est reparti par l'escalier. Je n'avais pas le choix. Je l'ai suivi.

Quelque chose ne tournait vraiment pas rond chez lui. Il est entré dans les toilettes. Du sac en plastique qu'il trimbalait, il a sorti quatre bouteilles de sirop contre la toux Paburon S des laboratoires Taishô Seiyaku et il les a bues d'un seul trait. Ses parents tiennent une pharmacie à Tochigi, c'est pour ça qu'il en connaît un rayon sur les médicaments. Selon lui, le Paburon S contiendrait des éléments de base d'amphétamines et des composants de l'opium.

La fois où il me l'a dit, je lui ai répondu que c'était une mauvaise plaisanterie et je lui ai ri au nez. Alors, avec de grands airs, il m'a montré la

notice du médicament et expliqué d'un ton très sérieux que l'acide chlorhydrique méthyléfédrine, qui est une base des amphétamines, détend la trachée et que l'acide phosphorique dihydrocotéine, qui est un composant de l'opium, calme la toux. Mais ce jour-là, c'était quand même la première fois que je le voyais boire quatre bouteilles d'un seul coup. Au début, plutôt gai, il s'est mis à dire qu'il lévissait, puis qu'il volait, que le plafond tournait ou s'abaissait. Et puis, tout d'un coup, il a poussé un gémissement et s'est affalé sur le siège des toilettes. Je lui ai demandé si ça allait et il a répliqué, en pleurant presque, qu'il ne fallait pas que je crie si fort.

J'ai mis du dissolvant dans un sac en plastique, j'en ai bien serré l'ouverture et l'ai porté à ma bouche.

J'ai inspiré lentement, suspendu ma respiration, expiré petit à petit, puis inspiré à nouveau. J'ai recommencé plusieurs fois et, au bout d'un moment, je n'ai plus entendu sa minable voix plaintive. J'ai levé les yeux vers le plafond et j'ai vu le néon qui brillait. J'ai entendu un bruit de battement, bom, bom, bom, bom, près de mon oreille. J'avais les jambes molles. J'avais envie de m'accroupir mais il n'y avait pas assez de place pour nous deux. Je me suis appuyé au mur et j'ai fermé les yeux, tout en gardant la bouche sur le sac en plastique. J'ai essayé de murmurer le nom de Maria mais ma langue était

pâteuse. Je ne suis arrivé qu'à répéter « Marinna » plusieurs fois. « Marinna, Marinna, Marinna, Marinna. »

Ichirô ne bougeait pas. Je me suis penché au-dessus de lui et lui ai posé la main sur le front. Il avait une fièvre terrible.

J'ai voulu lui demander si ça allait, mais je n'ai pu qu'émettre une voix affreusement engourdie :

— Euh, ça, ça... va ?

J'ai rassemblé toute mon énergie et lui ai écarté les paupières. Il avait les yeux complètement injectés. J'avais envie de m'agripper à quelqu'un. J'avais l'impression que j'allais m'écrouler si je ne m'accrochais pas fermement à quelque chose. Le sol des toilettes s'enfonçait puis s'élevait. Je suivais ce mouvement en tendant les jambes puis en fléchissant les genoux. Mon cœur s'aplatissait puis se gonflait. Sur le quai, les trains défilaient. Des passagers essayaient de monter en poussant sur les portes qui se refermaient. Puis les trains repartaient en faisant vibrer le plafond des toilettes.

J'ai crié au fond de moi : « Continuez à rouler sans vous arrêter ! » J'imaginai les trains de la ligne Yamanote tournant indéfiniment sur la voie qui encercle la ville sans que personne ne puisse descendre. Ceux qui voulaient absolument aller à l'école ou à leur bureau étaient obligés de forcer les portes et de sauter en marche.

Ne pouvant faire autrement, ils sautaient les uns après les autres. Mais pour quelles raisons ? Tous ces gens, pourquoi risquaient-ils ainsi leur vie ?

De la bave a coulé de la bouche d'Ichirô et s'est répandue sur sa gorge. J'ai fourré la bouteille de dissolvant dans mon sac à bandoulière et suis sorti des toilettes. Au même moment, un homme, sa veste de costume sous le bras, a ouvert la porte. Il est resté figé en voyant Ichirô affalé sur le siège. Moi, je me suis lavé le visage à grande eau au lavabo.

J'étais très embarrassé. Ichirô avait perdu connaissance. Je lui ai mis deux doigts dans la bouche pour lui faire vomir ce qu'il avait dans l'estomac et l'ai tiré hors des toilettes en le prenant sur mon dos. Ensuite, j'ai dû échapper à un employé de la gare qui se prenait pour un flic et me demandait mes papiers. J'ai pu enfin reprendre mon souffle sur le tapis roulant de la sortie sud de la gare, mais il m'a fallu encore une bonne demi-heure pour arriver sur la promenade devant le centre commercial Takashimaya Time Square, tirant et traînant Ichirô toujours inconscient.

Il devait souffrir car, allongé sur un banc, il secouait de temps en temps violemment la tête et poussait des gémissements.

Des clients faisaient la queue devant l'entrée principale de Takashimaya. Il y avait quelques jeunes couples mais surtout des femmes dont beaucoup avec des enfants. Elles attendaient

sans doute l'heure d'ouverture. Une banderole annonçant les soldes d'été était tendue sur la façade du magasin.

Je me suis assis sur le banc et, tout en fumant, j'ai détaillé les clientes les unes après les autres. C'est un jeu auquel je joue toujours dans les trains. Une voix venue du ciel me dit :

— Choisis une femme parmi toutes celles qui sont dans le wagon et tu pourras entièrement disposer d'elle. Mais tu dois te décider en moins d'une minute.

Très vite j'observe le wagon. En tout il y a neuf nanas. Il n'en reste plus que six si je supprime les petites filles et les mamies. Bon, laquelle est la bonne ? Après avoir hésité, j'en garde trois. Une lycéenne, une fille qui doit travailler dans un bureau et une jeune maman avec son bébé.

— Alors, qu'est-ce que tu fais ? Il ne reste plus que vingt-cinq secondes.

Du coup, je ne sais plus quoi faire. Pour le visage c'est la lycéenne qui l'emporte, mais pour l'allure c'est l'employée de bureau. Je vais choisir entre ces deux-là. Stop. Si je laisse passer cette occasion, je n'aurai plus jamais de ma vie la possibilité de faire ce que je veux d'une jeune maman. Pendant que j'hésite, le train s'arrête à une gare et elles descendent toutes les trois. La seule femme qui monte a plus de cinquante ans. Ça va mal, il ne me reste plus que cinq secondes.

Parmi les nanas qui restent, je me dépêche de choisir celle qui semble la plus jeune. Elle doit pourtant avoir déjà près de quarante ans. Je regarde le quai par la fenêtre. Le train s'est remis en marche. L'employée s'en va, poitrine en avant et roulant des hanches dans son ensemble beige. Pas de doute, c'était elle le gros lot ! Non ? Qu'est-ce que j'ai eu à hésiter comme ça ?

Je croyais que tout le monde jouait à ce jeu dans les trains, jusqu'au jour où j'en ai parlé à Ichirô, qui a fait la grimace et m'a demandé si je n'étais pas un peu fou.

— Alors, laquelle tu choisis ?

J'ai comparé deux jeunes mamans. La première avait un chemisier rouge sans manches et un pantalon corsaire blanc serré qui descendait cinq centimètres au-dessous du genou ; la seconde portait un ensemble chemise et short imprimé de fleurs de bougainvillier. Pendant que j'hésitais, la file d'attente s'est mise soudain en mouvement. La porte de verre s'est ouverte et les clients se sont précipités tous en même temps à l'intérieur du magasin. Pourquoi est-ce que je dépassais toujours le délai fixé ? La vérité, c'est que je redoutais probablement d'avoir à choisir.

Je m'apprêtais à allumer une deuxième cigarette quand j'ai eu le souffle coupé tellement j'étais surpris : Maria était assise trois bancs plus loin. Elle était seule et rêvassait, son petit sac à

main posé sur les genoux. Jusqu'ici elle était cachée par la file d'attente et je ne l'avais pas vue.

— Je t'en prie, a fait soudain Ichirô, ne me laisse pas dormir dans un endroit pareil.

Je l'avais installé à l'ombre, mais le soleil avait tourné et lui tombait à présent directement sur le visage.

— Alors, t'es toujours vivant ? T'es un sacré dur à cuire !

Il s'est levé en riant et a dit :

— Eh, montre-moi un peu tes mains ! Tu laisses pousser tes ongles ? Tout à l'heure, dans les toilettes, j'ai eu drôlement peur, ils s'allongeaient en faisant des zigzags !

Mais brusquement il s'est tu quand il a compris ce que je fixais du regard.

— Dis donc, j'aurais pas pensé la rencontrer dans un endroit pareil. Elle est vachement plus mignonne que sur les photos. Parle-lui, toi, c'est l'occase, non ?

J'ai soupiré et secoué la tête sans rien dire. Il a ricané en faisant la moue et m'a dit d'aller plutôt acheter trois bouteilles de quelque chose de frais. A quelques mètres il y avait un distributeur automatique de boissons. J'ai acheté trois boîtes de Pepsi Cola et j'en ai donné deux à Ichirô.

Légèrement flageolant, il est allé s'asseoir à côté de Maria. Il a bu une gorgée de son Pepsi et a pointé son doigt successivement sur moi et sur l'autre boîte. Maria a hoché la tête en prenant le

Pepsi. Ichirô m'a fait signe de venir, alors je les ai rejoints.

— T'étais fort en anglais, toi ! m'a dit Ichirô.

J'ai demandé à Maria si elle parlait anglais. Elle a secoué la tête et regardé Ichirô.

— *Hao dou you dou ?* a dit Ichirô.

Maria a continué à le regarder sans répondre.

— D'abord il faut apprendre nos prénoms, j'ai dit.

Ichirô a approuvé, puis il a répété nos prénoms.

— Ichiroo... Ryoota... a repris Maria après lui.

— Oh là là, ça m'intimide ! a dit Ichirô en se grattant derrière l'oreille.

J'ai demandé :

— Maria ?

Elle a ouvert de grands yeux, l'air de dire : « Comment connais-tu mon nom ? » Je n'ai pas pu lui expliquer que j'avais entendu des clients, devant l'hôtel, l'appeler comme ça.

— *Meï ai coolou you Maria<sup>1</sup> ?* j'ai demandé.

Et elle a répondu « *Ookeï* » en hochant la tête.

— Ben alors, tu comprends l'anglais, hein ? lui a dit Ichirô.

— *Soorii*, a dit Maria en buvant une gorgée de Pepsi.

---

1. *May I call you Maria ?*

— Petite coquine, alors comme ça tu nous taquines ? a dit Ichirô.

Et puis il allait lui prendre le bras, mais j'ai retenu son geste en lui expliquant qu'elle se méfiait encore de nous.

Pendant un moment nous lui avons parlé de nous dans un anglais approximatif accompagné de gestes. Nous avons, semble-t-il, réussi à lui faire comprendre que nous partagions un appartement. Par contre, impossible de lui expliquer que nous en avons eu marre d'aller à l'université et que nous étions actuellement dans une école spécialisée pour préparer des examens. Maria s'est contentée de laisser un léger sourire se dessiner au coin de ses lèvres quand Ichirô a dit que mon rêve à moi c'était de devenir photographe et que lui, jusqu'à sa mort, il serait un voyageur sans attaches, du genre « *onlii tora-beulingou man*<sup>1</sup> ».

De Maria, nous sommes arrivés à apprendre qu'elle était philippine, qu'elle était au Japon depuis trois mois et que sa sœur aînée était aussi ici mais qu'elle n'arrivait pas à la joindre. C'est tout.

— Je pensais que tu étais une immigrée de Thaïlande ou de Birmanie, a dit Ichirô à voix basse. Ces derniers temps elles se font rares, les Philippines.

---

1. *Only travelling man.*

— Fais un peu attention à ce que tu dis, s'il te plaît ! je lui ai dit.

Il a grimacé d'un air moqueur, la bouche en cul de poule.

— Eh bien alors, cher monsieur, qu'est-ce qu'il faut dire et ne pas dire ?

Je l'ai regardé sévèrement, sans répondre.

— Te fâche pas, tu te fâches tout de suite !

Puis Ichirô s'est tourné de nouveau vers Maria et lui a demandé son âge. Elle a secoué la tête en baissant les yeux sans répondre. J'ai dit que nous, nous avions dix-huit ans.

Elle a levé les sourcils, passé sa langue sur ses dents blanches et a dit :

— *Sebuntiin*<sup>1</sup>.

— *Ookeï, sebuntiin !* a crié Ichirô qui, tout à coup, s'est mis à courir puis à sautiller en poussant des cris bizarres.

Les gens qui passaient sur la promenade s'arrêtaient, surpris, l'air de dire : « Ce doit être à cause de la chaleur. » Une grimace déformait son visage. Il courait en zigzag en levant très haut les bras et les jambes. Le spectacle devait être amusant car un petit garçon s'est mis à pousser des cris de joie perçants. Sa mère lui a pris la main et s'est éloignée à grands pas.

Je me suis engagé sur la promenade en invitant Maria à me suivre.

---

1. *Seventeen.*

— L'air est devenu lourdingue, ici, a dit Ichirô en nous emboîtant le pas, le visage tout rouge. Eh, Ryôta, t'as l'air en forme, toi, comment tu fais ?

— Allez, lâche-moi un peu !

— Oh, ben si on peut plus parler ! Je commence à en avoir marre d'être ici, moi !

Maria a sorti un mouchoir de son sac. Sans un mot, elle l'a tendu à Ichirô.

— T'es gentille, Maria, mais il est trop beau pour moi ! a dit Ichirô en essuyant la sueur sur son visage avec le revers de sa main.

Mais il avait beau passer et repasser sa main sur son front, la sueur ne cessait de perler à nouveau.

— Ça va ? Toi, malade ?

Surpris, j'ai regardé le mouvement des lèvres de Maria.

— Eh ! Tu parles aussi japonais alors ? s'est exclamé Ichirô tandis que Maria prenait un air renfrogné.

En entrant dans la librairie Kinokuniya, Ichirô a poussé un cri de joie.

L'air conditionné fonctionnait tellement bien qu'à peine à l'intérieur nous avons tous la chair de poule. Ichirô a fait un clin d'œil à la caissière et a déboutonné sa chemise. Ce n'était pas pour impressionner la fille : il avait la poitrine en sueur. Il s'est dirigé vers le rayon des revues en se massant les paupières du bout des doigts et,

tout d'un coup, il s'est accroupi. Le corps recroquevillé, il a gémi et puis il a fini par s'allonger par terre, sur le ventre. Son dos était agité de spasmes. On aurait dit qu'il avait des crampes d'estomac.

Maria a voulu s'approcher mais je lui ai attrapé le bras et nous sommes passés à côté de lui comme si de rien n'était. Arrivé au rayon des albums de photos, je me suis retourné et j'ai vu que des badauds entouraient Ichirô. Un vendeur lui a posé la main sur le front en disant :

— Il a une sacrée fièvre !

Je me suis mis à remplir mon sac de livres que je prenais au hasard. Maria ouvrait de grands yeux et ne disait rien. J'attrapais n'importe quels livres, ça m'était égal. Les vendeurs comme les clients étaient occupés par Ichirô, et personne ne s'intéressait à moi. Maria a pointé son doigt vers les BD américaines. J'ai souri et j'en ai fourré une avec Batman en couverture dans mon sac. Quand il a été plein, j'ai pris la main de Maria et l'ai tirée vers la sortie.

Ichirô, assis sur une chaise à côté de la caisse, avalait une boisson pour sportifs. Il avait dû demander à un des vendeurs d'aller la lui acheter. La caissière scrutait son visage d'un air inquiet tandis qu'après chaque gorgée il jetait un œil sur ses seins et disait, en s'arrangeant pour qu'elle l'entende, qu'il n'avait jamais vu de magasin aussi accueillant.

Maria et moi, nous sommes sortis sans rien dire. La température était telle que nous sentions la chaleur du sol nous pénétrer par la plante des pieds.

Ichirô est sorti juste après nous. Il a saisi mon sac par le dessous et a dit :

— Ouah, il m'a l'air bien rempli !

Nous avons descendu les escaliers, traversé l'avenue Meiji et marché à l'ombre des immeubles. Maria nous a suivis, toujours silencieuse. A Shinjuku, les bouquinistes rachètent les livres à des prix trop bas, mais je n'avais pas envie de prendre le train juste pour aller chez ceux du quartier de Waseda.

Nous sommes arrivés derrière le collège. Le grand silence des vacances d'été avait envahi les bâtiments de l'école. Les mecs du club de football et du club de basket étaient en train de s'entraîner et couraient sur le terrain de sport. Nous sommes entrés par le jardin de derrière, et Ichirô s'est précipité pour s'asseoir sur un carré où poussait de la mousse. L'endroit était à l'ombre et il y faisait frais. J'ai sorti la BD américaine de mon sac, l'ai tendue à Maria et me suis dirigé vers l'incinérateur. Maria m'a regardé tout en restant debout à côté d'Ichirô.

J'ai soulevé le couvercle avec le bout tordu d'une barre de fer. Une intense chaleur m'a enveloppé. Les ordures qui se consumaient se sont enflammées en produisant un grand bruit et

une fumée noire. J'ai sorti un à un les livres de mon sac et les ai lancés dans les flammes. Les pages se soulevaient et s'incurvaient. Avant de brûler complètement, elles étaient emportées par le courant d'air chaud montant et aspirées dans la cheminée. J'ai compté les livres, un, deux, trois... A dix j'en ai eu assez. J'ai enfourné le reste d'un seul coup. Les flammes sont venues lécher la couverture d'un album de photos pornos.

Ichirô, comme moi, a ressenti un léger vertige quand nous nous sommes réfugiés dans la salle de classe. Il a fallu du temps pour que nos yeux s'habituent. Les rideaux blancs interceptaient la lumière. Il n'y avait pas le moindre bruit.

Ichirô s'est fait un lit en alignant des tables et il s'est allongé. Ses cheveux étaient trempés car il s'était mis la tête sous l'eau en passant dans la réserve d'eau potable. Sa chemise aussi était mouillée. Il haletait, les deux bras ballants, la bouche à moitié ouverte. Il semblait ne plus avoir la force de bouger.

Maria a levé les yeux de sa BD et regardé le visage d'Ichirô.

— Ça va, Ichirô ?

— T'inquiète pas, ça va, j'ai dit. Il est toujours comme ça.

Ichirô a fait signe à Maria. Elle a approché son oreille de la bouche d'Ichirô.

— Tu veux pas aller m'acheter un médicament contre la fièvre ?

Je lui ai demandé s'il voulait une marque en particulier. Sans ouvrir ses yeux, il a répondu :

— Ah, oui. Des pilules Sedesu Nouvelle Formule ou des capsules A de Ronsanpô ou sinon une dose de Taisei.

— Qu'est-ce que t'es pénible !

— Ben alors, fallait pas me demander ce que je voulais !

J'ai haussé les épaules et suis sorti avec Maria. Pour éviter le poste de police du carrefour de Shinjuku Yon-chôme, nous avons traversé le temple Tenryûji et débouché sur l'avenue Meiji. De là, pour éviter le poste du carrefour Oiwake, nous sommes passés derrière l'annexe pour hommes du grand magasin Marui et avons rejoint l'avenue Shinjuku. Je prenais plus de précautions que nécessaire mais je ne voulais pas exposer Maria aux yeux des flics.

Juste avant d'arriver à la pharmacie, j'ai murmuré à l'oreille de Maria :

— T'as compris ? Tu commences à parler en philippin. Ce qu'on veut, c'est un coupe-fièvre, *ookeï* ?

Maria est entrée dans la pharmacie en répétant plusieurs fois « cou-pe-fiè-vre ».

Moi, je surveillais à l'extérieur du magasin. Quand Maria a commencé à parler, le pharmacien, la cinquantaine environ, lui a dit en levant la main : « Attendez ! » et a demandé si elle ne

parlait pas japonais. Maria a répété « cou-pe-fiè-vre » avec une expression inquiète. Le pharmacien a acquiescé, puis il a aligné sur le comptoir plusieurs médicaments contre la fièvre en lui demandant lequel elle voulait. Maria n'a pas su quoi répondre et m'a appelé :

— Ichirô ?

Je suis entré dans le magasin en me raclant la gorge.

— Ça tombe bien ! Vous êtes étudiant ? a demandé le pharmacien. Vous pourriez faire l'interprète ? Je suis ennuyé.

— *Cannai herupu you*<sup>1</sup> ? j'ai dit.

— Tu dis quoi, toi ? a demandé Maria.

Décontenancé, je me suis retourné vers le pharmacien.

— Bon, je vais lui demander ce qu'elle veut, mais en attendant donnez-moi quelque chose pour de l'eczéma plantaire, s'il vous plaît, je suis pressé.

Pendant que le pharmacien avait disparu dans sa réserve, je me suis emparé d'une boîte de pilules Sedesu Nouvelle Formule et, prenant Maria par la main, je me suis élancé hors de la pharmacie. Maria m'a demandé ce que j'avais. Je lui ai dit de ne surtout pas regarder derrière elle et j'ai serré sa main bien fort en courant à

---

1. *Can I help you ?*

travers l'avenue Shinjuku. Avant l'annexe pour hommes de Marui, nous avons tourné à gauche puis traversé le temple Tenryûji et, toujours en courant, nous sommes entrés dans le collège par le portail de derrière.

Dans la salle de classe, Ichirô était tombé des tables et gisait à plat ventre sur le sol. Je lui ai lancé la boîte de pilules Sedesu Nouvelle Formule. Il a mis quatre pilules d'un seul coup dans sa bouche et a demandé de l'eau.

Maria a hoché la tête et est sortie de la classe.

— C'est vraiment une chic fille, s'est exclamé Ichirô.

Et, prenant un air sévère, il a ajouté :

— Quant à toi, si tu profites de mon état pour la toucher, je ne te le pardonnerai jamais, compris ?

J'ai enfoncé mes mains dans les poches arrière de mon pantalon et me suis assis sur une table.

— T'arrives encore à penser à des trucs pareils avec la fièvre que t'as !

— Allez, promets-moi de ne pas la toucher, même un seul doigt.

Maria est revenue avec un verre d'eau. Elle faisait attention de ne pas le renverser et marchait tout doucement en faisant glisser ses pieds sur le sol. Elle s'est agenouillée à côté d'Ichirô, a mis une main sous sa tête et porté le verre à sa bouche.

Il a bu avec ravissement, puis a fermé les yeux. Moi, je ne disais rien, je regardais Maria. Elle avait un corps terriblement délicat. Ses bras et ses jambes étaient effilés, les rondeurs de sa poitrine à peine perceptibles. Je ne pouvais pas m'empêcher de l'imaginer dans une chambre d'hôtel en train de travailler pour des hommes. J'en avais mal au cœur.

La respiration d'Ichirô a changé de rythme : il s'était endormi.

— Dis, ça ne fait que trois mois que tu es au Japon, j'ai dit, mais tu comprends bien le japonais.

Maria a hoché la tête et m'a expliqué qu'à Manille elle avait travaillé dans un endroit qui s'appelait Le Japon.

J'ai failli lui demander de quel genre d'endroit il s'agissait, mais je me suis retenu. Maria s'est levée. Le verre vide à la main, elle est allée s'asseoir sur une chaise un peu plus loin puis elle a posé sa tête sur une table.

J'ai sorti de mon sac la bouteille de dissolvant et un sachet en plastique. Je les ai posés sur une table.

Maria a levé la tête et regardé vers moi.

— Ryôta, *heungurii*<sup>1</sup> ?

J'ai secoué la tête sans répondre.

Elle a poursuivi :

— Les enfants de Manille, pas de nourriture, *heungurii*. Alors ils font ça.

---

1. *Hungry* ?

Puis elle a reposé sa tête sur la table.

— Maria, de la fenêtre de ma chambre, je t'ai vue plusieurs fois. Qu'est-ce qui m'est le plus pénible à ton avis, te voir entrer dans l'hôtel ou te voir en sortir ?

Maria n'a pas bougé, la tête toujours posée sur la table.

— Pardon, je dis des choses idiotes.

J'ai collé ma bouche sur le sachet en plastique et j'ai inspiré de toutes mes forces.

Le soleil de midi tombait droit sur nos têtes. Un air chaud s'élevait de la chaussée.

Maria était entre nous deux. Nous marchions depuis seulement cinq minutes, mais Ichirô voulait déjà se reposer. Moi, je restais silencieux. C'est Ichirô qui a proposé d'aller au Pulp :

— Y aura quelqu'un, c'est sûr. On va se faire offrir à bouffer.

Comme je craignais que Maria finisse par dire qu'elle voulait rentrer, j'ai accepté la proposition sans discuter.

Maria s'est arrêtée devant un marchand de chaussures. Elle a pris une paire parmi celles qui étaient entassées dans un bac à l'entrée du magasin. Elle a vérifié la taille et le prix. Elle a dit qu'elle avait promis à son petit frère de lui envoyer des chaussures en cuir. Après avoir longuement hésité, elle a enfin choisi une paire et commencé à discuter avec le vendeur. Il lui a expliqué qu'il s'agissait de soldes et qu'il ne

pouvait pas baisser davantage le prix, même d'un yen, alors elle s'est mise en colère et n'a pas acheté les chaussures.

Après être passés devant le cinéma Shinjuku-Piccadilly, nous avons traversé l'avenue Yasukuni et pris la rue de la mairie. Au-delà de l'immeuble de salles de jeu Fûrin-Kaikan, l'atmosphère est devenue un peu plus lourde. Dans ce quartier, de jour comme de nuit, on entend parler chinois ou coréen partout.

Quand nous avons poussé la porte du Pulp, l'air vicié du climatiseur nous a enveloppés.

Dans la pièce tout en longueur, Ichirô s'est cogné à plusieurs reprises et, à chaque fois, il s'est excusé d'un hochement de tête en direction du coin de table ou de la chaise. Sue, la mama<sup>1</sup>, a fait la moue.

On n'y voyait pas bien car il faisait sombre, mais il m'a semblé reconnaître Daisuke au bout du bar. Il nous a fait un signe de la main. La tête légèrement inclinée, les manches de sa chemise retroussées, il parlait en pointant son doigt sur la poitrine de son interlocuteur. C'est une manie quand il s'excite dans une discussion. Il était en grande conversation avec Kazuma, qui se penchait vers lui en tripotant son verre vide.

---

1. L'hôtesse, la patronne du bar. « Mama » est le terme courant désignant les tenancières des innombrables petits bars (souvent, l'espace est tellement limité que le bar ne peut accueillir plus de quatre ou cinq personnes à la fois) où se retrouve essentiellement une clientèle d'habités.

Ichirô et moi, nous nous sommes assis au bar de chaque côté de Maria. Kazuma a alors levé la tête d'un air surpris. Daisuke aussi a arrêté de parler et a regardé Maria en disant :

— Faut nous présenter la demoiselle !

— D'accord, si tu nous offres des spaghettis, a répondu Ichirô.

Daisuke a acquiescé :

— Je veux bien, mais seulement sa part à elle.

— Tu comprends vraiment vite, c'est un plaisir. Mais elle a un gros appétit, tu sais, lui a répondu Ichirô en commandant trois assiettes de spaghettis à Sue.

— Eh, attends un peu ! a dit Daisuke.

Mais, sans l'écouter, Ichirô a vidé son verre d'eau et s'est levé pour aller aux toilettes.

Daisuke est venu s'asseoir près de Maria. Elle l'a salué en souriant. Il lui a dit qu'il l'avait déjà vue à la télévision. A moins que ce soit dans un magazine de mode...

— Alors, comme ça, Ichirô s'est remis à la drogue ! a dit Kazuma.

— Raconte pas n'importe quoi, j'ai répondu. Ce que tu appelles de la drogue, ce n'est rien de plus que des trucs qu'on trouve en pharmacie.

Daisuke a posé une main sur le dossier de la chaise de Maria et lui a murmuré quelque chose à l'oreille. Sûrement des banalités du genre « Tu es belle » ou « Tu as de beaux yeux ». Moi, la seule chose qui me préoccupait, c'était la réaction de

Maria. Daisuke a pris sa main en disant que c'était la main d'un ange ou une platitude du même acabit.

Ichirô est revenu des toilettes. Il avait un peu meilleure mine.

— Dis, tu pourrais pas arrêter tes bêtises ? lui a dit Sue.

— Ouais, excuse ! a répondu Ichirô en rentrant la tête dans les épaules. Je me sens mieux maintenant que j'ai vomi. Je peux me débrouiller sans l'aide de personne, pas de problème, ne vous inquiétez pas pour moi.

— Personne ne s'inquiète, a rétorqué Kazuma en imitant la façon de parler d'Ichirô. Qui voudrait s'occuper d'un nul comme toi ?

Sue a déposé les spaghettis luisants d'huile sur le comptoir. Les spaghettis, c'est sa spécialité. Je me suis mis à manger en m'exclamant : « C'est bon, c'est excellent ! » Avant de prendre sa fourchette, Maria a fermé les yeux et a joint les mains.

— Où est-ce que vous l'avez récupérée ? a demandé Daisuke.

Je n'ai pas répondu. Sue a proposé du café à Maria :

— Ne vous inquiétez pas, je vous l'offre.

Maria a acquiescé. Elle semblait contente. Moi, j'ai continué à manger mes pâtes en silence. J'ai vidé mon assiette en un clin d'œil et, comme Ichirô ne mangeait pas, j'ai attaqué la sienne.

— Eh, Ryôta, tu veux pas me dire où vous l'avez trouvée ? a répété Daisuke.

— Dis, tu as de l'argent ? j'ai demandé à Maria.

Elle a hoché la tête et sorti un billet de dix mille yens de son sac à main.

J'ai dit à Daisuke :

— Finalement on ne veut plus que tu nous invites.

Daisuke s'est levé en faisant claquer sa langue et il est retourné à sa place, au fond de la salle.

En anglais, Maria a dit que c'était la première fois qu'elle buvait un café aussi bon.

Sue parle cantonais, anglais et japonais. Maria et elle, chacune d'un côté du comptoir, se sont lancées dans une conversation animée. Maria parlait moins bien anglais que Sue. Moi, je me sentais bien et j'ai léché mon assiette jusqu'à la couche d'huile qui s'y était formée.

Sue s'est tournée vers moi.

— Ryô, tu veux bien m'aider un peu ? Je t'offre les spaghettis.

Je suis passé derrière le comptoir et j'ai lavé des assiettes, puis elle m'a fait casser des glaçons avec un pic à glace et plier quelques serviettes en papier...

Sue est passée devant le comptoir pour changer la station de radio, puis elle est revenue près de moi et m'a dit à voix basse :

— Cette petite, ça craint un peu. Quand est-ce que tu l'as rencontrée ? Aujourd'hui ? Elle a un passeport ? Demande-lui pour voir. La plupart du temps, on le leur a confisqué. Ryô, qu'est-ce que tu comptes faire ? Vaut mieux que tu ne t'engages pas trop. C'est vrai que c'est une jolie fille. Elle te plaît, hein ? Mais ça craint, parce qu'il doit y avoir un sale type derrière. Elle s'est peut-être échappée, tu sais ? Vaudrait mieux vérifier. Je ne plaisante pas, avec les professionnelles, c'est dangereux.

La porte s'est ouverte et des clients sont entrés. Dans le contre-jour on ne voyait que leurs silhouettes noires. C'était un groupe de trois femmes. Daisuke et Kazuma, assis de chaque côté d'Ichirô, lui ont donné en même temps un grand coup sur les cuisses.

— Moi, je prends la plus grande, celle avec la minijupe. Et toi ?

— Moi, je veux la demoiselle avec des mèches.

— Moi, sans hésitation, c'est celle en robe-nuisette, a dit Ichirô.

Ensemble ils leur ont fait un signe de la main. Les filles se sont arrêtées sur le pas de la porte, se sont regardées, puis sont entrées sans plus hésiter.

— Vous aussi vous êtes trois, ça tombe bien, a dit la fille à la minijupe.

— Quelle heureuse coïncidence ! a répondu Daisuke.

Ils sont allés s'installer à une table en laissant Maria seule au comptoir. Je lui ai fait un clin d'œil. Elle a ri en haussant les épaules.

— Une Singha, a commandé la fille aux mèches.

Puis les deux autres ont dit en même temps :

— Moi aussi.

J'ai sorti la bière thaïlandaise du réfrigérateur et l'ai apportée à leur table. Ils ont entamé une conversation bruyante. Daisuke, Kazuma et Ichirô ne faisaient pas le moindre sourire aux filles, chacun ne s'intéressait qu'à celle qu'il avait choisie.

— Dites, vous ne boiriez pas un peu d'alcool ? a dit la fille en nuiette, d'une voix très aiguë.

Ichirô a répliqué :

— Qu'est-ce que tu crois qu'on est en train de faire ?

Puis il a lancé une pilule de Sedesu A dans sa bouche et, en marmonnant un vague : « Tu permets ? », il a bu une gorgée de bière dans le verre de la fille.

Elle a repris :

— Ce n'est pas ce que je veux dire. En fait, je suis un peu fauchée en ce moment. Alors ça me dépannerait si tu voulais racheter ma bouteille réservée dans un bar de Roppongi... Du xo de luxe, c'est cher dans ce quartier-là.

— Ça alors ! Ne me dis pas qu'une petite nana comme toi s'est réservé une bouteille de whisky pour papy avec son argent de poche !

— Eh, comment tu me parles !... Mais bon, t'as mis dans le mille. C'est mon ex qui a réservé cette bouteille sans me demander mon avis. Il m'a offert la carte. Tiens, la voilà. Elle est valable encore deux mois. On n'a presque pas bu. Elle vaut quinze mille yens mais je te la laisse à trois mille yens, d'accord ?

— Si tu as besoin d'argent, tu n'as qu'à en tirer aux papys qui se baladent dans ce quartier, s'est exclamé Ichirô en passant son bras autour des hanches de la fille à la nuisette. Une branellette pour dix mille, par exemple, ou une petite pipe, des filles comme vous, vous devez bien faire ce genre de trucs de temps en temps...

La fille à la nuisette a poussé un cri.

— Non mais ça va pas, lui, pour qui il nous prend ! Alors ça, non merci ! ont lancé les trois filles d'une seule voix en échangeant des regards complices. C'est les gamines qui font ça !

J'ai servi à Maria le fond de café resté dans la cafetière en disant que je les trouvais profondément ennuyeux. Maria a secoué la tête et a dit qu'elle, ça l'amusait plutôt.

— Hé, toi, a dit la fille à la minijupe, t'es pas serveur si je comprends bien ?

Sans un mot, je lui ai fait signe que non.

— Elle est drôlement mignonne. Elle parle japonais ?

Daisuke s'est mis à raconter quelque chose à la fille. Il ne met jamais autant d'entrain à parler que lorsqu'il médit des gens.

— Elle est mannequin ? a demandé la fille aux mèches.

— Va savoir, a dit Daisuke. C'est vrai que son maquillage fait assez pro, mais je ne crois pas qu'elle soit mannequin.

— Ben alors, qu'est-ce qu'elle fait ? a insisté la fille à la minijupe.

Daisuke lui a murmuré quelque chose à l'oreille, et la fille a hoché la tête en disant :

— Ah, je vois !

— Toi, tu pourrais te vendre cher, tu sais, a dit Daisuke en effleurant la cuisse de la fille.

Elle lui a saisi le bras :

— Beurk, tu fais comme les vieux.

Et elle lui a demandé combien elle pourrait se vendre.

— Hé, Ryôta, a appelé Daisuke, ta petite, c'était combien ?

J'ai rempli un verre d'eau, suis sorti de derrière le comptoir, me suis campé devant Daisuke et, sans un mot, je lui ai lancé l'eau à la figure. Il s'est levé d'un bond.

— Hé, qu'est-ce que tu fais ?

La fille à la minijupe a crié :

— Mais ça va pas, non ?

— Allez, on rentre, j'ai dit à Maria qui s'est excusée auprès de Sue.

— Ce n'est rien, ne t'en fais pas, a répondu Sue d'un ton rassurant.

Maria est descendue de son tabouret en bois. Aussitôt, Ichirô a déclaré qu'il rentrait aussi.

— Ça alors ! a dit la fille aux mèches. C'est pas drôle, il va y en avoir une de trop. Comment on va faire ?

Je suis sorti en tirant Maria par la main. Dehors, elle s'est arrêtée. Je lui ai demandé ce qu'elle avait. Elle est restée sans bouger, la tête baissée.

Ichirô nous a rejoints. Il avait de nouveau mauvaise mine.

Je lui ai demandé :

— Ichirô, le Sedesu, ça te fait vraiment planer ?

Il a secoué la tête en disant :

— Si ça se trouve, c'était un bon coup cette poupée.

Et il a souri à Maria en découvrant une dent cassée.

De retour à l'appartement, Ichirô s'est affalé sur le futon qu'on n'avait pas replié. En apercevant le Silk par la fenêtre, Maria s'est crispée. Elle a dit qu'elle devait rentrer.

J'ai demandé :

— Il faudrait payer combien ? Dis, il faudrait payer combien pour qu'on puisse rester ensemble ?

Maria a secoué vivement la tête.

— Les hommes du Japon, tous, donner de l'argent. Je t'aime, je t'aime, alors prends l'argent, c'est ça ?

— C'est pas ce que je veux dire. Combien est-ce qu'il faut que tu gagnes cette nuit ? Combien est-ce que je dois payer pour rester avec toi ?

Maria a attrapé mon bras pour regarder ma montre. Il allait bientôt être quatre heures.

— D'accord, Ryôta, encore un peu, ça va.

— J'ai trop chaud, a dit Ichirô qui s'était glissé dans le futon.

Maria a compris. Elle a pris une serviette pendue à un cintre et est allée à la cuisine. Elle est revenue avec la serviette mouillée et s'est mise à frotter le visage d'Ichirô. Il était trempé de sueur. Tout son corps transpirait. Maria lui a fait retirer son tee-shirt et son jean. Avec la serviette, elle lui a essuyé la poitrine, le ventre et les cuisses. Son caleçon s'est gonflé. J'ai ri, Maria aussi. Ichirô fermait les yeux d'un air comblé, mais tout à coup il a saisi la main de Maria et l'a enfouie dans son slip. Maria m'a regardé, la main plongée dans le caleçon d'Ichirô. Troublé, je me suis empressé de retirer mon pantalon et j'ai brandi mon slip tendu par l'érection à la hauteur du visage de Maria.

Elle a retiré sa main du caleçon d'Ichirô et s'est levée sans rien dire. Puis elle m'a embrassé

légèrement sur la joue et s'est apprêtée à quitter la pièce.

— Où tu vas ?

— Faire des courses, chéri, a dit Maria en riant.

Je l'ai suivie dehors.

Dans le supermarché il y avait beaucoup de monde. Maria s'est faufilée habilement au milieu de la foule et s'est dirigée vers le fond du magasin. Je lui ai dit que je n'avais pas d'argent, mais elle a répondu qu'il n'y avait pas de problème, que de l'argent elle en avait. Je l'ai suivie en portant un panier.

Maria m'a pris le bras, tout heureuse de trouver des avocats et des kiwis. En un rien de temps, le panier était rempli de fruits : mangues, papayes, bananes, citrons.

— On pourra pas manger tout ça ! j'ai dit.

Maria a secoué la tête et découvert ses dents blanches.

— J'ai l'argent, ça va. Ichirô, il mange des fruits, il ira bien.

Trois ménagères, la quarantaine bien sonnée, ont pris un air choqué en passant à côté de nous. Maria n'y a pas prêté la moindre attention. Elle a poussé un cri de joie en voyant de grosses dorades :

— Ça, on achète !

Pendant qu'elle choisissait le poisson avec le plus grand sérieux, j'ai observé son visage de

profil et je me suis dit que je serais tellement heureux de me marier avec cette fille.

Maria a tiré cinq billets de dix mille yens de son sac à main et en a posé un sur la caisse. La caissière l'a observée puis m'a jeté un regard de biais. Ces cinquante mille yens, c'était sûrement l'argent qu'elle avait gagné avec le client de la veille.

— Qu'est-ce que tu as ? Pourquoi l'air sévère ? a demandé Maria.

— J'ai l'air sévère ? Mais non...

Et je me suis frotté le visage des deux mains.

Quand nous sommes rentrés à l'appartement, Ichirô regardait les photos de Maria. Il les avait étalées sur le futon comme des cartes à jouer. Maria s'est accroupie et en a pris une. Moi, sans même poser le sac de provisions, je suis resté debout à l'entrée de l'appartement.

— C'est Ryôta qui les a prises, a dit Ichirô.

— *Creïzii*<sup>1</sup> ! a crié Maria tout en commençant à déchirer les photos une par une.

Muet, je l'ai regardée faire. Et puis, n'y tenant plus, j'en ai saisi une de son visage en gros plan et je lui ai demandé qu'au moins, celle-là, elle ne la déchire pas. Sans me regarder, Maria a fait un petit signe affirmatif de la tête, puis s'est dirigée vers la cuisine. Je lui ai demandé si je pouvais l'aider, mais elle est restée silencieuse. Je lui ai

---

1. *Crazy*.

fait enfiler un tee-shirt par-dessus sa robe blanche en lui expliquant qu'il servirait de tablier.

Maria a fait cuire la dorade dans une marmite avec les avocats, les kiwis et les citrons. Moi, j'ai lavé le riz et mis en route l'autocuiseur. Une odeur forte s'est rapidement répandue dans la pièce.

Le plat de Maria était trop relevé et je n'avais pas tellement envie d'y toucher. Ichirô, lui, a mis de la dorade sur son riz, versé un verre d'eau par-dessus et ingurgité le tout. Ensuite, il a avalé une banane et a replongé dans le futon. Maria m'observait attentivement pendant que je mangeais.

— C'est bon, vraiment, j'ai dit.

Elle a levé les sourcils en disant « *Meibii*<sup>1</sup> ».

J'ai fini par arriver au bout de mon assiette. Ichirô s'était endormi et on l'entendait respirer paisiblement.

Maria a terminé la vaisselle. Elle a dit qu'elle allait rentrer. Je me suis levé, sans savoir quoi dire. La main sur la poignée de la porte, Maria s'est retournée :

— Au revoir, Ichirô.

Dehors, j'ai pris la main de Maria. Puis, quand j'ai passé mon bras autour de ses épaules, elle a posé sa tête sur ma poitrine. J'ai senti une odeur d'avocat dans ses cheveux.

---

1. *Maybe.*

Je me suis arrêté devant un vieil immeuble. Maria a demandé ce que j'avais. Sans répondre, je l'ai entraînée dans le hall. Il n'y avait personne dans la loge du concierge. J'ai emmené Maria jusqu'au bas de l'escalier et j'ai passé mes bras autour de ses hanches. En resserrant mon étreinte, j'ai eu l'impression que je pourrais la casser tellement elle était fine. J'ai fermé les yeux et posé doucement mes lèvres sur les siennes. Elle est restée immobile. Quand j'ai éloigné mes lèvres, elle a laissé échapper un petit soupir des siennes.

J'ai dit :

— Maria, je veux rester près de toi.

— Le patron, j'ai peur, a dit Maria. Moi, grondée. Ça te fait rien ?

J'ai secoué la tête sans répondre.

— Allez, au revoir. C'était bien, Ryôta aussi, Ichirô aussi, gentils.

Maria s'est libérée de mon étreinte.

— Je voudrais en savoir plus sur toi. Qu'est-ce que je peux faire ?

Maria a sorti une carte de visite de son sac à main. Sous les mots « Avec amour » était imprimé un numéro de téléphone portable.

— Ça coûte cher. Ça va ?

En souriant, elle m'a laissé voir ses dents blanches puis, d'un pas rapide, elle s'est éloignée en direction de la gare d'Ôkubo.

J'ai tiré toutes mes économies à un distributeur automatique de billets. Je pensais qu'il me restait environ quarante mille yens, mais il n'y en avait que vingt-huit mille. Avec les trois mille quatre cent soixante-dix yens que j'avais dans mon portefeuille, c'était toute ma fortune.

Je suis retourné à l'appartement. Ichirô dormait encore à poings fermés. Délicatement, j'ai tiré son portefeuille de la poche arrière de son jean. Il n'y avait que deux billets de mille yens. Je les ai pris et j'ai remis immédiatement le portefeuille à sa place. J'ai fourré mon appareil photo dans mon sac et je suis sorti.

Je suis entré chez un prêteur sur gages. J'y étais déjà venu une fois avec Ichirô. J'avais volé une montre oubliée dans une salle de classe de ma boîte à bachot et j'étais venu l'échanger contre quatre billets de mille yens. Avec cet argent, nous avons bu de la bière et mangé un super hamburger. Le commerçant a pris mon appareil photo en disant que, comme le boîtier était un vieux modèle, ce serait dix mille yens, mais vingt mille par contre pour le zoom. Cet objectif, je l'avais acheté soixante mille yens... Mais je n'avais pas le choix. Je l'ai abandonné à vingt mille yens.

Je suis entré dans une cabine téléphonique et j'ai fait le numéro indiqué sur la carte. On a décroché après une seule sonnerie.

— Oui ? a répondu une douce voix de femme.

J'ai dit :

— Je voudrais les services de Maria, s'il vous plaît.

— Merci, votre numéro de membre, s'il vous plaît, a dit la femme avec un ton de bande automatique.

— Euh, c'est-à-dire que c'est la première fois que j'appelle.

— Ah bon. Un moment, s'il vous plaît.

J'ai eu droit à une petite musique pour faire patienter, puis une voix d'homme a repris :

— Veuillez nous excuser de vous avoir fait attendre. La première fois, nous demandons que vous vous enregistriez comme membre.

— Un enregistrement ?

— Si vous voulez bien venir ici, je vous expliquerai notre fonctionnement. Nous ne demandons aucune cotisation ou quoi que ce soit de ce genre. Ne vous inquiétez pas.

Le ton de l'homme était doux et poli.

— Au fait, comment connaissez-vous Maria ?

J'ai bafouillé un peu. J'ai dit qu'elle m'avait été présentée par un ami.

— Ah bon, c'est sur recommandation ?

L'homme a fait une pause, puis m'a demandé si je pouvais venir tout de suite.

J'ai répondu que j'arrivais immédiatement et j'ai raccroché. J'ai suivi l'itinéraire qu'il m'avait indiqué : tourner à la hauteur du restaurant taiwanais, prendre la rue Shokuan, passer devant

l'épicerie coréenne et entrer à droite après la salle de boxe. J'ai trouvé sans problème l'immeuble marron de huit étages.

Sur la porte numéro 801 qui m'avait été décrite, il n'y avait aucune mention du nom de l'établissement ni la moindre plaque. J'ai sonné. La porte s'est ouverte et une femme est apparue dans une robe de couleur vive, comme un sorbet à l'orange. Ses cheveux étaient retenus en queue de cheval par un ruban de la même couleur. J'ai dit :

— J'ai téléphoné il y a un instant.

La femme a hoché la tête, puis elle a ouvert un rideau qui servait de cloison. Sept ou huit filles étaient assises dans une pièce d'environ six tatamis. Je les ai regardées très rapidement. Maria n'était pas parmi elles.

La pièce dans laquelle on m'a introduit ensuite était faiblement éclairée, mais j'ai remarqué la tapisserie aux motifs de papillons et les bibelots en nacre.

Un homme était assis sur un sofa. Il était habillé comme un étudiant avec une chemise blanche et un pantalon noir. Le teint clair, délicat, c'était le genre d'homme à qui il est difficile de donner un âge. Avec son visage enfantin, on lui aurait donné une vingtaine d'années, mais son expression pleine d'assurance pouvait aussi lui en faire paraître plus de trente.

L'homme m'a montré un fauteuil du menton. Je me suis assis en face de lui.

— Soyez le bienvenu. Vous avez trouvé sans difficulté ?

Il s'exprimait avec des mots choisis, comme au téléphone. Sans parler, j'ai fait un signe affirmatif de la tête.

— Vous voudrez bien nous payer le prix de l'après-midi, à savoir soixante mille yens ?

— Comment ? De quoi s'agit-il ?

— Allons, vous savez bien.

L'homme a esquissé un sourire, qu'on aurait dit fixé sur ses joues avec des épingles.

— Je pensais vous demander deux cent ou trois cent mille, mais je viens de changer d'avis. Ce n'est pas la peine de menacer les enfants, n'est-ce pas ? Alors je me contenterai du montant correspondant à deux simples.

— Quoi ? Je ne comprends rien à ce que vous dites.

— Vous ne comprenez pas ? Ah, bon. Il est vrai que les étudiants japonais ne sont pas très intelligents.

L'homme s'est tourné vers la porte et a appelé :

— Aileen !

La porte s'est ouverte et la femme en orange est entrée en poussant Maria devant elle.

— Dis, le prix de l'après-midi, c'est quoi ? j'ai demandé.

A ma grande surprise, sous mes yeux, Maria s'est agenouillée devant l'homme.

— Lui, il n'a rien fait. C'est ma faute !

— Il n'a rien fait ? a dit l'homme. Aileen, vous savez ce qu'il en est exactement ?

La femme s'est baissée vers Maria et lui a glissé à l'oreille :

— Tu l'as bien laissé au moins t'embrasser, hein ?

Maria a levé la tête, posé son doigt sur ses lèvres et acquiescé.

— Voilà, c'est bien ce que je pensais, a dit l'homme en se tournant à nouveau vers moi. Vous nous devez donc soixante mille yens. Bien entendu les cinquante mille yens pour la nuit c'est en plus.

J'ai ouvert mon portefeuille et vidé tout son contenu sur la table.

— Cinquante et un mille quatre cent soixante-dix yens. Voilà, je n'ai pas un yen de plus.

L'homme a ricané.

— Tu es trop optimiste. Tu vois bien que ce n'est pas suffisant. On ne s'en tire pas comme ça dans notre monde à nous.

Le téléphone a sonné. Aileen a décroché.

— Merci, votre numéro de membre, s'il vous plaît ?

Muet, je regardais l'argent sur la table. Aileen a noté des chiffres et des lettres sur un cahier en disant : « Je vous l'envoie immédiatement », puis elle a raccroché.

— Maria, on t'a appelée. C'est pour un simple. L'homme s'est levé du sofa et a posé sa main sur l'épaule de Maria.

— Attends un peu, c'est moi le client prioritaire, non ?

J'ai sorti mon appareil photo de mon sac.

— Le modèle est un peu ancien, mais quand je l'ai acheté il faisait soixante-dix mille.

L'homme a saisi la manche de ma chemise.

— Je suis venu de l'étranger pour faire des études universitaires à Tôkyô. Je rentre en doctorat l'an prochain. Alors je ne veux pas d'embrouille. Cela dit, j'ai des subordonnés qui tuent sans états d'âme. Pour trente mille yens ils cassent une épaule. Pour cent mille yens ils taillent un visage. Si on les paie trois cent mille, ils crèvent les yeux et jettent le corps dans la montagne, du côté de Saitama. Pour l'argent qui manque, s'il te plaît vois avec Aileen comment tu peux régler le problème.

Tout en parlant, l'homme a passé un bras autour de la taille de Maria puis il est sorti. Quand la porte s'est refermée, Aileen a fait un grand mouvement de tête.

— Tu as de la chance ! Aujourd'hui il est drôlement gentil, heureusement !

Je restais figé sur place. Le téléphone a sonné. Aileen a décroché et a dit :

— C'est dommage, elle vient juste de partir avec un client. Mais il y a beaucoup d'autres

filles mignonnes. Quel genre aimez-vous ? Jocy, par exemple ? Oui, le même âge que Maria. Mais elle n'a pas encore une grande expérience et, si vous n'êtes pas gentil avec elle, elle risque de pleurer. Prenez-en soin ! Merci, je vous l'envoie immédiatement.

Elle a raccroché, est allée dans la pièce à côté appeler une fille, puis est revenue tout de suite après.

— Maria, c'est celle qui a le plus de succès ! Vous, les Japonais, les métisses vous aimez, hein ! Les filles avec du sang hispanique ont vraiment la cote. Mais, quand je vois Maria, je pense à ma fille, ça me fait mal.

— Ah, vous avez des enfants ?

— Oui, j'en ai deux, au pays. Je travaille encore deux ans et je rentre. Jusque-là je me bats, *fight, fight* !

— Dites, Aileen, que dois-je faire pour épouser Maria ?

Son visage s'est détendu d'un coup, comme si un verrou avait sauté. Puis elle a froncé les sourcils, l'air attristé.

— Tu crois que tu pourras l'attendre trois ans ?

— Trois ans ? j'ai demandé. Il y a une durée de contrat ou quelque chose comme ça ?

— C'est pas le problème. Mais aux Philippines c'est comme au Japon, on ne peut pas se marier à treize ans, hein ?

La sonnerie du téléphone a retenti à nouveau. Aileen a décroché. « On ne peut pas se marier à treize ans, on ne peut pas se marier à treize ans. » Intérieurement je me suis répété ses paroles. Tournée vers le téléphone, Aileen a hoché plusieurs fois la tête. J'ai vu son visage se durcir progressivement et, quand elle a raccroché, elle a fait claquer sa langue.

— Maria s'est sauvée. Rentre chez toi immédiatement. Lui, quand il se fâche, c'est dangereux, il pourrait te tuer.

Tout en parlant, Aileen a ouvert la porte.

J'ai demandé :

— L'argent qui manque ?

Sans répondre, elle a secoué la tête.

J'ai remis mon appareil photo dans mon sac et j'ai filé.

J'ai couru à perdre haleine. La nuit était tombée. J'ai aperçu des Colombiennes ou des Boliviennes qui faisaient le trottoir et j'ai croisé des maquereaux iraniens. Une voiture prise dans un embouteillage ne cessait de klaxonner. Des gamins avaient encerclé un homme qui chancelait sous l'effet de l'alcool et le bourraient de coups. Devant l'échoppe d'un Coréen qui proposait des pattes de poulet, des gars chaussés de sandales fumaient un mégot qu'ils se repassaient.

J'ai traversé la rue Shokuan et suis entré dans le quartier Kabukichô. Devant les immeubles où se concentrent des boîtes pornos, des filles venues

d'Asie de l'Est exhibaient des visages hilares. Robes chinoises rouges fendues jusqu'en haut de la cuisse, robes roses aux manches bouffantes comme des papillons, chaussures blanches à hauts talons sur bas noirs, jupes évasées en forme de bols, robes transparentes laissant voir la poitrine et les bras...

Une voiture de marque étrangère s'est arrêtée devant un cabaret chinois et des hommes en complet sombre en sont descendus. Je me suis précipité dans une ruelle en retrait. Où Maria avait-elle bien pu se sauver ? Elle était peut-être en train de se faire toute petite dans une des salles de classe du collège. Elle s'était peut-être réfugiée sur le banc de la promenade. Je me frayais un passage entre les souïards en me remémorant son visage. Mais la seule image qui me revenait, c'était l'expression triste qu'elle avait sur le portrait que j'avais fait d'elle quand je l'avais photographiée pour la première fois. Cette photo où elle regardait vaguement dans ma direction depuis la fenêtre de l'hôtel et que je l'avais suppliée de ne pas déchirer.

Je suis entré en trombe dans mon appartement. Appuyé sur la porte, j'ai repris mon souffle tout en serrant la poignée dans mon dos.

Ichirô était accroupi devant la table et mangeait une papaye.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? a-t-il demandé. Tu n'as pas profité de la situation, j'espère !

Je suis allé à la cuisine. J'ai bu de l'eau directement au robinet, puis je me suis rafraîchi le cerveau sous le jet puissant. Je me suis dit que Maria reviendrait peut-être ici, mais ce n'était qu'une façon de chercher une excuse à ma propre lâcheté. Quand je courais dans la nuit, à travers le Kabukichô, j'étais terrifié rien qu'à entendre des gens parler dans une langue qui pouvait sonner comme du chinois.

— Où tu étais passé ? m'a demandé Ichirô.

Je n'ai pas répondu. Je me suis assis devant la table. Des deux mains j'ai saisi une papaye et une mangue. J'ai mordu de toutes mes forces et un léger goût de sang s'est répandu dans ma bouche.



Hayashi Mariko  
AMANTS POUR UN AN



A Tôkyô, le quartier Aoyama se préparait à entrer dans la plus belle saison de l'année. Les arbres de la cour de l'école primaire Aonan prenaient de magnifiques couleurs jaunes et orange.

Entre l'avenue Aoyama et le musée Nezu, dans la rue des boutiques à la mode – Comme des garçons, Calvin Klein, Issey Miyake, Dolce & Gabbana –, Eriko regardait les vitrines. C'était un de ses quartiers préférés et elle marchait le plus lentement possible.

Et pourtant... en dix minutes à peine, elle s'était retrouvée devant la terrasse du café situé au rez-de-chaussée de l'immeuble From First. Yôichirô n'y était sans doute pas encore, systématiquement en retard à ses rendez-vous. Et, même si ce n'était jamais de plus d'une dizaine de minutes, Eriko n'arrivait pas à s'y faire. Elle avait l'impression que c'était une preuve de désinvolture à son égard.

Un jour, pourtant, un des amis de Yôichirô lui avait dit :

— Je parie qu'avec toi aussi il a toujours dix minutes de retard !

En fait, il devait traîner ce défaut depuis l'enfance.

Eriko au contraire ne pouvait s'empêcher d'arriver toujours en avance à ses rendez-vous, ce qui lui donnait, à chaque fois, l'impression d'être légèrement perdante. Mais que pouvait-elle y faire, elle qui aimait tellement Yôichirô ?

Ils s'étaient connus trois mois auparavant, à l'occasion d'une soirée de rencontre organisée comme il en existe tant.

— C'est avec des types d'une société d'import-export, tu viendras, c'est promis ?

L'invitation de Minayo, une amie de lycée, déplut d'abord à Eriko et lui donna le sentiment d'être prise pour une simple midinette qui ne cherchait qu'à approcher des garçons possédant une belle situation. Pourtant, c'était une occasion bien rare pour elle, qui découpait des patrons chez un fabricant de prêt-à-porter. Elle pourrait y rencontrer de jeunes cadres, et Minayo lui avait promis que ce serait un groupe de garçons très ouverts, qui d'ailleurs s'étaient contentés de dire :

— Invite des filles vraiment jolies, ça nous suffit. Peu importe leur poste ou l'entreprise qui les emploie, nous, on s'en moque !

Eriko, qui s'habillait toujours de la même façon, une veste sur un pantalon, ce jour-là mit

un ensemble. Pour avoir déjà participé à ce genre de soirée, elle savait que les hommes préféreraient, quoi qu'on en dise, le genre « fille de bonne famille ».

Finalement, un groupe composé de cinq filles et cinq garçons s'était retrouvé pour prendre un verre dans le quartier Roppongi. Minayo ayant contacté à la fois des collègues de travail et d'anciennes camarades de classe, cela formait un ensemble un peu disparate où personne ne se montrait vraiment naturel. L'ambiance n'était pas très chaude, c'était le moins qu'on puisse dire.

Après un moment passé dans un bar, la soirée s'était poursuivie dans un karaoké. Yôichirô s'y montra, là aussi, le garçon le plus réservé du groupe. Comme tout le monde insistait, il finit par prendre le micro à contrecœur mais ce fut pour chanter un très vieux succès terriblement ringard.

Yôichirô était particulièrement grand. Comme tous les garçons de sa taille qui ne parlent pas beaucoup, il donnait l'impression d'être embarrassé par sa stature. Il riait facilement aux plaisanteries des autres, mais, de lui-même, ne disait rien d'amusant.

« Je vais vous dire, ce mec... », « A propos, vous savez qu'Ichikawa... » De temps en temps, un de ses copains, d'un air moqueur, lançait la conversation sur lui.

« Il pourrait quand même se défendre un peu, ce garçon !... » se disait Eriko, qui avait d'abord ressenti un léger agacement devant le manque de réaction de Yôichirô. Mais, très vite, cette irritation s'était transformée en une sorte d'attirance — « Que sa bouche est jolie quand il rit. Ses dents sont magnifiques. Petit, il devait les brosser très soigneusement... Ses cheveux aussi ont l'air soyeux et très souples. La façon dont il les arrange sur le devant est très branchée. C'est même à la limite de ce que peut se permettre un garçon sérieux qui travaille dans un bureau. »

Pendant la séance de karaoké, Eriko fit mine d'aller aux toilettes. En revenant, elle alla s'asseoir à côté de lui.

— Monsieur Ichikawa, accepteriez-vous de me donner votre numéro de portable ?

— Oui, si vous voulez, avait-il répondu sans hésitation en écrivant son numéro de téléphone sur une des serviettes en papier posées sur la table.

Normalement, ça aurait dû être à lui de demander... Mais tant pis. Eriko savait par expérience que rien n'arrivait jamais quand elle se contentait de rester assise sans rien dire. Elle n'avait que vingt-six ans, mais ça, elle l'avait appris depuis longtemps. Surtout quand cela concernait les relations entre hommes et femmes.

Parfois, Eriko s'était contentée d'attendre. De temps à autre, elle avait pris l'initiative. Elle

estimait son taux de réussite – c'est-à-dire le nombre de fois où elle avait pu finalement sortir avec le garçon qu'elle visait – à environ cinquante pour cent. Eriko en avait d'ailleurs tiré cette conclusion : « Mieux vaut renoncer à un garçon après avoir tenté sa chance que de ne rien faire et se lamenter parce qu'on n'a pas de petit ami. » Mika, une amie à qui elle avait un jour exposé sa théorie, avait soupiré :

— Toi, tu es très forte ! Mais moi, j'ai peur de me faire du mal, je ne pourrais jamais faire ce que tu fais.

Cela n'avait pas plu à Eriko car, avec sa méthode, elle s'était souvent fait beaucoup de mal. Mais, malgré tout, elle continuait à trouver évident de devoir tenter sa chance quand un homme désirable passait à sa portée. Et cela même si elle risquait d'en souffrir ou d'essuyer un échec. « De toute façon, quand une fille prend l'initiative, c'est toujours à ses risques et périls. »

Eriko pensa que Yôichirô était tout à fait le genre de garçon avec lequel elle pouvait agir selon son principe. En plus, cela faisait un certain temps qu'une telle occasion ne s'était pas présentée.

Deux jours après leur rencontre, Eriko composa le numéro du portable de Yôichirô. Elle craignait un peu qu'il ne la reconnaisse pas. Mais, à son nom, il répondit tout de suite d'une voix posée :

— Bonjour, c'était sympa l'autre jour !

Un peu rassurée par ce ton, Eriko lui demanda s'ils ne pourraient pas se revoir un de ces jours. Il lui dit que c'était possible le jour même ou le lendemain, comme elle voulait.

— Je viens justement de terminer un travail important et j'ai du temps. Généralement, je n'arrive pas à sortir, avait-il ajouté.

Eriko interpréta cela comme un signe du destin tout à fait favorable à leur relation. Elle prit rendez-vous avec Yôichirô pour le jour suivant, à un café avec terrasse sur l'avenue Omotesandô. Ce jour-là aussi, il était en retard. Quand il arriva enfin, elle finissait la bouteille de Perrier qu'elle avait commandée.

— Excuse-moi. Mon chef m'a appelé juste au moment où je sortais.

La première fois, Eriko l'avait trouvé plutôt pas mal. A cette deuxième rencontre, elle se dit qu'il lui plaisait vraiment beaucoup. Son costume bleu marine et sa cravate kaki lui allaient parfaitement. Eriko se sentit même rassurée de le trouver mieux la deuxième fois que la première. C'était le signe qu'il ne l'avait pas trompée sur lui et que son sentiment à elle était authentique.

Ils allèrent ensuite dans un restaurant italien de Gaien-mae qui avait beaucoup de succès, parce que très bon et pas cher. Yôichirô avait pris le soin de réserver. A deux, ils burent une

bouteille de vin blanc. Comme c'était un restaurant simple où l'on n'avait pas besoin de faire de manières, Yôichirô mit un peu du carpaccio de bœuf qu'il avait pris en hors-d'œuvre dans l'assiette d'Eriko en disant :

— Goûte, c'est excellent.

En retour, Eriko prit un peu de sa terrine de légumes et la déposa sur l'assiette de Yôichirô. C'est ainsi que commença leur repas. On aurait dit un couple formé depuis longtemps.

Yôichirô, malgré son apparente nonchalance, en bon représentant de commerce, lui posa tout un tas de questions :

— Quel genre de vêtements vous fabriquez dans ta boîte ? Quel est ton travail exactement ?...

— Oh, c'est une maison particulièrement conservatrice, lui répondit Eriko. On fait des fringues très ordinaires. Le style de vêtements que les secrétaires finissent par sortir de leur armoire après avoir hésité sur la façon de s'habiller pour aller au bureau le lundi matin ! Mais tu sais, dans les périodes de crise, c'est plutôt ce genre de vêtements qui se vend... Quant à mon travail, c'est ce qu'on appelle la gestion des stocks. Je passe ma journée devant un ordinateur. Pour ça, j'ai fait un institut universitaire de technologie en couture. J'ai su tout de suite que je ne me ferais jamais un grand nom dans la mode, mais bon, j'ai toujours eu envie d'avoir

un travail en relation avec la création de vêtements. J'ai donc été ravie quand j'ai pu enfin entrer dans une entreprise de prêt-à-porter. Mais tu sais, en réalité, ce que je fais, ce n'est rien de plus que le travail d'une employée de bureau ordinaire. Dis, tu ne veux pas plutôt me parler un peu plus de toi ? Représentant dans l'import-export, tu dois souvent te déplacer à l'étranger, non ?

— Pas vraiment, tu sais. Je travaille dans un domaine pas très sexy. Nous essayons d'inciter les cultivateurs japonais à produire des fruits et légumes qui, jusqu'à présent, étaient systématiquement importés de l'étranger. Tu t'imagines sans doute que travailler dans l'import-export, c'est partir à New York ou à Paris. Mais, en fait, pas du tout ! Les déplacements se font plutôt au Kenya ou dans le fin fond de la Chine. Ou alors, comme pour moi, et nous sommes nombreux dans ce cas, ça se limite à l'île de Hokkaidô ou à la préfecture de Yamagata.

Après avoir ainsi discuté pendant un moment, Eriko posa enfin la question essentielle :

— Tu as une petite amie ?

— Oui, dit-il sans la moindre hésitation. A mon âge, un garçon en a une en général, non ?

— Oui, c'est vrai, lui répondit Eriko.

Et tout à coup le vin prit un goût amer dans sa bouche. Elle qui croyait déjà que ce dîner était le début de quelque chose, ce n'était peut-être que leur premier et dernier repas ensemble.

— J'ai eu tort de te proposer de dîner alors que tu as une amie.

— Mais pas du tout ! Elle n'est pas au Japon en ce moment.

C'était une chose courante : après des études universitaires, elle avait travaillé trois ans chez un constructeur de voitures, puis démissionné cette année pour aller apprendre l'anglais pendant un an aux Etats-Unis.

— J'ai essayé de la retenir en lui disant que ce ne serait pas en un an qu'elle maîtriserait une langue, mais j'ai l'impression que les filles ont vraiment envie de partir à l'étranger !

Puis Yôichirô parla de San Francisco, où son amie s'était installée :

— Ça a l'air d'être un très bel endroit, au bord d'un lac. Le collège où elle suit des cours a l'air magnifique. Elle dit qu'elle a l'impression extraordinaire de vivre un peu comme dans *Papa Longues-Jambes*<sup>1</sup> !

A partir du moment où il s'était mis à parler de son amie, Yôichirô était soudain devenu très volubile. Au bout d'un quart d'heure, Eriko aurait été capable d'en dessiner le portrait exact.

— Comment dire... Elle est assez différente des autres filles. Elle a beaucoup de volonté et elle ne se laisse pas influencer, quoi que les gens

---

1. *Daddy Long-Legs*, roman de l'Américaine Jean Webster (1876-1916), paru en 1912 (édition française : Gallimard, coll. « Folio », 1993).

disent. C'est aussi ce qui fait son charme. Ses cheveux ? Ils sont longs. Elle les porte jusqu'aux épaules et elle aime bien s'habiller de façon très féminine. Pourtant, de caractère, elle est plutôt masculine. Nous avons commencé à sortir ensemble quand nous étions étudiants ! Il se trouve que l'université de jeunes filles où elle était et mon école de commerce ont toujours été en relation. Nous participions beaucoup aux réunions interuniversitaires entre nos deux écoles. Au début, je l'avais cataloguée dans les filles arrogantes et puis, finalement, en troisième année nous sommes sortis ensemble. Quand nous avons commencé à travailler, nous nous sommes séparés un moment et puis nous nous sommes retrouvés. Les copains disent que, quoi qu'il arrive, nous sommes inséparables, mais je pense que nous sommes encore un peu jeunes pour pouvoir dire ça...

— Vous formez un très beau couple, avait dit Eriko en posant son verre.

Et puis, alors que leur relation aurait dû se terminer là, Yôichirô et Eriko s'étaient revus la semaine suivante. Cette fois, c'était Yôichirô qui avait téléphoné. Il avait deux billets pour le théâtre et proposait à Eriko de l'accompagner. C'était au théâtre Cocoon, à l'intérieur du complexe culturel Bunkamura, dans le quartier Shibuya, et ils y allèrent ensemble. La pièce était très étrange : des hommes en costumes de femmes

jouaient une sorte de mélange de kabuki et de comédie musicale. De temps en temps, Yôichirô riait. Voir son visage de profil remplissait Eriko de joie : « Je dois aimer ce garçon, car il n'y a rien qui puisse rendre plus heureux que le visage souriant de quelqu'un qu'on aime ! Comme je voudrais pouvoir le revoir, ne serait-ce que deux ou trois fois ! »

Après le spectacle, ils allèrent dans un barbecue coréen de Nishi-Azabu. Quartier oblige, c'était effectivement un barbecue, mais très chic, avec du jazz comme fond musical et sans la moindre fumée au-dessus des grils.

Ils se confièrent l'un à l'autre un peu plus que la première fois.

— Je suis née dans la préfecture de Tochigi. Pas très loin d'Utsunomiya. Un endroit assez bâtard, entre ville et campagne et à une distance bizarre de Tôkyô, à la fois très proche et très éloigné – même si on peut tout à fait faire l'aller-retour dans la journée. C'est peut-être la raison pour laquelle on n'y rêve que de la capitale.

« Dès que j'ai été au lycée, je suis venue tous les dimanches à Tôkyô. Je faisais des économies pour aller à des concerts ou pour me promener et faire des courses à Shibuya et à Harajuku. J'achetais des vêtements dont je prenais ensuite un soin fou. Bien sûr, c'étaient des affaires bon marché, des pulls ou des jupes à deux mille ou trois mille yens – enfin, ce que peut s'offrir une

lycéenne... Et puis, quand je rentrais à la maison, j'essayais de les coordonner avec d'autres vêtements et devant le miroir je me faisais des défilés de mode à moi toute seule !

« Au lycée, on me disait souvent que j'avais du goût en matière d'habillement. Tu sais, on a parfois l'occasion d'aller à l'école sans uniforme, certains jours de fête ou pour participer aux activités des clubs. Tout le monde disait que, sur moi, même un jean ou un tee-shirt ça donnait quelque chose de différent. Mes amies me conseillaient de devenir styliste. Moi, c'était fabriquer les vêtements qui m'intéressait le plus.

« Déjà, à cette époque, j'adorais transformer mes habits, ajouter des franges en bas d'une jupe, mettre des boutons originaux. En cours d'éducation ménagère, j'avais particulièrement bien réussi une robe. Alors, au moment de l'orientation, j'ai demandé qu'on m'envoie dans une école à Tôkyô. Mes parents n'étaient pas très enthousiastes. Ils disaient que, pour une fille, ce serait mieux d'aller dans une école proche de la maison. Ils sont assez vieux jeu, tu vois. Ce n'est pas de leur faute. C'est une vieille famille d'agriculteurs. Mon frère aîné, lui, ils l'ont envoyé sans problème dans une université à Tôkyô. C'est une mauvaise université de seconde zone, mais ils pensaient que ce n'était pas grave, parce que lui c'est un garçon. C'est rare, de nos jours, des parents avec des idées pareilles, non ?

« J'ai argumenté autant que j'ai pu et finalement j'ai réussi à entrer dans un IUT à Tôkyô. En fait, il n'en existait qu'un seul avec une section couture et je me suis présentée à l'examen. De toute façon, comme je n'avais jamais beaucoup travaillé à l'école, je ne pouvais pas choisir une meilleure université...

« Dès la rentrée, j'ai immédiatement compris que mon rêve de devenir designer ne se réaliserait pas. Des gens comme moi, un peu habiles de leurs mains, il y en a des tas. Ceux qui réussissent le mieux sont ceux qui, pendant leurs études, se sont présentés à divers concours et ont reçu des prix. Moi, je me disais que n'importe quel travail me conviendrait à condition que ce soit dans le domaine de la mode, et c'est comme ça que je suis entrée dans l'entreprise où je suis actuellement et où, pour l'instant, j'ai la vie d'une employée de bureau banale, avec comme principales distractions le karaoké et les feuilletons sur la chaîne Fuji. C'est tellement peu original que j'en ai presque honte.

« Bon, allez, c'est à ton tour maintenant. Parle-moi un peu plus de toi, s'il te plaît.

— Je n'ai pas autant de choses que toi à raconter. Et puis je ne suis pas très doué pour parler de moi. Je suis né dans la préfecture de Kanagawa mais, tout de suite après ma naissance, mes parents sont venus s'installer dans l'arrondissement de Suginami. Comme mes

grands-parents étaient âgés, ils ont décidé d'habiter avec eux... En primaire, j'allais dans une école publique de l'arrondissement, mais à partir du collège mes parents m'ont mis à Komaba Tôho. C'est là aussi que j'ai fait mes années de lycée. Mes parents auraient voulu que je devienne médecin. Mais, quand j'ai vu dans mon lycée bourré de fils de médecins la façon dont ils dépensaient leur argent et s'amusaient, cela m'a fait perdre toute envie de devenir comme eux. Je suis entré à l'université Keio et ensuite j'ai atterri dans une société de commerce. Voilà, c'est tout ce que j'ai à raconter. Contrairement à toi, je n'ai jamais réfléchi sérieusement à ce que j'aimerais vraiment devenir.

Après le restaurant, ils allèrent dans un bar de Nishi-Azabu. Sur la porte, une plaque indiquait « Club privé ». Eriko eut un mouvement de recul.

— Ne t'inquiète pas, ce genre de truc, ce n'est que de la frime. C'est une formule magique pour éviter les clients bizarres.

Yôichirô était déjà venu deux fois dans ce bar et on ne lui avait jamais demandé de montrer sa carte de membre.

La salle n'était pas très grande. Au bout du bar, une jeune actrice qui passait souvent à la télévision était assise avec deux amies. Elle était habillée assez simplement, tout en noir, mais cela ne faisait que souligner la beauté de son visage, qu'on apercevait de profil.

— Même dans ce genre de situation, une actrice est vraiment une belle femme. Elle n'a absolument rien à voir avec une personne normale.

— Tu trouves ?

— Tôkyô est vraiment une ville incroyable ! On peut y rencontrer des gens qui boivent un verre, l'air de rien, et qui sont célèbres. Remarque, je m'y suis un peu habituée. Depuis que je suis entrée dans ma boîte, à Aoyama, j'ai eu assez souvent l'occasion de voir des vedettes. A chaque fois, je réalise que c'est ça, vivre à Tôkyô : respirer le même air qu'eux...

— Dis...

Yôichirô avait posé son verre de whisky et fixait Eriko.

— Tu as une drôle de façon de dire les choses !

— Tu trouves ?

— Il n'y a pas beaucoup de filles qui parlent comme toi, tu sais ?

— Tu me trouves ridicule ?

— Non, pas ridicule, mais je suis surpris par ta franchise !

— C'est sans doute parce que je suis un peu soûle.

— Les filles en général, même soûles, ne se livrent jamais complètement. Elles font plus de manières ! Même si elles sont contentes de voir des vedettes, elles ne le montrent pas comme toi.

— Tu me trouves bizarre ? Si ça se trouve, tu es gêné d'être avec moi ?

— Mais non, pas du tout ! Tu es mignonne, tu dis des choses amusantes, j'aime bien ça, même si au début j'ai été un peu surpris.

— Si tu continues à me voir, tu seras de moins en moins étonné.

— Sans doute, approuva Yôichirô en souriant.

Et Eriko le trouva tellement délicieux.

Le bar était au sous-sol et l'escalier qui y menait n'était pas éclairé. C'était fait exprès pour permettre aux amoureux de s'embrasser en sortant.

Eriko se rapprocha si près de Yôichirô que son épaule gauche le frôla. C'était un signe, il la prit dans ses bras et l'embrassa. C'était un baiser de jeune citadin expérimenté qui fit oublier immédiatement à Eriko la première impression qu'elle avait eue du représentant de commerce rêveur et naïf.

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

D'un ton désinvolte, il venait de toucher le cœur du problème.

— Ça m'est égal...

Et Eriko fit ce que font toutes les filles dans ce genre de circonstances : elle baissa les yeux tandis qu'un léger balancement de son corps laissait voir son hésitation.

— Bon, alors c'est d'accord !

Et Yôichirô embrassa de nouveau Eriko. Ils terminaient de monter l'escalier et se retrouvaient maintenant dans une ruelle très étroite. Soudain, comme dans un film, un taxi vide passa juste au bon moment.

— Higashi-Kitazawa, s'il vous plaît.

Yôichirô indiqua la direction au chauffeur de cette voix parfaitement calme qu'ont les acteurs qui récitent la même scène pour la millième fois.

Pour Eriko, ce n'était pas une chose si rare de passer la nuit avec un homme qu'elle venait seulement de rencontrer. Enfin, pas rare, cela ne lui était en réalité arrivé que trois fois.

Sa première expérience, comme c'est souvent le cas, datait de l'époque du lycée. Elle était en première et le garçon une classe au-dessus d'elle, en terminale. Pendant six mois ils avaient échangé des lettres d'amour et s'étaient embrassés. Ils ne s'étaient donc retrouvés dans un lit qu'après être sortis un certain temps ensemble. A Tôkyô, ce genre de relation n'avait pas cours. On y méprise les filles qui couchent avec le premier venu, mais on s'y moque aussi de celles qui mettent trop de temps à se décider. Pour saisir l'occasion au bon moment, il fallait donc savoir faire confiance à son intuition.

Quand vous allez une fois prendre un verre ou dîner avec quelqu'un, c'est parce qu'il vous plaît un peu. Et, si vous vous sentez bien, que le moment passé ensemble a été agréable, il faut

savoir écouter votre sentiment. Voilà ce qu'Eriko avait appris à Tôkyô. Bien sûr, il y avait des tas de garçons dont le seul objectif était de se retrouver au lit avec une fille et qui pour ça faisaient crûment des propositions. C'est pourquoi une fille qui vivait à Tôkyô devait savoir faire la différence entre ce genre d'hommes et ceux qui pourraient l'aimer. Se retrouver immédiatement dans un lit pour une relation d'une seule nuit, c'était plutôt triste, et puis ça donnait un peu l'impression de n'avoir été qu'un jouet. Pour Eriko, passer une nuit avec quelqu'un, c'était lui proposer de continuer à le voir. Et même si, jusqu'à présent, ses relations n'avaient été que de courte durée, à chaque fois elle avait eu le sentiment d'être amoureuse et d'être aimée.

Cette nuit-là, dans les bras de Yôichirô, elle murmura :

— On va se revoir, c'est promis ?

— Oui, si tu veux, répondit Yôichirô.

Pourquoi n'avait-il pas dit « bien sûr » ? Et soudain Eriko se sentit submergée par la tristesse.

— Tu sais bien que...

— Oui, oui, je sais, dit-elle.

Et elle posa son index sur les lèvres de Yôichirô pour arrêter ses mots. Sa bouche était encore toute chaude.

— C'est parce que tu as déjà une amie.

— C'est que... oui, c'est ça.

— Dis, c'est quel genre de fille ?

— Tu ne trouves pas que le moment est mal choisi pour me demander ça ?

— Je sais que c'est de mauvais goût, mais j'ai envie de le savoir !

— C'est une fille ordinaire.

— Alors vous, les garçons, c'est toujours ce que vous dites de votre petite amie : qu'elle n'a rien de spécial.

— Bon, puisque tu y tiens. Elle a fait des études universitaires et puis elle est entrée comme secrétaire dans une entreprise, mais elle s'est dit qu'il fallait qu'elle fasse ce qu'elle avait envie de faire tant qu'elle était jeune, alors elle est partie étudier un an à l'étranger. C'est une fille qui sait ce qu'elle veut et qui ne se laisse pas fléchir...

— Elle est diplômée de quelle université ? Elle était dans quel lycée ?

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Si tu me dis de quelle école elle est sortie, je pourrai me représenter à peu près le genre de fille dont il s'agit !

— Elle était en littérature anglo-saxonne à l'université Seishin. Et avant, si je me souviens bien, elle était à Tôyô-Eiwa, depuis le primaire.

Eriko eut à peine le temps d'ouvrir la bouche pour tenter de dire d'un air dégagé : « Ah bon » que des larmes se mirent à jaillir de ses yeux. Toute une scolarité à Tôyô-Eiwa et ensuite à

Seishin ! C'était le parcours classique d'une fille de bonne famille de Tôkyô ! Et en plus il disait qu'elle était intelligente. Eriko ne se sentait pas la force de rivaliser avec elle et pourtant ne voulait pas non plus en rester là avec Yôichirô. Envahie par un sentiment d'infériorité, elle ne s'avouait pas vaincue pour autant. Elle ne serait à aucun prix le jouet d'une nuit dont on se débarrasse tout de suite après.

— J'ai quelque chose à te demander.

Pour que Yôichirô ne voie pas ses larmes, elle avait tiré le drap au-dessus de sa tête.

— Je t'en prie, reste avec moi cette année jusqu'à ce qu'elle revienne.

— Mais je suis avec toi !

Et Yôichirô serra dans ses bras le corps d'Eriko enroulé dans le drap.

— Tu vois bien que je suis avec toi !

Eriko faillit s'évanouir tellement elle était heureuse. Mais il y avait une chose qu'elle se devait de lui dire dès maintenant.

— Quand elle reviendra, je partirai. J'accepte de ne rester avec toi qu'une année, mais pendant tout ce temps il faudra que tu sois vraiment avec moi.

Immédiatement après avoir parlé, Eriko s'aperçut combien elle s'humiliait en faisant une telle proposition.

Et puis deux saisons passèrent. Pour les vacances d'été, Eriko et Yôichirô firent un

voyage de trois jours à Okinawa. Juste après, Yôichirô prit une semaine de congé pour rejoindre son amie à San Francisco. Eriko était incapable de se reprocher sa propre conduite, mais ne pouvait pas non plus se laisser aller à exprimer sa jalousie. C'était elle qui avait demandé à remplacer l'amie de Yôichirô pour un an seulement.

Eriko retrouvait Yôichirô au moins une fois par semaine, et à chaque fois ils allaient chez lui. Ils regardaient des films, jouaient à des jeux vidéo, faisaient l'amour. Leur relation durait ainsi depuis près de six mois.

Si seulement elle pouvait voir le moindre malaise passer sur le visage de Yôichirô, se disait parfois Eriko. Si seulement elle pouvait sentir chez lui une certaine détresse à être tirailé entre deux femmes. Mais rien de tout cela n'était perceptible, il était toujours gai. Eriko finissait par douter. Cette placidité qu'elle avait sentie chez lui lors de leur première rencontre ne venait peut-être pas, comme elle l'avait d'abord cru, de son honnêteté. Ces derniers temps, elle avait découvert à quel point Yôichirô pouvait parfois manquer de sensibilité. Il avait un don naturel pour ne pas voir ce qui n'était pas dans son intérêt. Cela n'empêchait pas pour autant Eriko de continuer à l'aimer. Il avait suffisamment d'autres atouts comme amant. On avait beau parler de crise dans l'import-export, son revenu

était bien meilleur que celui d'un employé moyen. Et puis, en plus, il connaissait toutes sortes de lieux pour sortir.

Yôichirô savait profiter en expert des plaisirs que pouvait offrir la ville de Tôkyô et ne manquait jamais une occasion d'aller dans les clubs ou les restaurants à la mode.

— C'est une habitude que j'ai prise étudiant, disait-il. Je n'étais pas particulièrement dans une bande de fêtards, mais j'ai toujours aimé aller dans les endroits dont tout le monde parle.

Ils avaient l'habitude de se donner rendez-vous dans un café assez chic, au rez-de-chaussée du magasin From First d'Aoyama. Ces derniers temps, c'était la mode des cafés avec des terrasses en plein air, mais celui-là existait depuis longtemps. Les serveurs étaient habillés tout en noir avec un long tablier blanc, exactement comme les garçons de café à Paris.

La plupart du temps, ce n'était pas là qu'ils mangeaient mais un peu plus loin, dans un restaurant qui servait une cuisine internationale. Il y avait un excellent carpaccio de poisson blanc et de délicieux plats assaisonnés avec un mélange à base de sauce de soja. Quand ils n'y allaient pas, ils marchaient jusqu'à Nishi-Azabu où se trouvent des restaurants italiens très courus, des restaurants japonais au cadre agréable et à la cuisine délicieuse, et puis toutes sortes de barbecues coréens, ainsi que beaucoup de bars

et de boîtes à la mode dans les rues un peu en retrait des grands axes. Comme Yôichirô se passionnait aussi pour le vin, il n'était pas rare qu'ils aillent boire une bouteille à deux en l'accompagnant de fromage dans un des nombreux bars à vins qui s'étaient multipliés ces derniers temps. Parfois, ils allaient même danser dans une boîte du quartier de Roppongi. Mais, depuis quelque temps, Yôichirô disait que ces sorties le fatiguaient.

— Comme on change ! Quand j'étais au lycée, j'étais toujours prêt à sortir en boîte ! Aujourd'hui, je n'ai plus cette énergie-là !

Il parlait comme un vieux, alors qu'il n'avait que vingt-huit ans.

Quand Yôichirô évoquait son passé, Eriko ressentait un sentiment trouble où se mêlaient la joie et la tristesse. Il y avait une telle différence entre lui qui, lycéen, allait déjà faire le fou dans les boîtes de Nishi-Azabu et de Roppongi ou manger dans des restaurants italiens et elle qui, dans sa province de Tochigi, retrouvait ses amis dans des cafétérias<sup>1</sup>. Depuis qu'elle sortait avec Yôichirô, Eriko s'était mise à ressentir un certain

---

1. *Family restaurants*, comme on les appelle au Japon, ressemblent aux établissements qu'on trouve en France sur les autoroutes ou dans les centres commerciaux. Apparus à la fin des années 1960, en même temps qu'un changement des comportements alimentaires, ils doivent leur popularité à leur cuisine d'inspiration occidentale (américaine et italienne), à leur grande capacité d'accueil et à leur carte relativement bon marché.

dégoût pour son propre passé. Elle ne rêvait pas d'être née dans une famille riche, mais d'avoir grandi à Tôkyô, et surtout de ne pas avoir eu à attendre, comme elle avait dû le faire, d'être au lycée pour « monter à la capitale ». Elle aurait tellement aimé mener la vie de ces jeunes qui, en un petit coup de train, retrouvent leurs copains dans les endroits qui bougent.

On dit que Tôkyô n'est en réalité qu'un rassemblement de provinciaux et qu'il n'y a pas à avoir la moindre honte de ses origines. Eriko le pensait au tout début. Mais c'était seulement maintenant, au bout de quatre ans, qu'elle comprenait la profonde différence qu'il y avait entre elle et ceux qui étaient nés à Tôkyô. Quoi qu'elle fasse, elle ne pourrait sans doute jamais acquérir leur côté froid, qui faisait leur raffinement. Et encore moins leur façon naturelle de s'imprégner du paysage de Tôkyô. Quand elle marchait le long des avenues Omote-sandô ou Aoyama-dôri, ou qu'elle se promenait dans le quartier Shirogane, il lui arrivait encore de temps en temps d'avoir le trac, comme si l'entrée des boutiques de prêt-à-porter ou des chocolatiers qui s'alignaient des deux côtés des rues lui était interdite.

« Je reste une provinciale », se murmurait Eriko. Elle avait beau travailler dans un bureau à Aoyama, s'habiller à la dernière mode, elle ne pouvait se défaire de son inhibition.

— Moi aussi, c'était pareil, tu sais. Mais au bout de cinq ans ça disparaît. Allez, il ne te manque plus qu'un petit effort !

C'est ce que lui avait dit Yôkô, une fille un peu plus âgée qu'elle.

— Et encore, toi, tu viens de Tochigi. Moi, j'ai été élevée à Kumamoto, dans l'île de Kyûshû, tu te rends compte ! Avant d'habiter ici, je n'étais venue qu'une seule fois à Tôkyô, avec ma classe, pour un voyage de fin d'année. A Kumamoto, il y a des discothèques et des bars, bien sûr, mais la première fois que je suis entrée dans une boîte à Tôkyô je tremblais, tu sais. La façon dont les gens étaient habillés, leur manière de danser, c'était vraiment autre chose ! Mais, au bout de cinq ans et cinq ou six expériences avec des garçons nés à Tôkyô, je n'ai plus peur de rien !

Et puis Yôkô avait ajouté que, finalement, le moyen le plus rapide de se débarrasser de son complexe de provinciale était de se marier avec un vrai Tôkyôite.

— Une de mes amies me l'a bien dit. Dès qu'elle a été mariée avec un mec de Tôkyô, son domicile légal a changé, et ça, elle m'a dit que c'était vraiment génial !

« Ah ! si seulement Yôichirô acceptait de m'épouser », ne pouvait s'empêcher de penser Eriko. Un garçon né dans le périmètre de

Yamanote<sup>1</sup>, sorti de l'université Keio, cadre dans l'import-export, c'était vraiment le genre de type dont rêvaient toutes les filles. Ah! si elle pouvait ramener un gendre de ce genre à ses parents, elle ferait sans doute pas mal d'envieuses dans sa province! Beaucoup de ses anciennes camarades de classe restées au pays étaient déjà mariées, mais leurs conjoints étaient, au mieux, employés à la mairie ou à la coopérative agricole. Les plus favorisés étaient, tout au plus, employés dans une banque de la région ou fonctionnaires à la préfecture.

Si seulement Yôichirô la choisissait, Eriko serait celle qui, de toutes ses anciennes copines d'école, aurait le mieux réussi socialement.

Mais inutile de rêver, Eriko savait bien que ses chances d'être demandée en mariage par Yôichirô étaient parfaitement nulles. Depuis quelque temps, il se laissait aller à parler de l'autre fille sans aucune retenue. En septembre, après les examens de fin d'études, elle ne rentrerait finalement pas immédiatement au Japon mais partirait visiter New York et Boston avec une amie. Son retour était donc retardé d'autant,

---

1. Comme toutes les villes construites autour d'un château, Edo comportait une Ville haute, réservée à l'aristocratie, Yamanote, et une Ville basse, populaire, Shitamachi. De nos jours, la ligne de train Yamanote qui encercle le grand centre de Tôkyô matérialise une séparation analogue entre les résidents du centre de la ville (à l'intérieur de la ligne Yamanote) et ceux qui doivent se contenter des faubourgs, voire de la banlieue.

sans doute vers la fin du mois d'octobre. Eriko interpréta cette nouvelle comme une sorte de rappel : la date d'échéance approchait.

— Je peux te poser une question ?

— Vas-y.

— Puisque tu as une fiancée, pourquoi est-ce que tu es sorti avec moi ?

— Ben, c'est comme ça, on n'y peut rien !

Yôichirô semblait pris de court. Son air parfaitement innocent blessa profondément Eriko.

— La première fois que je t'ai vue, Eriko, je t'ai trouvée mignonne, et je me suis dit que tu étais tout à fait mon type. C'était très agréable de parler avec toi. Et puis...

— Et puis quoi ?

— J'étais peut-être un peu triste aussi qu'elle soit partie aux Etats-Unis.

— Mais c'est affreux, ce que tu me dis !

Eriko laissa échapper un cri plein de détresse.

— Alors je ne suis qu'un objet de remplacement ? Rien qu'un joujou pour oublier ta tristesse pendant qu'elle n'est pas là ?

— Ecoute...

Yôichirô fit une moue puis tenta de protester, avec l'expression tellement enfantine qu'il avait dans ces moments-là.

— C'est pourtant toi qui m'as dit que tu voulais bien la remplacer, même seulement pour un an !

— C'est peut-être vrai, mais...

Eriko restait pétrifiée. Elle s'apercevait qu'elle était piégée par ses propres paroles. Elle regarda de nouveau Yôichirô dans les yeux. Comment pouvait-il ne pas avoir de remords ? Cette question lui revenait sans cesse en tête. Elle se serait sentie tellement mieux s'il avait eu ne serait-ce qu'un petit remords, si un léger nuage avait pu passer dans ses yeux. Mais non, son visage exprimait au contraire un calme proche de la candeur.

Eriko savait bien que ce garçon n'était pas amoureux d'elle. Elle l'avait compris mais ne pouvait pourtant pas se l'avouer parce qu'elle avait peur.

Eriko n'était pas encore prête à renoncer à lui. « J'ai encore deux mois, se disait-elle. Je peux peut-être encore le conquérir. Un revirement de dernière minute parviendra-t-il à me faire obtenir ce que je n'ai pas réussi à avoir pendant ces dix mois ? »

La vieille solution stupide de se faire faire un enfant lui traversa l'esprit, mais il n'en était absolument pas question. Et puis, de toute façon, Yôichirô était si précautionneux que c'était complètement impossible.

Eriko se tordait de douleur. Ses amours n'avaient pas toujours été des succès. Sinon, aujourd'hui elle serait déjà mariée. Elle avait connu des moments difficiles où elle ne comprenait pas ce que le garçon avait dans le cœur, ou

bien lors de séparations il lui était arrivé de se sentir perdue, d'être triste ou d'éprouver un sentiment d'injustice. Mais c'était bien la première fois que son chagrin était si douloureux. Eriko essayait de réfléchir objectivement et se demandait si tout cela n'était pas une conséquence de son esprit calculateur. Parmi les garçons avec lesquels elle était sortie, Yôichirô n'était pas seulement celui qui avait la meilleure situation, c'était tout simplement le premier qui appartenait vraiment à l'élite. Elle tentait d'évaluer l'importance qu'elle accordait à la situation professionnelle de Yôichirô et à son diplôme de l'université Keio.

Bien sûr, ces choses avaient un certain poids, mais il n'y avait pas que cela. Si Eriko ressentait un tel malaise et n'arrivait pas à s'en défaire, c'était parce que sa rivale était invisible tout en faisant pourtant sentir une présence. Jamais elle n'avait pu saisir le moindre élément concret : pas d'appel sur le portable de Yôichirô, ni un parfum resté dans sa chambre ou même un tic de langage particulier à cette fille qu'il aurait laissé échapper...

Eriko regardait fixement le calendrier. Elle l'avait acheté dans une boutique de gadgets d'Omotesandô où elle faisait souvent des courses. Elle l'aimait bien parce qu'il était très simple : seulement des chiffres sur un fond blanc.

Ces chiffres, évidemment, allaient croissant. Quand arrivait le 30 ou le 31, elle déchirait la page. Il n'y en avait plus que deux. C'était le temps qu'il lui restait avant que leur promesse n'arrive à échéance.

— On ne restera ensemble que tant qu'elle sera aux Etats-Unis. Si tu veux bien de moi pendant ce temps-là, je ne demanderai rien d'autre.

Comment avait-elle pu faire une proposition qui l'humiliait autant ? se disait-elle froidement. Sûrement parce que, sans cela, il ne se serait sans doute jamais rien passé entre elle et Yôichirô.

Dans le courrier du cœur des magazines, on trouvait souvent des réflexions du style : « J'ai du mal à savoir ce qu'il ressent. » Eriko, elle, n'y croyait pas un instant. Elle était persuadée que c'étaient les responsables de ces rubriques qui écrivaient ce qui les arrangeait. Elle était sûre qu'une femme pouvait parfaitement deviner ce qu'un homme pensait d'elle, s'il l'aimait et à quel point. Ce qui était important, c'était de savoir mesurer la force de cet attachement. La plupart des femmes préféraient ne rien voir, ou bien entretenaient une relation avec un homme en essayant de se convaincre elles-mêmes de choses qui n'existaient pas. Pour Eriko, c'était différent. Le point de départ de sa relation avec Yôichirô étant ce qu'il était, elle pouvait voir clairement où ils en étaient arrivés. Bien

entendu, Yôichirô ne la détestait pas. Il était évident qu'il la trouvait intéressante, et son attachement à elle était parfaitement perceptible. Cependant, ses sentiments étaient encore très loin de se transformer en amour.

A un moment, au début de leur relation, Eriko avait réussi à être relativement optimiste. Après tout, il n'était pas si rare qu'une femme ravisse son fiancé à une autre en son absence. Si elle s'arrangeait pour voir l'homme souvent et s'engageait un minimum, il était tout à fait normal que la femme la plus proche prenne l'avantage. Et puis, il ne fallait pas oublier que la fiancée de Yôichirô était partie de son propre gré et donc contre sa volonté à lui.

Les Japonaises, dès qu'elles se trouvaient confrontées à un problème un peu difficile à régler dans la vie quotidienne, avaient tout de suite tendance à vouloir partir à l'étranger sous prétexte de faire des études. Eriko, elle, pensait au contraire que c'était une mauvaise habitude. Ce n'était pas en un ou deux ans qu'on pouvait vraiment apprendre une langue étrangère. Seules quelques-unes rentraient en ayant obtenu un vrai diplôme. Non, franchement, Eriko n'arrivait pas à comprendre qu'elles puissent abandonner ainsi un petit ami et un travail. Si Eriko avait été à la place de la fiancée de Yôichirô et s'il lui avait demandé de renoncer à partir, elle ne serait sans doute pas allée aux Etats-Unis. En

*prendre l'initiative de partir*

amoureuse docile, elle serait sans aucun doute restée près de lui. Alors que l'autre, malgré les tentatives de Yôichirô pour la retenir, était partie vers un pays lointain, pour réaliser un désir qui n'était sans doute qu'un caprice. Eriko trouvait étrange que Yôichirô puisse rester attaché à une fille pareille.

Par jalousie, sans doute, Eriko ne pouvait s'empêcher de penser qu'elle était tellement plus fidèle que sa rivale. C'était justement cette qualité qui jouait en sa défaveur.

Eriko arpentait l'avenue Aoyama-dôri et regardait autour d'elle. « On dira ce qu'on veut, Tôkyô est vraiment une ville extraordinaire ! » Elle n'avait été jusqu'à présent qu'à Hawaï et à Hongkong, mais elle était sûre qu'il était difficile de trouver au monde une ville aussi belle. Sous les ormes qui longent l'avenue, une Américaine habillée comme une hippie vendait des statuettes de bois importées de Bali. A côté d'elle, un Japonais dessinait des portraits. Un peu plus loin, un Italien vendait des bijoux. « Ils sont super ! » Et elle les tripotait et les essayait les uns après les autres, pour finir par ne rien acheter, puis s'en allait retrouver des amis dans un café avec terrasse. Si c'était l'heure du déjeuner, elle allait dans un restaurant de sushis à cent vingt yens l'assiette. Eriko adorait les *kaiten-zushi*, où les assiettes circulent à la queue leu leu sur un tapis roulant et où l'on

peut choisir celles qu'on veut quand elles passent à portée de main.

— Pas terrible, ce genre d'endroit ! Les sushis, ça doit se manger au comptoir, face au cuisinier qui les prépare pour toi ! avait dit Yôichirô en faisant la grimace.

Et pourtant... un morceau de seiche ou de thon, même quand il a commencé à sécher légèrement, c'était vraiment bon.

A Aoyama sont installées des boutiques de marques du monde entier. On y voit passer des personnes et des voitures très élégantes. Et Eriko se dit que la fiancée de Yôichirô devait être une fille particulièrement froide pour être partie aux Etats-Unis en abandonnant du même coup une ville aussi agréable et son amoureux. Elle se dit qu'elle devait sûrement avoir l'arrogance de ceux qui sont nés et ont grandi dans une grande ville. « Ah ! si moi, Eriko, j'avais possédé Tôkyô et Yôichirô, j'en aurais pris soin bien autrement !... »

Et voilà qu'il ne reste plus à présent qu'une page et demie au calendrier. D'un ton détaché, Eriko demande :

— Au fait, tu as de ses nouvelles ?

— Euh... oui. Elle me passe un coup de fil de temps en temps.

Est-ce seulement une impression ? Yôichirô semble pris de court.

— Quand elle téléphone, tu es content, non ?

— Ben, ouais...

Qu'est-ce qu'elle pourrait ajouter après cela ? Est-ce qu'elle devrait lui dire, par exemple : « Tu sais, je n'ai plus envie de te quitter. Quand elle reviendra, tu ne veux pas qu'on continue à se voir de temps en temps ? Même si tu ne viens qu'une fois toutes les dix fois où tu auras été avec elle, je m'en contenterai. Je ne veux pas qu'on se sépare comme ça. Je t'en supplie... » Mais Eriko sait bien qu'il n'en est pas question. Elle s'étonne elle-même car elle sent, bien enracinée, une fierté qu'elle ne se soupçonnait pas et qui la retient de lui parler ainsi. C'est vrai que leur relation a commencé de façon plutôt humiliante, c'est vrai qu'elle a accepté d'être la doublure d'une fiancée absente et même d'entamer une relation pour une année seulement. Pourtant, elle n'a pas perdu tout son amour-propre. Au contraire, sa fierté semble se renforcer et enfoncer ses racines encore plus profondément dans les moindres recoins de son cœur. C'est sans doute une réaction à l'amertume qu'elle ressent de ne pas avoir réussi, en un an, à voler le cœur de Yôichirô. Eriko se dit qu'elle ne doit pas se rendre encore plus minable qu'elle n'est.

Le temps de retourner tout cela dans sa tête, il ne reste plus qu'une seule page au calendrier.

— Vous êtes bien Eriko ? Eriko, dis, c'est bien toi ?

Elle est dans un club de Hirô, avec deux collègues de travail. C'est un de ces établissements comme il y en a beaucoup dans ce quartier : rien à voir avec une discothèque, trop petit, mais suffisamment grand pour pouvoir danser. Dans celui où elles sont, la clientèle est réputée pour sa distinction. Il y a peu de jeunes et surtout des types qui travaillent dans les grandes entreprises. Il y a des couples aussi et des groupes d'hommes seuls qui viennent chercher des partenaires. C'est d'ailleurs dans l'espoir que des types de leur genre les abordent que les amies d'Eriko fréquentent ce bar.

Ce soir, elles viennent à peine d'entrer qu'un homme en costume s'approche d'elles comme s'il les connaissait bien. Sur un ton légèrement affecté, il demande à Eriko :

— C'est bien toi, Eriko ?

Le badge qu'il porte fixé au revers de son veston lui saute immédiatement aux yeux : c'est celui de l'entreprise où travaille Yôichirô. Et c'est alors qu'elle se souvient de lui et de la première soirée pendant laquelle il était resté assis un long moment à côté d'elle. Elle se souvient de ses gentils yeux vifs, de l'intérêt qu'il avait montré pour elle, mais aussi qu'il parlait beaucoup, qu'elle s'était dit que c'était sans doute un coureur et qu'elle avait donc fait en sorte de gentiment le garder à distance.

— Ça faisait longtemps qu'on ne s'était pas vus ! Tu as une minute ?

Il s'approche d'Eriko qui s'est accoudée au comptoir. Il a l'air d'avoir pas mal bu. Ses amies font signe à Eriko de l'écarter, mais elle fait semblant de ne pas les voir. Une telle occasion ne se représentera pas de sitôt ! Eriko n'ayant jamais été que la remplaçante provisoire de la fiancée de Yôichirô, il ne l'a jamais présentée à ses collègues ni à ses amis. C'est un merveilleux hasard qu'elle retrouve un des garçons qui accompagnaient Yôichirô à cette soirée où elle l'a rencontré. Eriko ne peut pas laisser passer cette chance.

— Dis, Eri, le courant avait l'air de passer entre toi et Yôichirô à cette soirée. Comment ça s'est passé après ? Lui, il ne raconte jamais rien. Vous sortez ensemble ?

— Ça va pas, non ? répond Eriko. Tu sais bien qu'il a une fiancée. Je ne l'intéresse pas du tout !

— Ah bon ?... dit-il en prenant un air ahuri.

Eriko est surprise. La fiancée de Yôichirô étant employée dans la même société, elle était persuadée que Yôichirô l'avait présentée à ses collègues. Elle pensait qu'il allait de soi que sa fiancée soit une amie des amis de Yôichirô.

— J'ai toujours entendu dire que Yôichirô n'avait aucun succès avec les filles ! Tu vois bien comment il est, tellement long à la détente qu'elles en ont tout de suite marre.

Eriko se sent mal à l'aise : entendre dire de son copain qu'il ne plaît pas aux filles est bien plus blessant que d'apprendre que c'est un coureur.

— Pourtant, il semblerait qu'il ait une fiancée. Une fille qui est sortie de l'université Seishin et qui fait actuellement des études aux Etats-Unis...

— Ah, tu veux parler de Mayumi ? dit-il en ricanant. C'est vrai, il lui a longtemps couru après. Elle a eu un peu pitié et ils sont sortis ensemble un moment, mais depuis qu'elle est partie aux Etats-Unis, tu sais...

Et, avec la main gauche, il fait semblant de se trancher le cou.

— Tu veux dire qu'elle l'a jeté<sup>1</sup> ? C'est pas possible !

— Mais si, c'est vrai, je t'assure. Une copine de Mayumi travaille dans ma section : d'après elle, c'est complètement fini entre eux.

Un homme en costume, assis à une table un peu plus loin, les regarde et leur parle, mais avec la musique un peu forte ils ne comprennent pas ce qu'il dit.

— Tu ne veux pas venir prendre un verre avec nous, et tes amies aussi ?

— Désolée, j'attends quelqu'un.

— Ah ! Tant pis...

Et le type n'insiste pas davantage. Eriko reste seule au milieu de la musique. Elle est

---

1. Le geste de couper la tête signifie licencier ou se faire licencier.

complètement déroutée. C'est comme si toute l'énigme venait de se résoudre d'un seul coup.

Ainsi, Yôichirô avait menti. Il était purement et simplement séparé de son amie. Ou plutôt, à en croire ce qu'avait dit le garçon tout à l'heure, la fille ne se serait jamais vraiment intéressée à lui. Mais alors pour quelle raison Yôichirô avait-il raconté toutes ces histoires ? Qu'il aimait une fille qui l'aimait aussi. Qu'il était triste parce qu'elle était partie aux Etats-Unis. Qu'elle aussi était triste et lui envoyait souvent des e-mails, lui téléphonait... Tout cela n'était donc qu'inventions ! Mais pourquoi ? Pour l'empêcher, elle, Eriko, de s'approcher trop près de lui ? Est-ce qu'il craignait qu'elle lui parle mariage ou quelque chose d'ennuyeux dans ce genre ?

« Non, ce n'est pas possible », se dit Eriko en secouant la tête. Elle n'arrive pas à croire que Yôichirô ait pu être aussi calculateur. Elle comprend maintenant qu'il est même plutôt à plaindre, lui aussi.

Il devait y en avoir des tas comme lui qui, bien que sortis d'une université comme Keio et ayant trouvé une bonne place dans une société, n'en étaient pas moins pitoyables. Finalement, comme Eriko, il se sent complexé et triste. Elle se souvient maintenant que, lors de la soirée où ils s'étaient rencontrés, les autres se moquaient souvent de lui. Peut-être qu'en réalité c'était un garçon qui n'avait même rien d'attirant.

Pourtant, Eriko est certaine que beaucoup de filles comme elle avaient dû déjà l'approcher, attirées par ses diplômes et sa position. Mais Yôichirô n'était pas doué pour profiter de l'occasion et s'amuser avec ces filles, et avec Eriko non plus il n'avait pas su comment s'y prendre. C'était sans doute ça la vérité et la raison pour laquelle il s'était inventé une belle histoire d'amour.

Elle a pitié de ce Yôichirô dont elle vient de se faire le portrait. Elle a pitié d'elle-même aussi : pauvre fille arrivée de province qui s'attache à ce genre de type. Entre deux êtres aussi pitoyables, comment aurait-il pu y avoir un amour véritable ?

« Est-ce que je l'aimais vraiment ? » Et tout à coup elle a l'impression que le philtre magique n'agit plus. N'est-ce pas elle la plus fautive des deux, elle qui voyait tout mais faisait semblant de ne pas comprendre ? Et que faire demain ? Continuer à voir Yôichirô comme si de rien n'était ? De toute façon, le jour de leur séparation est tout proche maintenant...

Elle ne sait que penser. Elle va sur la piste de danse et son corps se met à bouger au rythme de la musique.

— Allez, on danse !

Sans qu'elle s'en soit aperçue, un grand type en costume s'est approché. Il se tient devant elle.

Au revers de son veston brille le badge d'une grande société automobile...

Bien sûr, se dit-elle, des remplaçants de Yôichirô, il y en aura autant qu'elle voudra ! Elle ne sera plus jamais la doublure de qui que ce soit. A partir de maintenant, c'est elle qui n'aura qu'à se fabriquer un fiancé de réserve !

Mais à cette idée, Eriko se sent soudain submergée par une immense tristesse.

Shiina Makoto

LA TENTE JAUNE SUR LE TOIT



Généralement très calme, la rue que j'emprunte pour rentrer du travail montrait ce soir-là une sorte d'étrange effervescence. Çà et là sur le ciel noir de la nuit se détachaient des lueurs rouges qui semblaient tourner lentement sur elles-mêmes. Je me faisais justement la réflexion que l'air avait une odeur bizarre quand j'aperçus plusieurs camions de pompiers et des voitures de police garés au bout de la rue. Je me dis qu'il devait y avoir eu un incendie et immédiatement je compris que c'était mon immeuble qui avait brûlé.

C'est pas vrai ! Je serrai ma serviette sous mon bras et me dépêchai vers le lieu où se concentrait l'agitation. Le feu semblait avoir été éteint. Plusieurs pompiers en costume ignifugé enroulaient avec attention un tuyau serpentant au milieu de la rue et se lançaient des cris que je ne comprenais pas.

Villa Umemoto numéro 1 ! C'est le nom de l'immeuble où j'habite. Il porte le numéro 1,

mais en fait il n'y a ni numéro 2 ni numéro 3. Umemoto est le nom de la propriétaire de l'immeuble. Elle avait dû baptiser l'endroit avec le désir et l'ambition de bâtir ultérieurement des numéros 2, puis 3, et ainsi de suite. La construction date de 1950. Dans le quartier, disséminés au milieu des maisons individuelles serrées les unes contre les autres, il y a beaucoup d'autres petits immeubles à loyers modérés d'un étage, mais celui-ci est de loin le plus vieux et le plus délabré.

Les pièces de l'étage côté ouest semblaient avoir été très endommagées. Une partie du toit avait presque disparu. Mon appartement se trouve du côté est, au rez-de-chaussée. Je me faufilai au milieu des gens qui allaient et venaient dans tous les sens, l'air bouleversé, et m'apprêtai à entrer dans l'immeuble quand quelqu'un me saisit le bras.

— Hé, vous ! Où allez-vous ?

C'était un policier. Dans une main il tenait un classeur et à son épaule pendait une sorte de petit émetteur-récepteur.

— C'est que j'habite ici, voyez-vous.

J'avais répondu sur un ton plein d'assurance, comme j'aurais dit : « Alors, ça te la coupe, hein ? » Bien entendu, il n'y avait aucune raison pour que le fait que je sois un des occupants de l'immeuble lui coupe quoi que ce soit, mais comme il y avait une certaine brutalité dans sa

façon de me saisir le bras, j'avais eu envie de lui faire une réponse un peu tranchante. Locataire, je me sentais en position de force.

Hélas, le policier resta totalement hermétique à mon ironie et, le visage toujours aussi inexpressif, il me dit d'un ton arrogant :

— C'est encore dangereux, il ne faut pas entrer.

— Est-ce que quelqu'un a été blessé ? demandai-je.

— Pour le moment, nous n'avons pas enregistré de blessés, mais une équipe vient d'entrer pour vérifier l'ampleur des dégâts.

— Ah, monsieur Fujii, alors vous êtes sain et sauf !

J'entendis une voix familière derrière moi. C'était Mme Furukawa, qui habite le même immeuble, dans l'appartement à peu près en face du mien. Elle a la quarantaine, vit encore seule, et on n'a jamais su exactement ce qu'elle faisait. Les joues rebondies comme des petits gâteaux, elle porte, peut-être à dessein, à moins que ce ne soit par total désintéret pour son apparence, des lunettes avec une monture aussi ronde que son visage.

— Vous parlez d'une frayeur ! J'en avais les genoux qui jouaient des castagnettes !

Et Mme Furukawa fit une démonstration en agitant ses jambes devant moi.

— Qu'est-ce qui est à l'origine du feu ?

— On ne sait pas encore, semble-t-il. Ils disent que ça a brûlé du côté de l'appartement de monsieur Uchiyamada et que ce serait donc peut-être une négligence de quelqu'un au premier étage...

Uchiyamada a emménagé à peu près en même temps que moi. On ne sait pas quel est son travail. Encore un célibataire dont on ignore comment il vit.

— Dieu soit loué, le rez-de-chaussée n'a pas brûlé, mais avec toute l'eau qui a dégouliné de l'étage il y a quand même des dégâts dus à l'inondation, dit Mme Furukawa en faisant la grimace.

Finalement, l'expertise effectuée immédiatement ne permit pas de déterminer l'origine de l'incendie. On finit par nous donner l'autorisation de pénétrer dans le bâtiment. Avec beaucoup de précautions, j'entrai dans mon appartement et je découvris l'ampleur des dégâts causés par l'eau dont Mme Furukawa m'avait parlé. Au premier coup d'œil, je pus conclure qu'il ne restait plus qu'à démolir ce pauvre immeuble.

Je jetai un regard circulaire sur la pièce et me demandai ce qui s'y trouvait de plus important pour moi. Hélas, c'est peut-être triste à dire, malgré tout le bric-à-brac qui s'y amoncelait, je ne vis aucun objet à sauver en priorité. Les couvertures des livres sur mon bureau et sur les étagères

étaient si mouillées qu'elles avaient des reflets brillants. Heureusement, dans le placard mural tout n'avait pas été complètement trempé et certaines affaires étaient restées étonnamment sèches.

En jurant, je m'empressai de les sortir et les fourrai, dans l'ordre de ce qui me semblait le plus utile pour le moment, à l'intérieur d'une valise que j'avais tirée du fond du placard. Mes vêtements, qui étaient pendus dans la partie supérieure, n'avaient pas été trop touchés par l'inondation. De toute façon, il n'y en avait pas beaucoup, et puis il ne s'agissait que de vêtements de qualité médiocre, achetés en solde et que, pour la plupart, j'avais déjà bien usés.

La literie empilée dans le bas du placard était, par contre, pratiquement inutilisable. « Enfin, c'est déjà bien que tout ne soit pas complètement parti en fumée », me forçai-je à penser tout en jetant dans ma valise et dans des cartons les affaires importantes qui me tombaient sous les yeux.

Après avoir fait rapidement le point sur la situation, il m'apparut totalement illusoire de revenir habiter ici plus tard. On était dans la seconde quinzaine du mois et j'avais déjà payé le loyer pour le mois complet. En principe, je pouvais donc encore occuper l'appartement une dizaine de jours, mais dans la situation actuelle j'aurais eu du mal à revendiquer ce droit. Il fallait avant tout que je cherche un lieu pour dormir

cette nuit. Je déposai au milieu de la pièce ma valise et deux cartons pleins à craquer et commençai à m'interroger sur ce que j'allais bien pouvoir faire.

Je fus tiré de mes réflexions par quelqu'un qui courait dans le couloir en lançant des cris stridents. J'eus l'impression de reconnaître la voix de la mère Umemoto. De toute évidence, elle était furieuse et ne cessait de vitupérer. Quelques hommes la suivaient d'un pas rapide. Aucun d'eux n'avait ôté ses chaussures. Je réalisai tout à coup que je m'étais scrupuleusement déchaussé à l'entrée de l'immeuble et que j'avais ôté mes chaussettes et relevé le bas de mon pantalon avant d'entrer chez moi. Après tout, j'étais encore dans mon appartement et, il avait beau avoir été inondé, je n'avais pas eu l'idée de garder mes chaussures à l'intérieur.

J'entendis la mère Umemoto rugir :

— Mais enfin, puisque je vous dis que ce n'est pas un incendie volontaire ! Pourquoi voudriez-vous que j'aie fait brûler mon propre immeuble !

« Ainsi, il y aurait aussi l'hypothèse d'un incendie provoqué ? » pensai-je avec un sentiment ambigu, en regardant le plafond sur lequel s'étendaient de larges taches d'humidité.

L'immeuble est vraiment en mauvais état, et pourtant tous les appartements sont occupés. Une des raisons est sans doute que les loyers

y sont bas, mais aussi que, depuis quelque temps, c'est le lieu d'un petit affrontement. En effet, la propriétaire, Mme Umemoto, sans beaucoup de ménagement, a entamé une procédure d'expulsion des locataires. Des bruits ont couru selon lesquels elle aurait le projet de démolir pour reconstruire un nouvel immeuble plus grand. Pour cela, il lui faudrait déloger rapidement les locataires actuels sans leur payer des indemnités trop importantes. J'avais cependant le sentiment qu'il n'y avait pas nécessairement de lien direct avec l'incendie. « Et puis, plutôt que de réfléchir à tout ça, je ferais mieux de chercher un lieu où dormir ce soir », me raisonnai-je en continuant à observer le plafond.

Je jetai un coup d'œil à ma montre et m'aperçus qu'il était plus de vingt et une heures. A cette heure-là et dans l'état dans lequel j'étais, je ne voyais vraiment qu'un seul ami chez qui me faire héberger.

Aihara habite à Tsukishima. De Kinshi-chô où je me trouvais, il m'était possible de prendre le bus en n'ayant qu'un seul changement, mais j'aurais eu du mal à transporter une valise pleine et deux cartons. Bien ennuyé, je me demandais comment j'allais pouvoir faire quand je me trouvai à nouveau face à face avec Mme Furukawa.

Autour et à l'intérieur de l'immeuble, il régnait encore une certaine agitation et des gens continuaient à aller et venir. Il me sembla me

souvenir que la famille de Mme Furukawa habitait dans les environs. Je me dis qu'elle pourrait peut-être m'aider et lui exposai succinctement la situation difficile dans laquelle je me trouvais. Son appartement n'était pas plus habitable que le mien. Elle avait cependant réussi à y récupérer des affaires qui avaient un tant soit peu de valeur et avait préparé ses paquets. Elle me dit que des parents n'allaient pas tarder à venir la chercher en voiture, et nous nous mîmes d'accord pour qu'elle prenne en charge mes cartons. Nous n'avions jamais été très intimes mais, dans un moment pareil, la solidarité entre occupants du même immeuble, également victimes d'un sinistre, était un réel réconfort. Pendant qu'on annonçait aux locataires que des informations leur seraient transmises ultérieurement, je pris ma valise dans mes bras et abandonnai la Villa Umemoto numéro 1 à sa fébrilité.

Avant d'arriver à la gare, j'appelai Aihara d'un téléphone public installé à côté du distributeur automatique de cigarettes géré par le magasin de vins et spiritueux Hanamura. Je laissai sonner assez longtemps, mais Aihara semblait ne pas être chez lui. Tant pis, au point où j'en étais, je n'avais plus qu'à prendre quand même le bus et à tenter ma chance. Plusieurs personnes attendaient à l'arrêt devant la gare. Il y a deux lignes d'autobus en direction de Tsukishima. Autrefois, un tramway allait jusqu'à Nihonbashi,

mais il a été remplacé par un autobus. J'avais encore le temps de prendre l'avant-dernier qui partait pour Nihonbashi. Avec mon énorme valise que je traînais derrière moi, on aurait dit que je partais pour un long voyage. Un bus « *one man* », où le chauffeur assure aussi la vente des billets, ne tarda pas à arriver. J'interrogeai le conducteur ensommeillé sur le changement nécessaire pour aller jusqu'à Tsukishima. Toujours somnolant, le chauffeur me répondit, mais il parlait dans sa barbe et avec une telle rapidité que je ne compris absolument rien. Je payai ma place et allai m'asseoir au fond du bus.

Et dire qu'en temps normal c'était l'heure où, rentré chez moi après une journée de travail, je devrais être en train de boire tranquillement une bière... Au lieu de quoi j'étais dans un bus retournant dans la direction de mon bureau, qui se trouve près de Tsukishima. Je regardais la ville défiler devant la fenêtre et des idées confuses me traversaient l'esprit. C'était vrai qu'il s'agissait surtout de vieilleries, mais quel dédommagement pouvais-je quand même espérer pour quelques-uns de mes meubles mis hors d'usage par l'inondation ? Et puis, le contrat de location, que deviendrait-il ? C'était bien la première fois que je me trouvais dans une telle situation et je n'avais aucune idée de ce qui allait se passer. Je n'avais pas

l'argent nécessaire pour déménager et ne pouvais m'empêcher de me poser toutes sortes de questions.

Je me dis que j'avais l'avantage d'être célibataire et qu'au moins, pour ce soir, il me suffirait de trouver asile chez Aihara et de pouvoir simplement dormir.

Tsukishima, bien plus que le quartier Kinshichô, où j'habite, a conservé, un peu partout, les charmes des quartiers populaires de la Ville basse du vieux Tôkyô. Après avoir tourné dans la rue, que je connais bien, où habite Aihara, tirant toujours ma valise qui me semblait de plus en plus lourde, j'arrivai devant l'immeuble de mon ami, une vieille construction à structure de bois enduite de mortier. Il était plus de vingt-deux heures. Ouf, il y avait de la lumière chez lui. Je frappai à sa porte et, après un moment, j'entendis enfin du mouvement à l'intérieur de l'appartement.

— Ohé, Aihara ! C'est moi ! criai-je.

Aihara et moi, nous nous connaissons depuis le lycée.

La porte en contreplaqué bon marché s'entrebâilla. On aurait dit qu'elle hésitait. Contrairement à d'habitude, elle ne s'était pas ouverte toute grande d'un seul coup. Aihara se tenait derrière, un polo enfilé à la hâte pas encore tout à fait en place sur ses épaules.

— Ah, c'est toi...

— Excuse-moi, il est tard. Je t'ai téléphoné tout à l'heure mais, comme tu ne répondais pas, je suis venu directement.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Ben... mon immeuble a flambé. Ça vient juste d'arriver. Tout n'a pas complètement brûlé mais, en rentrant du bureau, j'ai trouvé mon appartement inondé et absolument inhabitable.

— Ah bon...

J'eus l'impression de lire dans les yeux d'Aihara que je le dérangeais légèrement.

— Et alors ? demanda-t-il prudemment.

Ce n'est qu'à ce moment que je compris la situation. Aihara semblait ne pas être seul. Obnubilé par mon problème, je ne m'étais aperçu de rien jusque-là, mais je réalisai tout à coup qu'il y avait une fille dans l'appartement. Aihara et moi avons le même âge, vingt-trois ans. Il n'y avait donc rien d'étrange à ce que sa petite amie soit chez lui.

Je retins la réponse que j'avais préparée. Je pensais lui dire : « A cause de tout ça, je viens me réfugier chez toi », mais Aihara avait saisi que j'étais venu pour loger chez lui et je vis dans ses yeux quelque chose de très déterminé qui semblait dire : « Ne crois pas que je vais te laisser t'infiltrer. »

— Du coup, j'ai un petit service à te demander, dis-je, un peu pris de court. Tu fais toujours de la montagne ?

Surpris par ma question, Aihara changea tout à coup d'expression.

— Hein ? Ben oui, de temps en temps.

— Alors tu as encore tout ton équipement, toujours prêt comme d'habitude ?

— Ouais.

— Super ! Est-ce que tu peux me le prêter ?

Aihara finit par enfiler des sandales du bout des orteils et sortit sur le palier en prenant soin de refermer doucement la porte derrière lui.

— Ecoute...

Il avait tout à coup pris un air suppliant et joint les deux mains comme pour une prière.

— Mais oui, j'ai compris.

— C'est que pour le moment je ne suis pas tout seul chez moi...

— Tu n'as pas à t'expliquer, je te dis que j'ai compris.

— Faut que tu m'excuses... Bon alors, c'est quoi cette histoire de matériel de montagne ?

— Je voudrais que tu me prêtés ta tente, ton duvet et puis le matériel de montagne. Je ne suis pas aussi ordonné que toi et j'avais mis toutes mes affaires un peu n'importe comment dans mon placard. Les pompiers ont tout inondé et mon placard est trempé. J'ai réussi à rassembler quelques vêtements, mais dans un état tel que j'ai tout fourré dans des cartons que j'ai confiés à quelqu'un. L'idée vient juste de me passer par la tête : si tu me prêtés ta tente, je me barrerais bien quelques jours en voyage.

— Ah, tu veux aller faire une balade en montagne ?

Aihara semblait préférer cette explication.

— OK, attends-moi ici. Je te sors le matériel tout de suite.

J'attendis sur le palier, les mains dans les poches, en regardant vaguement le ciel. L'été était bien fini, le ciel de Tôkyô était dégagé et on sentait que l'automne n'était pas loin. Une semaine plus tôt, un typhon avait entraîné des perturbations et il avait plu abondamment, si bien que toute la ville semblait gorgée d'humidité.

Quelques instants plus tard, Aihara ressortit, portant son sac à dos. Au lycée, nous étions dans le même club de montagne. Aihara, très consciencieux, prenait toujours un soin particulier de son matériel, ce qui n'était pas du tout mon cas. Son vieux sac à dos Kissling, parfaitement rempli, avait exactement la même allure qu'à l'époque du lycée.

— Tiens, je te prête tout.

— C'est sympa, tu me sauves la vie.

Il m'aida à charger le sac sur mon dos. Je m'aperçus alors que j'étais encore en costume et que j'avais gardé ma cravate. C'était vraiment bizarre de porter un sac de montagne dans cette tenue, mais pour le moment je n'avais pas le choix.

— Faut que tu m'excuses, j'aurais bien voulu te loger... murmura encore Aihara.

— T'en fais pas, ça ne fait rien. Amuse-toi bien ! dis-je, très hypocritement.

Puis je descendis l'escalier péniblement, le sac de montagne sur le dos et tirant ma grosse valise de la main droite.

Je n'avais pas passé plus de dix minutes chez Aihara. Les événements prenaient un tour tout à fait différent de ce que j'avais prévu et je me retrouvais avec non seulement ma grosse valise mais en plus un gros sac de montagne sur le dos. Par contre, je n'avais toujours pas trouvé de refuge où passer la nuit.

Bon, alors, que faire ? J'étais désemparé mais, comme je ne pouvais pas rester planté là, je repris d'un pas traînant et en sens inverse le chemin que j'avais suivi quelques instants auparavant. Au moins pour ce soir, je ne demandais rien d'autre que de trouver un endroit où pouvoir m'allonger. Si je pouvais dormir, il me viendrait sans doute à nouveau une bonne idée.

Dans le quartier de Tsukishima, il reste pas mal de maisons anciennes, et je me dis que je devrais pouvoir trouver de ces vieilles auberges à bon marché qu'utilisaient autrefois les représentants de commerce. Le problème, c'étaient mes bagages. J'aurais voulu trouver rapidement un endroit où me poser, mais tourner au hasard dans le quartier, avec tout mon barda, pour rechercher une chambre au milieu de la nuit me semblait une opération au-dessus de mes forces.

Que pouvais-je faire ? D'ailleurs, même si je trouvais une chambre dans une de ces auberges, ça me coûterait malgré tout un peu d'argent, ne serait-ce que pour une nuit, même sans repas compris. En fin de mois, ce serait un coup dur pour mes faibles réserves.

Et si je plantais ma tente dans un parc, par exemple ? J'ai fait pas mal de randonnées en montagne avec Aihara et je suis habitué au camping. A plus forte raison, dans un parc en ville, où il n'y aurait à affronter ni le vent, ni la neige, ni même la pluie, ce serait sans doute plutôt agréable. Du camping sauvage dans un parc, voilà la solution ! Quand j'avais eu le réflexe de demander à Aihara de me prêter son matériel de montagne, je ne savais pas vraiment pourquoi je le faisais, mais c'était peut-être que, inconsciemment, m'était venue cette idée du camping. Tout en me faisant ces réflexions, je continuais à marcher.

Ma décision était prise. Encore fallait-il trouver un parc. J'étais venu maintes fois dans le quartier mais, comme c'était généralement pour boire un coup, me retrouver ivre et passer la fin de la nuit chez Aihara, je ne m'étais jamais promené dans les environs. Finalement, que ce soit pour chercher une chambre ou un parc, je me retrouvais toujours à devoir traîner mes énormes bagages. Je ne pouvais tout de même pas retourner les déposer chez Aihara pour m'alléger et

partir à la recherche d'un parc. J'eus l'idée de dissimuler ma valise et le sac à dos quelque part dans un coin sombre mais, même s'il faisait nuit, j'étais en plein centre de Tôkyô et il n'était pas si facile de trouver un endroit suffisamment obscur pour cacher mes deux gros bagages. Je n'avais donc pas d'autre solution que de chercher en continuant à transpirer.

Au hasard, je tournai et virai dans quelques ruelles. De temps en temps, une voiture passait, mais il n'y avait aucun piéton à qui demander mon chemin. Je finis par tomber sur un panneau d'affichage d'informations du quartier. La lumière du réverbère tombant sur le dos du panneau, je n'y voyais pas bien. Je sortis un briquet de ma poche et, à la lumière de la petite flamme, je tentai de lire le plan des alentours. Les commerces étaient indiqués dans le détail mais je ne trouvais pas le moindre parc.

J'entendis une bicyclette se rapprocher et s'arrêter dans mon dos. Je me retournai et me trouvais face à un agent de police.

— Un problème ? me demanda-t-il en me regardant dans les yeux.

Il se trouvait exactement sous le faisceau lumineux du lampadaire, si bien que je pouvais parfaitement voir son visage. Il avait un air plein de suspicion. Je m'apprêtais à lui demander de m'indiquer un parc dans le quartier, mais réalisai que, dans la tenue dans laquelle j'étais,

ma question n'aurait pas manqué d'augmenter sa méfiance à mon égard.

— Je cherchais la maison d'un ami.

— Vous connaissez l'adresse ?

— Ce n'est plus la peine, je suis arrivé jusqu'ici, mais... balbutiai-je.

Il me scruta à nouveau. « Avec ses bagages, il a plutôt l'air d'un voyageur, mais il est en costume et cravate... Il a l'air un peu bizarre, cependant on ne dirait pas un voleur... » Je sentais l'agent effectuer une expertise de ma personne de divers points de vue.

— Vous ne voulez plus aller chez votre ami ? me demanda-t-il, d'un ton aimable.

— Non, ce n'est plus la peine, dis-je d'un air détaché en rangeant mon briquet dans ma poche.

Le souvenir de l'incendie qui avait eu lieu pas plus d'une heure auparavant me traversa soudain l'esprit. Et puis j'ajoutai d'un ton ferme pour mettre fin à notre discussion :

— Je vous assure, il n'y a aucun problème.

— Ah bon...

Le policier se retourna pour me suivre du regard jusqu'à ce que je me sois suffisamment éloigné. J'avais l'impression qu'il pouvait m'interpeller à tout instant et je sentis une chaleur envahir tout mon dos.

Tout en marchant, je me dis que sa réaction était assez naturelle. Après tout, l'habillement d'une personne, sa façon de se tenir ou de se

conduire prennent des significations différentes selon le lieu où elle se trouve. Si j'avais été dans les environs d'une gare, par exemple, ma tenue n'aurait pas posé le moindre problème. Par contre, errer la nuit dans cette petite rue d'un quartier populaire où ne passe pratiquement personne me faisait d'office entrer dans la catégorie des gens douteux. Je me dis que je ne devais pas continuer à tourner ainsi dans les parages. Et puis, si je ne me décidais pas, je me retrouverais toujours au même point au milieu de la nuit. Plus il se ferait tard, plus mon allure deviendrait suspecte.

Je réalisai alors que Tsukishima n'était qu'à une courte distance de mon lieu de travail. Mon bureau se trouve dans le bloc numéro 8 du quartier Ginza : Ginza 8-chôme. J'aurais même pu m'y rendre à pied. Mais je commençais à avoir de légères crampes dans les épaules. Je décidai donc de prendre un taxi et marchai jusqu'à une rue où j'étais susceptible d'en attraper un. Je me retrouvai dans une avenue où, comme j'aurais dû m'y attendre, la ville était encore bien éclairée.

Je trouvai immédiatement un taxi. Quand j'indiquai au chauffeur que je voulais aller à Ginza, il ne cacha pas sa déception. En me voyant chargé comme je l'étais, il avait dû s'imaginer que j'allais à l'aéroport ou au moins à la gare centrale de Tôkyô. Or, de Tsukishima à Ginza,

s'il n'y a pas d'embouteillage, la course ne dure pas plus de dix minutes. Je guidai le chauffeur, qui boudait et ne disait pas un mot, à travers les sens uniques et réussis à le faire arriver juste derrière l'immeuble où se trouve mon bureau. Je le payai sans qu'il ouvre davantage la bouche et je descendis de la voiture avec mes deux gros bagages.

Mon bureau se trouve dans un des nombreux immeubles alignés le long de l'avenue Ginza-dôri et dans lesquels, à chaque étage, sont installées diverses entreprises. Au rez-de-chaussée se trouve un café, au premier un restaurant et, dans les étages supérieurs, les bureaux de petites ou moyennes sociétés. La mienne est logée au cinquième. J'étais donc revenu au point d'où j'étais parti seulement quelques heures plus tôt.

La porte d'entrée étant fermée, il m'était impossible de pénétrer dans l'immeuble. Je me forgeai une petite stratégie. C'est un immeuble que je connais comme ma poche pour l'avoir beaucoup pratiqué. A côté de la porte de derrière se trouve un escalier de secours que j'empruntai pour monter jusqu'à la terrasse, sur le toit. Au premier étage de cet escalier, pour empêcher l'intrusion de personnes étrangères à l'immeuble, est installée une barrière équipée d'une petite porte. Cet obstacle est facile à franchir et il est alors possible d'ouvrir la porte de l'intérieur.

J'aime beaucoup la terrasse sur le toit de l'immeuble, et il m'arrive parfois de quitter le cinquième étage, de prendre l'ascenseur jusqu'au huitième et de passer un moment à regarder les environs depuis ce point de vue. De là, on voit la baie de Tôkyô. Les jours de beau temps, on aperçoit même les chaînes de montagne aux environs de Tanzawa<sup>1</sup>, et on peut s'offrir le luxe d'une vue simultanée sur la mer et sur la montagne, tout en étant en plein cœur de la ville.

Après avoir refermé la porte de fer qui sépare le premier et le deuxième étage, je repris un peu mon souffle et entrepris de monter, l'un après l'autre, mes deux bagages jusqu'à la terrasse. Je me sentais un peu comme lors d'une randonnée en montagne.

Au fait, à quand remontait ma dernière expédition avec Aihara ? Je ne parvenais pas à m'en souvenir exactement. Ce devait sans doute être une randonnée d'hiver du côté du mont Yatsugatake, où nous allions souvent. Depuis que nous avons commencé à travailler, nous nous promettions réciproquement de repartir un de ces jours, mais nous n'avions encore jamais réussi à le faire. Il me semblait cependant qu'Aihara allait parfois se promener dans les montagnes environnantes, mais tout seul.

---

1. Chaînes de montagne proches du mont Fuji.

Quand je me retrouvai sur la terrasse, je me sentis soulagé. Pourtant, quelle avait été mon intention en venant ici ? En réalité, je n'avais pas encore de projet précis. J'avais simplement pensé qu'au moins je serais protégé des regards suspicieux de la police ou des passants et que je pourrais monter ma tente pour passer une nuit à l'abri.

Du regard, je fis le tour de la terrasse. Je pouvais installer la tente n'importe où. Cependant, le lieu est relativement fréquenté par les gens qui travaillent dans l'immeuble. En particulier par le concierge, qui y passe sans doute pour sa ronde de surveillance, matin et soir. Mes yeux se fixèrent alors sur une tourelle, à une extrémité de la terrasse. Il s'agissait d'une petite construction renfermant le système de distribution d'eau. Une seconde terrasse sur la terrasse, en quelque sorte. Une échelle de fer permettait d'y accéder et j'y étais déjà monté à plusieurs reprises.

— Parfait, voici l'endroit, me dis-je à voix haute.

Et, sans plus hésiter, je montai mes deux bagages sur le toit de la tourelle. Pour le sac à dos, ce fut facile mais, pour la valise que je tenais d'une main tout en serrant l'échelle de l'autre, ce ne fut pas une mince affaire. Une fois en haut avec tout mon matériel, il me fallut un certain temps pour retrouver mon souffle.

Le toit de la tourelle faisait presque la surface d'une pièce de quatre tatamis et demi. Je retrouvais

donc un espace à peu près équivalent à mon appartement de la Villa Umemoto numéro 1. La plate-forme carrée était entourée d'une barrière d'une hauteur de vingt centimètres environ, censée assurer un minimum de sécurité. Je commençai par ôter mon veston et restai en bras de chemise. Je défis ensuite les sangles du sac d'Aihara et en tirai les affaires dont j'avais besoin, la tente, le duvet, des ustensiles de cuisine. Comme à son habitude, Aihara avait parfaitement rangé le tout. Je commençai par déplier la tente jaune que je connaissais si bien. D'un style un peu vieillot – elle a plus de dix ans –, elle a tout de même résisté à plusieurs tempêtes de neige et je savais qu'on pouvait compter sur elle. Pour la monter, il suffit de croiser deux perches en forme de X, qui la tendent suffisamment pour qu'elle prenne sa forme et tienne debout. L'espace à l'intérieur correspond à environ un tatami. J'étendis ensuite un tapis de sol isolant en uréthane et, enfin, le sac de couchage en plume.

C'était une nuit calme, sans vent, mais le ciel était uniformément envahi par des nuages. Une fois que je serais couché à l'intérieur, mon poids suffirait à éliminer le moindre risque que la tente ne s'envole mais, par habitude, je sentais que je ne serais pas tranquille tant que je n'aurais pas fixé les cordes des quatre coins. Je cherchai vainement une saillie où je pourrais les accrocher, mais il n'y avait rien de ce genre sur le toit de la

turelle. On rencontre souvent ce type de problème en montagne ; il faut alors trouver une solution de rechange. Il existe diverses méthodes. Le plus souvent, on plante des piquets, ou bien, si ce n'est pas possible, on ramasse des pierres autour desquelles on attache les cordes. La tourelle était entourée uniquement de béton, il n'était donc pas question de planter le moindre piquet, mais il restait possible d'arrimer les filins à un objet suffisamment lourd.

Je redescendis sur la terrasse à la recherche de poids. Dans un coin, je découvris, laissés à l'abandon, un tas d'outils qui avaient dû servir à quelques travaux. Parmi les divers débris se trouvaient deux blocs de béton. C'était exactement ce dont j'avais besoin. Il me fallait encore deux poids du même genre. Je trouvai ensuite un objet que je ne pus identifier, une sorte de barre de fer avec des roulettes rouillées. Elle faisait à peu près le même poids que les blocs de béton. Enfin, le dernier objet que je trouvai fut le pied cassé d'une chaise en acier. Voilà, j'avais tout ce qu'il fallait pour fixer ma tente.

Cette opération terminée, je sortis la lampe frontale du sac. Le minutieux Aihara avait pris soin de mettre des piles neuves et la puissance du faisceau était maximale. Il ne s'agissait bien entendu que de mesures d'urgence, mais quand même j'avais maintenant un abri, au moins pour une nuit.

Je commençais à avoir soif. Je n'avais rien avalé depuis que j'avais quitté le bureau. Il fallait absolument que je trouve de l'eau. De nouveau je descendis sur la terrasse et cherchai un robinet. Hélas, mes recherches furent vaines. Il avait suffi que je me dise que j'avais soif pour que ma gorge me semble s'assécher encore davantage. Je retournai sur la tourelle, fouillai dans le sac et, heureusement, finis par trouver un de ces réservoirs en toile que l'on utilise pour le camping. J'en avais eu un autrefois, moi aussi, mais je l'avais mal entretenu et il y avait bien longtemps qu'il avait moisi. Le réservoir à la main, je descendis jusqu'au rez-de-chaussée par l'escalier de secours. Ce n'était qu'un vague souvenir, mais il me semblait bien que, devant le restaurant installé à côté de mon immeuble, se trouvait un robinet d'eau extérieur. Si je me trompais, je pourrais toujours acheter du thé à un distributeur automatique. Je pensai cependant que, le lendemain matin, j'aimerais bien pouvoir me laver au moins le visage et que ce serait peu agréable de ne pas disposer du tout d'eau.

Il y avait bien un robinet, en retrait du trottoir, près de l'entrée de service du restaurant. Des bottes étaient posées à côté, à l'envers. Je rinçai le réservoir puis le remplis. Pour faciliter le transport, il était équipé d'un couvercle lui-même recouvert d'une sorte d'étui avec une fermeture Eclair. Je me sentis enfin plus tranquille,

sachant que je pouvais ainsi disposer d'eau. Je retroussais mes manches de chemise et commençais à me laver le visage, quand j'entendis un léger bruit de pas. Je fermai immédiatement le robinet en priant pour que ce ne soit ni un policier ni un gardien de nuit. Il était évident que, qui que ce soit, de toute façon, il avait entendu l'eau couler. Je m'accroupis près de l'arrivée d'eau et attendis. Si c'était un policier, j'étais cuit.

Enfin, au bout d'un moment, apparut une silhouette qui semblait être celle d'un homme. Dans une main, il tenait plusieurs cartons pliés. Ce devait être un sans-abri. Il semblait ne pas être le moins du monde intéressé par le robinet qui avait fait tant de bruit quelques instants auparavant, passa lentement près de moi, puis s'éloigna.

Ginza est un quartier où les sans-abri ne peuvent pas pénétrer facilement, mais une fois la nuit tombée il y en a beaucoup qui rôdent dans les ruelles derrière les restaurants, à la recherche de poubelles à fouiller. Jusqu'à présent, je ne leur avais pas prêté particulièrement attention, mais ce jour-là je me sentis proche de ces gens. Par prudence, je n'en attendis cependant pas moins que l'homme ait disparu pour reprendre l'escalier de secours et remonter sur ma terrasse.

Ainsi, sans que je l'aie vraiment voulu, une drôle de vie commençait pour moi. J'avais pensé qu'il ne s'agissait que d'un refuge d'une nuit

mais, le lendemain, je laissai ma tente telle quelle pour me rendre au bureau et, pris par mon travail, je ne vis pas passer la journée, si bien que je n'eus pas le temps de chercher un nouveau nid. Au fond de moi, j'étais impatient de trouver un appartement où m'installer à mon aise, mais il aurait alors fallu que je replie la tente que j'avais montée sur le toit de la tourelle, que je remballe toutes mes affaires de camping et que je les descende. Or, après une longue journée d'activité, toutes ces opérations me semblaient particulièrement fastidieuses.

Mon travail terminé, je pris l'habitude de remonter sur la terrasse, et je me sentais chez moi dans ma tente, en haut de la tourelle. Bien entendu, au début, j'étais passablement inquiet. J'étais persuadé que l'on ne tarderait pas à me découvrir. Mais, finalement, il semblerait que les terrasses soient des lieux moins fréquentés par l'homme qu'on pourrait le croire. Cela dit, en une semaine, j'eus plusieurs occasions d'avoir des sueurs froides.

Un matin, je venais de terminer de me préparer pour aller au bureau et descendais l'échelle de la tourelle quand la porte d'accès à la terrasse s'ouvrit, laissant passer un homme seul. Son visage m'était inconnu. Il était en bras de chemise et, d'un pas plein d'assurance, il se dirigea vers le centre de la terrasse puis se tint debout, regardant vers l'ouest. De l'endroit où il était, il

aurait suffi qu'il tourne la tête pour voir parfaitement le toit de la tente jaune installée sur la tourelle. Me faisant aussi petit que possible, je suivis attentivement les moindres de ses mouvements. Toujours tourné vers l'ouest, il se pencha soudain à quarante-cinq degrés, dans un profond salut. Ensuite, il se releva, écarta les bras, puis frappa trois fois ses mains l'une contre l'autre. On aurait dit qu'il priait. Quand il eut terminé, il se retourna d'un seul coup et, sans accorder la moindre attention à ma tente, il repartit vers la porte. Quel était donc l'objet de sa prière ? L'immeuble abrite de nombreuses petites entreprises. Il pouvait s'agir du directeur de l'une d'elles. Je me dis qu'il rencontrait peut-être des difficultés et qu'il demandait à Dieu de l'aider.

Une autre fois, pendant la nuit, une personne était montée sur la terrasse. Elle n'était sans doute pas seule car j'entendis parler. Je m'imaginai que quelqu'un ayant découvert ma tente avait informé le gardien et qu'ils avaient attendu la nuit pour venir voir de quoi il retournait. Prêt à être découvert, j'attendis qu'ils montent l'échelle menant à la tourelle. Or, au bout d'un moment, les voix s'étaient éteintes et la terrasse obscure était retombée dans son silence habituel. Je n'avais pourtant pas entendu la porte d'accès se refermer. Ils devaient donc se trouver encore quelque part sur la terrasse. Je rampai sur la tourelle et tentai de les apercevoir. Ils étaient blottis

dans un coin et ne formaient qu'une seule silhouette. C'était un couple. Ils se serraient fortement l'un contre l'autre et semblaient échanger des baisers.

« Ce n'était donc que ça », me dis-je, rassuré. En même temps, imaginant le genre de relation dont il devait s'agir, je ressentis une certaine sympathie pour ces deux êtres et leur souhaitai d'être heureux malgré l'adversité. S'ils venaient dans un endroit pareil, c'était sans doute qu'il s'agissait de ce genre d'histoire d'amour qui doit rester secrète, entre personnes de la même entreprise.

Un autre de mes soucis était la visite systématique, matin et soir, à peu près toujours à la même heure, d'une jeune femme portant un uniforme à rayures bleues, sans doute employée dans l'une des entreprises installées dans l'immeuble. Elle était de petite taille et avait un corps d'enfant. Elle portait une queue de cheval et des lunettes à monture transparente. Je ne l'avais rencontrée qu'une seule fois dans le hall, devant l'ascenseur. Ensuite, je n'avais fait que l'observer discrètement, en retenant mon souffle, du haut de mon perchoir. Elle allait dans le coin de la terrasse le plus éloigné de mon poste d'observation, à l'endroit où se trouvaient divers outils et le matériel de nettoyage. Elle restait quelques instants accroupie, et puis elle repartait, presque en courant.

Je ne la voyais pas à chaque fois mais j'étais sûr qu'elle répétait exactement les mêmes gestes tous les jours.

Ces quelques exceptions mises à part, je passais des jours extrêmement paisibles. J'achetais des provisions faciles à consommer et je commençais à m'habituer à ma nouvelle vie dans mon abri de fortune. J'étais on ne peut plus près de mon lieu de travail et n'avais donc pas un yen à dépenser pour mes déplacements. Faire des heures supplémentaires était, par ailleurs, tout à mon avantage. La petite société pour laquelle je travaille, spécialisée dans la publication de journaux et de magazines d'entreprises, ne compte qu'une vingtaine d'employés, tous des hommes, et, à dire vrai, les horaires de travail sont très souples, chacun arrivant et partant n'importe quand. Lorsqu'on fait plusieurs heures supplémentaires de suite, on peut se permettre de les récupérer en arrivant plus tard le lendemain. Je pris l'habitude de travailler tard le soir. En restant au bureau après vingt heures, on peut dîner aux frais de la société. Et, chaque soir, je ne me privais donc pas de profiter de cette occasion.

Tous les trois ou quatre jours, nous avons l'habitude d'aller prendre un verre entre collègues. Si nous allions dans un bar du quartier de Ginza, je pouvais me permettre de prolonger nos beuveries sans m'inquiéter de l'heure du retour. Il y avait quand même un petit problème.

C'était Hama, mon boss, qui habitait près de mon « ancien » appartement. En effet, souvent, quand nous allions prendre un pot ensemble – « Allez, petit, monte » –, il voulait m'embarquer dans son taxi pour me raccompagner jusque chez moi. Ce n'était pas tâche facile de refuser une telle invitation de la part de Hama. Mais, si je l'avais acceptée, cela m'aurait inutilement coûté du temps et de l'argent pour revenir ensuite à Ginza. Alors, à chaque fois, il fallait que je trouve un prétexte pour rester dans le bar près du bureau.

Le temps passait et j'avais déjà dormi près de trois semaines sous la tente perchée sur la tourelle. Les conditions de mon installation s'étaient peu à peu améliorées. J'avais monté quelques cartons jusqu'à mon repaire et les avais placés bien à plat sous le tapis de sol de la tente. Sur la terre ferme, le problème ne se serait sans doute pas posé de la même manière, mais le froid du béton sur lequel se trouvait la tente se transmettait rapidement à tout mon corps, et c'était difficilement supportable. J'avais donc imité le sans-logis rencontré quelques jours auparavant et décidé de me protéger avec des cartons. Quant à l'eau, je me ravitaillais en douce quand j'étais au bureau.

Au cours de ces trois semaines, il avait plu plusieurs fois. La tente d'Aihara était équipée d'un double toit, mais il devait être défectueux

car elle avait fini par prendre l'eau. J'avais alors acheté une grande bâche de plastique avec laquelle j'avais recouvert la tente.

Le changement le plus remarquable eut lieu lorsque je réussis à faire arriver l'électricité jusqu'à mon abri. Je dois avouer que ce fut en fait une opération très facile, car je découvris tout simplement une prise électrique près de la porte d'accès à la terrasse. J'achetai donc un long câble électrique et l'y raccordai. En rentrant à ma tente, le soir, je branchais le câble et, chaque matin, je le rangeais dans mon attaché-case en descendant au bureau. Le fait de pouvoir disposer d'électricité pendant la nuit fut un changement d'importance. A Shimbashi, dans une boutique de produits recyclés, version contemporaine des anciennes brocantes, je trouvai un vieux réchaud et une bouilloire électriques. Pas besoin de casserole, la gamelle de camping d'Aihara me suffisait. Ainsi, à n'importe quelle heure de la nuit, il m'était désormais possible de me préparer des plats à base de produits lyophilisés, de me faire du thé ou de me chauffer du vin de riz. Ce fut une extraordinaire amélioration de mes conditions de vie.

Je me procurai également une lampe, mais la lumière était tellement forte qu'elle rendait la tente transparente. Je ne savais pas si la nuit quelqu'un aurait pu m'apercevoir, mais il me fallait absolument éviter que l'on découvre une

lumière sur le toit de la tourelle. Je me limitai donc à m'éclairer avec la torche frontale.

L'automne approchait lentement mais sûrement, et il était devenu très agréable, à l'intérieur de la tente ondulant doucement sous le vent de Ginza, de lire un roman policier tout en sirotant de l'alcool de riz chaud, jusqu'à une heure avancée de la nuit.

J'avais cependant deux soucis. Le premier était causé par un appel téléphonique de ma mère à mon bureau : elle s'inquiétait de savoir ce qui se passait car, deux fois déjà, des courriers et colis qu'elle avait envoyés chez moi lui avaient été retournés. Pour éviter des complications, j'avais en effet préféré ne pas parler de l'incendie à ma mère. Je m'en tirai plus ou moins en lui disant que je logeais pour quelque temps chez un ami, mais je ne savais pas jusqu'à quand cette histoire pourrait tenir. Ma seconde préoccupation était que je n'avais pas encore parlé non plus de l'incendie à Nanae, ma petite amie. Si je le faisais, elle me dirait à coup sûr de chercher un nouvel appartement. Etant donné le genre de relation que nous entretenons, est-ce que j'aurais dû lui révéler immédiatement l'endroit où elle pouvait me trouver ? Pourtant, même à Nanae, je ne pouvais me résoudre à parler de ma vie sous une tente installée sur la terrasse de l'immeuble dans lequel je travaillais. Ses parents ont des principes stricts quant à la

façon dont on doit vivre et, déjà, à propos de mon logement vétuste de la Villa Umemoto numéro 1, il leur arrivait parfois d'exprimer quelques réticences :

— Vous ne pourriez pas essayer de trouver autre chose ?

Comme Nanae et moi sommes fiancés, ils voudraient bien que leur futur gendre ait un meilleur niveau de vie, et dans un sens je comprends leur position en tant que parents. C'est aussi pour cette raison que je n'arrivais pas à parler de ma vie sous la tente.

Nanae me téléphone environ tous les trois jours. Généralement, nous nous retrouvons au moins une fois par semaine pour sortir mais, durant ces trois semaines-là, nous nous étions seulement parlé au téléphone. Par une sorte d'intuition féminine, Nanae avait sans doute senti que je n'étais pas comme d'habitude, et il me semblait que ces derniers temps, à chaque fois qu'elle appelait, elle était de mauvaise humeur. Il fallait absolument que je la voie et que je fasse cesser cette situation. Pour cela, il fallait que je me mette vraiment à chercher un appartement le plus rapidement possible.

Par ailleurs, la façon de régler le problème de la Villa Umemoto numéro 1 m'inquiétait également. Qu'allait devenir le loyer que j'avais payé d'avance ? Et puis, bien que le montant en soit modeste, je voulais également récupérer ma

caution. Avec mon petit salaire, je n'avais pas pu faire d'économies et, sans cet argent, j'étais dans l'impossibilité de faire quoi que ce soit.

J'étais donc encore submergé de problèmes à résoudre. Pourtant, après une journée de travail, quand je remontais à ma tente en haut de la tourelle, je me disais que rien n'avait d'importance et, me sentant léger, j'arrivais à dormir sans la moindre difficulté.

Le panorama du quartier de Ginza, dont je jouissais, la nuit, depuis mon toit, n'était sans doute pas étranger à mon état d'esprit. L'immeuble donnait sur l'avenue Ginza qui, vue du haut de ma tourelle, ressemblait à une longue vallée de lumière au fond de laquelle les allées et venues des voitures et des personnes formaient comme une rivière étincelante. Le bruit qui me parvenait du fond de ce courant lumineux était pareil au grondement d'un torrent rugissant. Au milieu de la nuit, la lumière et le bruit faiblissaient légèrement mais sans jamais s'éteindre entièrement. Je me trouvais en plein cœur de Ginza, et pourtant ce paysage et cette rumeur me donnaient l'impression d'avoir installé ma tente dans une plaine grandiose au bord d'un immense canyon et de vivre tout près d'un gouffre.

J'avais toujours pensé qu'il était impossible de voir des étoiles dans le ciel nocturne de Tôkyô. Or, depuis que je vivais en le regardant tous les soirs, j'avais découvert que ce n'était

pas chose si rare et qu'on en voyait même de façon très distincte. Cela arrivait quand soufflait un vent un peu fort qui faisait fuir les nuages. La clarté montant du sol était intense, mais, de mon poste d'observation, je pouvais voir la noirceur du ciel s'étendre à perte de vue. Entre les nuages qui y défilaient, je voyais étinceler les étoiles. J'avais l'impression d'être le seul homme à jouir de ce spectacle extraordinaire, et je dois dire que ce sentiment était exquis. Je regardais ainsi « mes » étoiles en sirotant un whisky et je me disais que je serais bien resté pour toujours sur cette tourelle. Dans de tels moments, il m'arrivait même de me dire que je pourrais inviter Nanae dans ma nouvelle demeure. Ce serait fabuleux de nous emmitoufler dans le même sac de couchage et, sortant seulement la tête de la tente, d'admirer ensemble le ciel étoilé de Ginza ! Hélas, je craignais que cette peureuse de Nanae ne puisse me suivre jusqu'en haut de l'échelle, et puis j'étais presque sûr qu'elle ne voudrait pas passer une nuit entière sous la tente.

Un après-midi, il se mit à pleuvoir. Depuis quelques jours je suivais attentivement la météo en lisant le journal quotidiennement : le typhon numéro 18 s'était formé à l'est de la mer de Chine, progressait vers le nord et s'approchait lentement. Vers la fin de l'après-midi, déjà, une forte pluie s'était mise à tomber par intermittence. Le lendemain, un vendredi, ce fut un vrai

déluge. La météo expliquait que la zone nuageuse du front froid, sous l'effet du typhon, donnerait des précipitations importantes.

Dans l'après-midi, je quittai le bureau et montai sur la terrasse. La veille, j'avais bien renforcé l'arrimage de la bâche imperméable et je ne me faisais donc pas trop de souci, mais j'avais quand même eu envie d'aller y jeter un œil. J'ouvris la porte d'accès à la terrasse et me retrouvai tout à coup face à quelqu'un. Je fus tellement surpris par la soudaineté avec laquelle cette personne était apparue que j'eus du mal à retenir un cri. L'homme qui avait bondi devant moi quand j'avais ouvert la porte portait un imperméable bleu et je reconnus son visage. C'était le concierge de l'immeuble. Il émit un ricanement étrange :

— Ouah, ah, ah !

Qu'était-il venu faire sur la terrasse ? Il était trempé de la tête aux pieds.

— Oh là là, qu'est-ce qu'il tombe ! dit-il en m'observant de ses yeux papillotants.

Il n'était sans doute pas en pleine forme car le blanc de son œil était jaunâtre. Il tirait même vers le brun et la limite avec l'iris noir était imprécise, donnant à son regard un flou étrange. D'une main, il essuya son menton pas rasé en disant :

— Quel temps il nous arrive là !

— Qu'est-ce qui se passe ? demandai-je, ne voyant pas ce que j'aurais pu dire d'autre.

— Eh bien, pour vous expliquer... j'ai entendu dire qu'il y aurait peut-être un chien sur cette terrasse, alors je suis venu vérifier. Mais je n'ai rien vu de ce genre.

— Un chien ?

— Oui, des gens ont dit qu'ils avaient entendu un chien couiner, m'expliqua le concierge en défaisant bruyamment son imperméable.

— Ah, alors comme ça il y aurait un chien... dis-je en regardant la terrasse battue par la pluie et en m'interrogeant sur ce qu'il y avait lieu de faire.

En tout cas, tant que le concierge était là, je ne pouvais pas aller à la tourelle. Et le concierge ne semblait pas pressé de quitter les lieux. Je lui adressai un vague salut et redescendis l'escalier. « Il a parlé d'un chien mais, si ça se trouve, il a découvert ma tente », pensai-je avec stupeur.

Plus le temps passait et plus la pluie redoublait de violence. Je travaillai jusqu'au soir, comme d'habitude, et après vingt heures je téléphonai à un restaurant du quartier pour me faire livrer mon dîner. Le soir, nous commandons des repas à livrer au bureau auprès de deux restaurants, l'un spécialisé dans les nouilles de sarrasin *soba* et l'autre proposant des plats occidentaux. Je m'adresse toujours au restaurant de *soba*, car le bol de riz avec des beignets de crevettes ou une côtelette de porc panée est très copieux. Hélas, c'était justement son jour de fermeture

hebdomadaire, et je dus me résigner à commander au restaurant à l'occidentale des crevettes panées avec une assiette de riz. Je n'étais pas content car si les crevettes sont grosses la portion de riz ne l'est pas, et je reste généralement sur ma faim. Le jeune livreur portait lui aussi un imperméable, dans le genre de celui du concierge cet après-midi. Je mangeai mon plat de crevettes panées puis, alors qu'il restait encore quelques personnes au bureau, je partis sans les attendre.

Comme d'habitude, je ne pris l'ascenseur qu'après avoir examiné les alentours avec précaution. Je montai jusqu'au huitième étage. Je dus ensuite monter encore un étage à pied pour arriver à la terrasse. J'eus quelques difficultés à arriver en haut de la tourelle, sous une pluie battante et un vent qui ne cessait de forcer. Un parapluie n'aurait servi à rien, je grimpai donc l'échelle sous la pluie. La tente était secouée par le vent, mais il n'y avait pas de problème particulier et elle résistait bien. J'ouvris l'entrée que j'avais pris soin de bien fermer le matin et me laissai tomber tel quel, avec mes vêtements mouillés, à l'intérieur de la tente.

Ce n'était pas la première fois que j'avais à affronter la pluie dans ma vie sur la tourelle. Mais c'était la première fois que l'averse s'accompagnait d'un tel vent, et j'étais un peu inquiet. « Mais après tout, me rassurai-je tout en retirant mon costume qui avait été trempé en

quelques secondes, je ne risque quand même pas de me retrouver emporté par une bourrasque et de m'envoler je ne sais où loin de cette terrasse... »

A l'intérieur de la tente, j'avais pendu deux portemanteaux. J'accrochai mon costume à l'un d'eux. Je m'aperçus que, dans ma précipitation, j'avais apporté jusqu'à la tente le câble électrique que je transportais dans mon attaché-case et que j'avais pris l'habitude de brancher avant de monter sur la tourelle. Ce soir-là, je ne pourrais donc utiliser ni le réchaud ni la bouilloire électriques. C'était bien dommage, car j'aurais enfin pu m'accorder un moment de détente. Mais je n'avais absolument pas le courage de redescendre l'échelle de la tourelle et de me refaire tremper. Il n'était encore qu'un peu plus de vingt heures. N'ayant pas envie de réfléchir à ce que je pourrais faire, je me glissai dans mon sac de couchage, les deux bras glissés sous mon oreiller, et peu à peu je sentis le sommeil m'envahir.

Un cri vint se fondre avec celui que j'entendais justement dans mon rêve. C'était assez vague, mais j'avais plus ou moins l'impression d'avoir fait plusieurs courts rêves successifs où je me sentais à la fois très inquiet et énervé. Un cri avait retenti au milieu de la tempête de pluie et de vent. Dans mon rêve, cet appel était celui d'une femme traquée, qui se retrouvait acculée dans un coin de la terrasse et appelait au secours,

les deux mains en porte-voix devant la bouche. Ce dernier rêve semblait s'être confondu avec la réalité.

Quelqu'un criait effectivement. Au milieu de la tourmente, cette voix me sembla particulièrement aiguë. Mais ce n'était pas la voix d'une femme.

Un chien ! En même temps que je réalisais ce dont il s'agissait je m'étais levé d'un bond, le corps à moitié sorti du sac de couchage. J'ouvris la fermeture Eclair de la tente et sortis la tête sous la pluie. Pas de doute, j'entendais les aboiements aigus d'un chien dans la tempête. Je n'avais aucune idée de l'heure. Je jetai un coup d'œil vers la vallée de Ginza, au bas de mon immeuble, mais avec cette pluie battante la vue était voilée et je ne distinguai qu'une sorte de ruban lumineux. La rumeur des voitures était couverte par le bruit de la pluie et donnait l'impression de venir de plus loin que d'habitude. Je descendis l'échelle de la tourelle et cherchai d'où provenaient les appels du chien. J'eus l'impression qu'ils venaient du coin de la terrasse où étaient empilés les outils et les divers matériaux de construction.

J'hésitai un peu, mais il n'y avait en réalité qu'une seule chose à faire. Je déblayai un à un les débris d'outils oubliés là depuis des années et cherchai consciencieusement à repérer d'où venaient les aboiements. Quand je découvris enfin

le chiot, il était trempé et on aurait dit un petit tas de serpillières. Moi-même, la pluie m'avait pénétré jusqu'aux os. Le chiot était tout noir.

C'était donc ça. Je compris enfin la raison qui, depuis plusieurs jours, faisait venir matin et soir sur la terrasse cette employée en uniforme à rayures bleues. Elle avait dû trouver ce chiot quelque part et l'élever en cachette sur la terrasse.

Je pris contre ma poitrine la petite chose, qu'on aurait pu tordre pour l'essorer. Immédiatement, je sentis mon torse s'imbiber d'eau. De toute façon, j'étais déjà trempé. Je fus surpris par la rapidité avec laquelle, à peine dans mes bras, le chiot se calma et cessa de geindre. Tenant toujours le petit animal blotti sur mon cœur, je remontai sur la tourelle en faisant bien attention de ne pas le cogner contre l'échelle.

Une fois dans la tente, je me défis d'abord de mes vêtements mouillés et m'en servis pour essuyer le chien. Je tirai des sous-vêtements secs de ma valise, les enfilai, puis emmaillotai la petite bête dans une vieille serviette de toilette. Ayant retrouvé un peu mon calme, je me glissai dans le duvet avec l'animal. L'automne était bien avancé, et mon corps qui s'était refroidi sous la pluie continua à trembler encore longtemps sans pouvoir s'arrêter.

Le matin suivant, je compris que cette histoire, qui semblait n'être qu'un rêve, était bien

réelle. Il pleuvait toujours, mais déjà moins que la veille. Après quelques hésitations, je sortis du pain de mon sac à provisions et préparai un petit déjeuner simple pour le chiot. Et puis, comme d'habitude, je me préparai pour aller au bureau. Le chien suivait tous mes mouvements tandis que je m'habillais et mordait une fois ma manche, une fois le bas d'une jambe de mon pantalon. Entièrement noir, il avait des yeux ronds et venait sans cesse me mordiller les doigts. Il ne me faisait pas mal, c'était sans doute la façon de s'amuser d'un chiot, et je me laissai prendre à son jeu.

Qu'allais-je faire de lui ? Aucun doute, il s'agissait bien du chien que la jeune employée de bureau en uniforme à rayures bleues venait nourrir en cachette. Elle viendrait donc sans doute sur la terrasse, aujourd'hui aussi, pour s'occuper de lui. A coup sûr, ne le trouvant pas à l'endroit habituel, elle le chercherait partout. Pourtant, avec la pluie qui continuait à tomber, je n'avais aucunement l'intention de le remettre où je l'avais trouvé, au milieu des débris d'outils. Après avoir avalé, avec des jappements de plaisir, du pain trempé dans du lait, le chiot était retourné se blottir dans le duvet et s'était endormi.

Tant pis. Advienne que pourra. Je décidai de laisser les choses se faire. J'ouvris un parapluie et me préparai à sortir. Le chien se précipita à

ma suite, alors, sous la pluie qui continuait de tomber, je l'emmenai faire une petite promenade sur la tourelle.

L'espace faisait l'équivalent de quatre tatamis et demi, pas davantage, et la tente occupait environ la moitié de cette surface. Il ne restait donc que très peu de place pour marcher, mais c'était largement suffisant pour que le petit chien fasse ses besoins. Je ne pouvais cependant pas espérer qu'il se retiendrait gentiment ensuite en attendant mon retour. J'étais sûr que pendant la journée il finirait par faire ses besoins dans ma tente. Dans cet espace réduit, j'aurais vraiment du mal à supporter la pisse ou les crottes de chien. Mais, en même temps, je ne pouvais pas me résigner à laisser le petit animal dehors par le temps qu'il faisait.

De retour dans la tente, le chien se blottit sur le duvet et resta très calme. Je partis donc au bureau et travaillai jusqu'à l'heure du déjeuner. Je réussis à résister à mon envie d'aller voir ce qui se passait du côté de ma tente. Si j'y étais allé, j'aurais risqué de réveiller le chiot, sans doute en train de dormir; il se serait remis à couiner et cela aurait compliqué les choses.

Le samedi, on ne travaille que le matin. J'expédiai ce que j'avais à faire et retournai immédiatement à la tente. Le chiot semblait s'être aperçu que je montais l'échelle car je l'entendis pousser de petits jappements. Il ne pleuvait

presque plus et je me dis que je pourrais bientôt remettre l'animal à l'endroit où je l'avais trouvé. L'employée était-elle déjà venue ? Je n'avais guère de moyens de le vérifier.

La plupart des entreprises sont maintenant fermées le samedi, mais je n'avais aucune idée de l'organisation des heures de travail de la société de la jeune fille. « De toute façon, je n'y peux rien », me dis-je. J'avais retrouvé mon flegme habituel.

La pluie était devenue très fine. Le typhon s'était heureusement déplacé vers le continent, le front froid avait lui aussi pris la direction du nord, et il était prévu que le temps dans la région du Kantô se rétablirait rapidement dans la soirée. Impeccable, le chiot n'avait fait ni pipi ni caca dans la tente. Je le fis sortir et le laissai s'ébattre à son aise quelques instants. Sous les quelques gouttes de pluie qui continuaient à tomber, le petit chien courait d'un bout à l'autre du tout petit espace dont il disposait et puis, à peu près au même endroit que le matin, il alla faire ses besoins.

De façon inattendue, la présence de ce petit chien donna à la tente un air plus gai. Le chiot s'intéressait à tout ce qu'il trouvait, mordillait tout, reniflait tout, vérifiait la consistance de tous les objets qu'il dénichait. Il semblait quand même avoir une certaine prédilection pour le sac de couchage. C'est sans doute ce duvet qui lui

avait apporté le plus de réconfort la nuit où il s'était retrouvé trempé jusqu'à la moelle.

Le lendemain, il faisait effectivement un temps magnifique. « Le beau temps après la tempête », comme on dit. Le ciel était parfaitement dégagé, et du haut de la tourelle on pouvait voir aussi bien la mer que la montagne. C'était dimanche et l'immeuble de bureaux était presque désert. Même le concierge était absent. Je descendis sur la terrasse avec le chien et, envahi par un sentiment de grande liberté, je lui fis faire sa promenade du matin. Nous ne pouvions cependant pas descendre dans la rue et devions nous contenter de la terrasse. Le chien semblait ne pas vouloir s'approcher trop près du tas de vieux outils où il avait d'abord été caché. Il devait garder un mauvais souvenir de son premier abri. Je n'aurais jamais imaginé qu'une promenade avec un chien sur une terrasse pouvait être un moment si agréable.

Cependant, j'avais beaucoup à faire ce jour-là. Avec les deux jours de forte pluie que nous venions de subir, la tente, mais aussi mes vêtements et même mon duvet avaient été mouillés. Je m'affairai donc à faire sécher le tout, mais le chien, pensant sans doute qu'il s'agissait d'un jeu, suivait le moindre de mes gestes et me sautait entre les jambes dès que je bougeais. Je devais faire très attention de ne pas lui marcher dessus. Je sortis minutieusement toutes mes

affaires et les alignai sur le béton sec. Je dus poser un poids sur ce qui était léger et risquait de s'envoler. Les cartons glissés sous la tente étaient trempés et bons à jeter. Il fallait que j'aille en chercher d'autres. C'était le sac de couchage qui se trouvait dans le plus piètre état. Je ne m'en étais pas aperçu immédiatement, mais le duvet qu'il contenait était complètement imbibé d'eau et ne serait pas facile à faire sécher. Je n'avais sans doute pas remarqué que j'étais couché dans un sac mouillé parce que de toute façon l'ensemble de la tente était humide. Je passai ainsi la journée entière à faire sécher toutes mes affaires. Puis je pris mon repas en compagnie du chien.

Il semblait s'être vraiment attaché à moi et s'être aussi parfaitement habitué à la vie sous une étroite tente en haut d'une tour. Bien que tout petit encore, il avait une étonnante faculté d'apprentissage. Il faisait ses besoins toujours à peu près à l'endroit où il les avait faits la première fois, ce qui me facilitait la tâche pour le nettoyage. Le soir, comme à mon habitude, je descendis dans la rue pour acheter trois boîtes de bière bien fraîche à un distributeur automatique installé dans une ruelle près de Ginza 8-chôme. Le goût de la bière sirotée un jour de congé en admirant le spectacle de la nuit de Ginza était incomparable.

Bientôt un mois depuis l'incendie. L'automne était bien là à présent et se faisait particulièrement

sentir dans la nuit. Le vent qui venait de la mer devenait plus fort et, ce qui me ravissait, je pouvais encore mieux voir les étoiles qui scintillaient juste au-dessus de ma tête. Quand le vent forcissait, le smog et l'air vicié de la ville étaient balayés, ce qui offrait une vision particulièrement dégagée. Ces jours-là, je pouvais voir au loin, jusqu'au fond de la baie de Tôkyô. Ce qui brillait à l'horizon devait être la zone industrielle de la préfecture de Chiba. Les bruissements de la ville semblaient emportés sur les ailes du vent. Je me sentais profondément bien en avalant doucement ma bière. Le chien se blottissait à mes pieds, et moi je me sentais comblé en regardant la tente dont la toile frémissait et le poil noir du chien qui ondulait parfois sous les poussées un peu plus vives du vent.

J'avais planté ma tente à cet endroit pour un ou deux jours à peine, mais en vivant ici je m'étais finalement aperçu que je m'y trouvais étonnamment bien. Ce qui me rendait le plus heureux, c'était d'avoir découvert l'indescriptible plaisir que procurait la nuit de Tôkyô et surtout la nuit de Ginza, en plein cœur de la ville. Je me disais que j'aurais aimé vivre ainsi pour toujours.

Il fallait pourtant que je prenne une décision. Qu'allais-je faire du chiot, le lendemain, lundi ? La jeune employée viendrait sans aucun doute. Si elle découvrait que le chien n'était plus là,

j'étais sûr qu'elle le chercherait partout. Et si lui, de son côté, se mettait à couiner, c'en serait fini. Je savais qu'il fallait prendre une décision. Cependant, la légère ivresse de la bière aidant, je me dis qu'après tout rien n'était très grave et je sentis ma raison envahie par un optimisme innocent.

Le vent était devenu plus fort, mais ce lundi-là encore le temps semblait devoir être magnifique. La brise marine secouait violemment la tente. Comme le font les pêcheurs pour leurs bateaux avant la tempête, je resserrai précautionneusement les filins fixés aux quatre coins de la tente et pris soin de disposer mes affaires à l'intérieur de façon équilibrée pour éviter qu'elle puisse être emportée par le vent. Grâce à la belle journée de la veille, mes affaires avaient bien séché et seul le duvet au fond de mon sac de couchage restait encore légèrement humide. J'avais bien envie de profiter du beau temps pour le faire complètement sécher. Ce n'était pas très agréable de se coucher en sentant de l'humidité aux pieds. Pour éviter qu'il ne soit emporté par le vent, je l'éten-dis donc sur le sol de béton en prenant bien soin de poser plusieurs poids dessus. Puis, après avoir encore hésité un certain temps, je décidai de ne pas descendre le chien sur la terrasse et de le laisser sur la tourelle en mon absence. Pour le reste, je ne pouvais que laisser les choses suivre leur cours. Je me préparai, puis partis travailler.

Comme d'habitude, j'arrivai le premier au bureau. Je me fis chauffer du thé et, en guise de petit déjeuner, avalai une boulette de riz aux algues achetée la veille. Le thé infusé dans de l'eau chauffée sur un réchaud à gaz et bu dans une vraie tasse de faïence était quand même meilleur que le thé acheté en bouteille plastique et bu dans un gobelet en fer, comme je le faisais sous la tente.

Quelques instants plus tard, comme tous les jours, était arrivé le chef comptable.

— Matinal, comme toujours, me dit-il ainsi qu'il le faisait chaque matin.

Avant, c'était lui qui arrivait invariablement le premier au bureau. J'acquiesçai avec un vague sourire et m'empressai de me mettre au travail. Bien que le début de nos journées soit fixé à neuf heures trente, les autres employés ont l'habitude d'arriver n'importe quand. L'ensemble du personnel ne se trouve donc réuni qu'après dix heures.

Comme chaque premier lundi du mois, c'était le jour du discours du président-directeur général. Et, comme à chaque fois, il fallut écouter le même topo :

— Nous devons faire face à une situation économique d'une difficulté sans précédent, c'est pourquoi je vous demande d'accorder une grande attention à votre travail, aujourd'hui plus que jamais, de travailler avec efficacité, sans économiser vos efforts.

Il y eut ensuite le rapport du directeur général. En moins d'un quart d'heure, ces formalités matinales étaient expédiées.

Je tentai ensuite de me concentrer sur mon travail qui avait pris un léger retard, mais j'étais surtout préoccupé par ce qui se passait tout là-haut, au-dessus de nous, et je me demandais à quelle heure la jeune employée pourrait bien se rendre sur la terrasse.

Il devait être presque midi quand mon collègue Sayama, qui regardait vaguement vers la fenêtre, m'interpella :

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Des flocons de neige ou quoi ? Il fait pourtant beau. Comment peut-il neiger avec un temps pareil ? dit-il en détachant chaque syllabe.

La fenêtre que fixait Sayama donnait sur l'avenue Ginza-Chûo. Comme soulevé par une rafale de vent, quelque chose ressemblant à des flocons de neige dansait derrière la vitre. Comme le disait Sayama, cela avait tout d'une tempête de neige.

— Ça alors, mais qu'est-ce qui se passe ?

Pendant quelques instants, je ne pus détacher mes yeux du spectacle qui se déroulait de l'autre côté de la fenêtre. Et tout à coup une douleur fulgurante me traversa la colonne vertébrale. Je me rapprochai de la fenêtre pour mieux voir ce qui se passait. Sur un ciel parfaitement dégagé, un nombre incalculable de légères particules

blanches voltigeaient en tous sens. J'ouvris la fenêtre, levai les yeux vers le toit et m'aperçus que, comme je l'avais craint, ces particules ouatées provenaient du haut de l'immeuble et étaient emportées par le vent.

— Mais c'est pas vrai ! marmonnai-je.

Je n'avais plus aucun doute à présent, ces flocons de neige ne pouvaient que provenir de mon sac de couchage, posé sur la tourelle au-dessus de la terrasse de l'immeuble. Que s'était-il passé ? Abasourdi, je regardai l'endroit d'où s'échappaient les flocons de plumes puis soudain, comme si je m'éveillais en sursaut d'un rêve, je sortis précipitamment du bureau.

J'avais deviné juste. En haut de l'échelle montant à la tourelle, je me retrouvai au milieu d'une nuée de légers flocons de plumes qui voletaient au vent. Je regardai vers le sol et découvris le petit chien noir, avec ses grands yeux ronds, qui sautillait d'un bout à l'autre de mon sac de couchage, dans le plus grand bonheur.



Fujino Chiya  
UNE MÉNAGÈRE  
AU POSTE DE POLICE



Il faisait nuit. Depuis un moment déjà, Natsumi avait fini par réussir à coucher sa fille unique qui devait dormir maintenant. Pourtant, cheveux bruns lâchés, légères boucles naturelles ondulant sur ses épaules, la petite Mika fit soudain irruption dans le salon.

— Dis, maman, pourquoi est-ce qu'il n'y a pas de femmes dans les postes de police ?

Un brin de timidité perçait dans sa voix.

Natsumi, plongée dans *Deep Impact*, qu'elle venait de louer au magasin de vidéos – « Hein ? J'en sais rien ! » –, répondit un peu sèchement. Et puis, regrettant immédiatement sa réaction : « C'est vrai ça, après tout, pourquoi n'y a-t-il donc pas de femmes dans les postes de police ? » Elle avait mis le magnétoscope sur pause et répondu comme une maman se doit de s'adresser à son enfant. En réalité, Natsumi ne savait

absolument pas s'il y avait ou non des femmes agents dans les postes de police de quartier et ne s'était d'ailleurs jamais posé la question.

— Tu ferais mieux d'aller dormir ! Tu dois aller à l'école demain !

Natsumi lança cette banalité en y ajoutant quand même un sourire, mais Mika, dans son pyjama avec, sur la poitrine, un motif représentant un petit singe imitant un homme, dut comprendre qu'il serait inutile de poser davantage de questions et conclut : « Alors, tu sais pas ? » sur un ton impertinent et légèrement condescendant. Et puis, dans un bâillement forcé : « Bon, alors bonne nuit ! », elle quitta la pièce.

« Pourquoi les postes de police ? » Natsumi, le front largement dégagé par un serre-tête à rayures blanches et noires qui retenait ses cheveux en arrière, les lèvres pincées vers l'avant comme un bec de canard, se posa la question cinq secondes avant de se replonger dans la vidéo, oubliant aussitôt l'échange qu'elle venait d'avoir avec sa fille.

Cependant, elle s'en souvint le lendemain. Elle faisait des courses au marché près de la gare quand, tout à coup, elle se rappela la question de sa fille.

— Dites, c'est vrai qu'il n'y a pas de femmes agents dans les postes de police de quartier ?

Au moment où la question lui était revenue à l'esprit, elle l'avait laissé échapper à voix haute

et l'avait posée à la jeune femme du traiteur, qui se trouvait justement devant elle et qui répondit sur un ton enjoué, sans manifester la moindre surprise :

— C'est vrai, maintenant que vous le dites, j'ai bien l'impression qu'on n'y voit jamais de femmes.

Puis elle baissa la voix pour demander :

— On vous aurait pas volé des sous-vêtements, par hasard ?

Natsumi secoua la tête négativement.

— C'est ma fille qui m'a posé la question.

— Ah ! c'est la p'tite bébé qui vous a demandé ça !

La gentille commerçante, Dieu sait pourquoi, avait pris l'habitude d'appeler Mika « la p'tite bébé ». A côté d'elle, son jeune mari, qui préparait des barquettes de salade de macaronis, intervint, la mine joviale :

— C'est vrai qu'elle est à l'école primaire, maintenant, la p'tite bébé. Ce serait pas un devoir donné par sa maîtresse ? Au fait, elle est en quelle classe ?

— En CE2.

— Ah bon !

Le couple de jeunes traiteurs, tous deux vêtus du même tablier blanc, connaissait Mika depuis le jardin d'enfants.

En plus de la salade de macaronis, Natsumi acheta un peu de leurs fameux pois cuits au

sucré et des sardines séchées au *mirin*<sup>1</sup>. Elle enfourna le tout dans un grand panier à provisions en osier, puis quitta les étroites arcades sous lesquelles était installé le marché.

Juste après la rue commerçante qui forme presque un angle droit avec les arcades du marché se trouve le bâtiment à un étage de la gare où passent d'un côté la ligne Keio avec ses rails étincelants et de l'autre la ligne Setagaya. Les deux lignes traversent la même gare de Shimotakaido, mais leurs quais ainsi que leurs portails de contrôle des billets sont séparés. Et puis, au-delà de la gare, l'une se dirigeant vers Shinjuku, l'autre vers Sangenjaya, elles divergent peu à peu en formant une sorte de V. Cependant, pour Natsumi qui était montée pour la dernière fois dans un train voilà de cela un peu plus de cinq mois, savoir à quelles lignes appartenaient ces voies et vers où elles se dirigeaient n'avait finalement pas d'importance. La seule chose à laquelle elle pouvait penser, à la rigueur, c'était que le quartier aurait été bien autrement dérangé s'il s'était agi des lignes bruyantes du train à grande vitesse Shinkansen.

Il était extrêmement rare, donc, que Natsumi se rende à la gare. Ces derniers temps, elle y était allée parfois, soit pour accompagner son mari qui, nommé en province, vivait pour quelque

---

1. Eau-de-vie de riz sucrée.

temps séparé de sa famille<sup>1</sup>, soit pour passer à la librairie installée au premier étage. Ce jour-là, comme elle était seule et n'avait rien à faire à la librairie, elle se contenta de passer devant la gare et d'aller acheter deux choux à la crème géants dans la boutique d'une chaîne de pâtisseries occidentales. La vendeuse ayant eu la gentillesse de le lui proposer, elle accepta qu'on mette dans son sachet un bloc de glace carbonique pour une conservation d'environ trente minutes. Elle traversa ensuite la voie ferrée, puis alla rendre la vidéo de *Deep Impact* ainsi que deux autres cassettes à la boutique de location (elle n'en emprunta pas de nouvelles).

« Ah, sacrée Mika ! »

Après avoir quitté le magasin de vidéo, Natsumi prit la direction opposée au passage à niveau qu'elle venait de traverser. Elle avait l'intention de rentrer chez elle par un chemin détourné mais, au fond, devait avoir inconsciemment une raison bien particulière de prendre cette direction. « Sacrée gamine, le mois dernier elle ne pensait qu'à Crione, ce mystérieux organisme des fonds marins, et maintenant c'est au tour des postes de police. Où va-t-elle donc chercher tout ça ? Elle n'est pourtant pas un garçon... » Et voilà que, comme par hasard, les pas

---

1. *Tanshinfunin*: nomination d'un employé en province ou à l'étranger, sans que le déplacement de sa famille soit pris en charge par l'entreprise, ce qui entraîne des séparations de fait.

de Natsumi l'avaient menée devant un poste de police situé un peu au-delà du magasin de location de vidéos, au coin de la rue, juste après l'entrée principale de l'école primaire.

Comme il s'agissait d'un bâtiment à un étage, Natsumi se fit tout simplement la réflexion : « Ah, alors comme ça il y a un étage. » Que dire de plus ? C'est vrai qu'elle avait vécu jusqu'à présent sans s'intéresser le moins du monde aux postes de police de quartier.

De l'école primaire juste à côté, avec ses grands dessins d'enfants dans des cadres d'acier en guise de clôture, le tapage ininterrompu des élèves parvenait jusqu'aux oreilles de Natsumi. Était-ce l'heure de la récréation, ou bien plutôt les problèmes de discipline avaient-ils pris une tournure vraiment préoccupante ? De toute façon, ce n'était pas l'école où allait Mika. Non, parce qu'ici, c'était l'école publique de l'arrondissement de Setagaya. Or l'appartement où habitaient Natsumi et sa fille se trouvait de l'autre côté de la grande route Kôshûkaidô et dépendait donc de l'arrondissement de Suginami.

Dans le poste de police devant lequel se trouvait Natsumi et qui, lui non plus, ne devait pas contrôler le secteur où elle habitait, se tenaient deux agents portant la casquette bleu marine réglementaire et une chemise bleue à manches longues. L'échantillon était insuffisant pour tirer

une conclusion générale mais effectivement, comme l'avait dit Mika, ils étaient tous les deux de sexe masculin. Sans doute à cause de l'uniforme qui donnait une impression de similitude parfaite, Natsumi pensa que même leurs visages étaient semblables, comme s'ils étaient jumeaux. En plus, ils étaient tous les deux d'un gabarit impressionnant.

A l'intérieur du bloc de béton de près de quatre mètres de large, seul un grand bureau d'acier rivalisait avec leur stature. A part lui, rien de remarquable, ni décoration ni ustensile particuliers, si ce n'est, posée sur le rebord de la fenêtre et tournée vers l'extérieur comme pour sourire aux alentours, Pin-Pon, la mascotte en peluche orange de la police, quelques chaises en fer repliées et des boucliers argentés, du genre de ceux qu'utilisent les unités anti-émeutes, posés sur un panneau mural de couleur grise où étaient collées les photographies des suspects recherchés dans l'affaire de la secte Aoum.

L'un des deux jeunes agents était tourné vers le large bureau. Que pouvait-il bien faire ? Sans prononcer un mot, il gardait le combiné du téléphone collé contre son oreille. L'autre policier, debout derrière le premier, feuilletait un épais dossier. De temps en temps, il s'arrêtait de tourner les pages et, avec un air absorbé, donnait l'impression de fixer son regard sur une feuille. Tout à coup, il releva la tête et, à travers la vitre

qui ressemblait à la cage en verre des disc-jockeys, son regard croisa un instant celui de Natsumi.

Elle aurait été bien ennuyée s'il s'était avisé de la questionner sur ce qu'elle faisait, alors elle posa doucement sa main sur sa joue, pencha légèrement la tête et fit mine de regarder fixement dans son panier à provisions. La pose était parfaite. Elle donnait tout à fait l'impression d'une ménagère qui vérifie si elle n'a rien oublié pour son dîner.

## 2

Natsumi ne montait jamais dans un train, non parce qu'elle n'en avait pas besoin, mais parce qu'elle en était purement et simplement incapable. Depuis longtemps, elle n'aimait plus les moyens de transport, quels qu'ils soient, et elle redoutait les trains plus que tous les autres. C'était à l'époque du lycée – un établissement privé du centre-ville – qu'elle avait commencé à ne plus pouvoir y monter. Un jour, à l'heure de pointe, dans un train bondé d'élèves se rendant à l'école, elle avait tout à coup été prise de vertiges et de nausées.

Natsumi avait, de naissance, l'oreille interne légèrement défectueuse ; c'était une des raisons

probables de ces symptômes. Bref, tout en suant abondamment, elle avait tenté de résister un moment, mais – c'est toujours dans ces moments-là que ça arrive – le train s'était arrêté quelque part entre deux gares.

— Accident humain sur le train précédent, quelques minutes d'arrêt, débita une voix morne dans les haut-parleurs des wagons, parmi un flot d'autres annonces superflues.

Natsumi s'était alors mise à imaginer le corps écrasé et les morceaux de chair éparpillés sur la voie. Elle n'aurait jamais dû, car plus rien ne put alors la retenir : elle répandit tout ce qu'elle avait mangé le matin sur le dos d'un inconnu vêtu d'un costume gris-bleu. Ce fut comme si sa bouche, d'où coulait un liquide tiède, s'était transformée en l'un de ces robinets à tête de lion que l'on trouve dans certains bains publics. La seule chose qui lui restait encore en mémoire, c'était qu'elle avait alors entendu un mélange de voix indéfinissables, entre appels au secours, injures et acclamations. Quand elle avait repris un peu ses esprits, elle était allongée dans le bureau d'une gare inconnue.

— Est-ce que ça va aller ? Ça va aller ?

L'employé de gare, un homme d'âge mûr, portrait craché de l'acteur Takakura Ken, lui parlait tout doucement. En le fixant, d'un regard encore trouble, elle avait eu l'impression de se retrouver face à un homme l'ayant violée quelques instants

plus tôt. Depuis ce jour, elle craignait de prendre le train et d'être à nouveau confrontée à pareille situation. Il suffisait qu'elle se mette à y penser pour avoir à nouveau des haut-le-cœur.

Elle décida de suspendre ses études au lycée pendant une année et suivit sérieusement un traitement qui lui permit de reprendre le train, mais toujours avec la crainte d'être à nouveau victime d'un malaise de ce genre. Et puis finalement, après avoir repris ses études pendant à peine un semestre, elle quitta son lycée de jeunes filles de bonne famille, où le snobisme allait jusqu'à faire saluer par les élèves le bâtiment de l'établissement à la fin de la journée, pour aller dans un lycée mixte moins collet monté et plus proche de chez elle. Chaque jour, pour se rendre en cours, elle allait en vélo jusqu'à une gare à mi-parcours, puis prenait le train en descendant à chaque gare pour remonter dans le train suivant jusqu'à la gare d'après, où elle descendait à nouveau et ainsi de suite. Si ses souvenirs ne la trompaient pas, la moitié du temps elle n'était allée au lycée que l'après-midi et elle avait séché les cours une journée complète au moins une fois par semaine.

Malgré tout, elle avait réussi à terminer ses études au lycée et, au moment où elle avait commencé à aller dans un *tandai*<sup>1</sup>, sa phobie des trains était pratiquement guérie. A y repenser

---

1. Equivalent d'un institut universitaire de technologie.

*a posteriori*, c'était une époque très heureuse. Occupée à prendre du bon temps avec Yamamoto, son petit ami du moment, étudiant à l'université Waseda, elle ne prêtait plus attention à ce genre de petits problèmes. Cependant, trop absorbée par ses distractions, elle avait évidemment fini par négliger ses études et, bien que la conjoncture économique fût encore favorable, toutes ses démarches pour rechercher un emploi avaient échoué lamentablement.

— Mais enfin, pourquoi est-ce que tu ne peux pas faire comme tout le monde ?

Elle avait alors dû subir les justes réprimandes de son père et, faute de mieux, grâce à l'intervention d'un parent, elle avait pu se faire embaucher pour un petit job à temps partiel dans un journal sportif installé dans le quartier Tsukiji, pour se retrouver aussitôt enceinte d'un journaliste de six ans son aîné avec lequel elle s'était mariée. Mika était née au moment de leur mariage.

Dès qu'elle fut enceinte, Natsumi se mit à avoir de nouveau peur de prendre le train. Au début, tout le monde dans son entourage disait que c'était l'angoisse due à la première grossesse, et Natsumi elle-même avait fini par le croire. Mais, après son accouchement, qui s'était bien passé, rien n'avait changé. Quand Mika était encore petite, Natsumi sentait son cœur s'emballer rien qu'en pensant à ce qu'il

adviendrait si elle se trouvait mal avec un nourrisson dans les bras. Elle ne pouvait donc pas même imaginer se déplacer en train.

Comme elle se trouvait dans une situation où, si elle ne voulait pas prendre le train, elle pouvait fort bien s'en passer, finalement, même quand Mika put marcher seule, elle continua à ne le prendre pratiquement jamais. Moins elle prenait le train, plus elle se faisait une idée terrible de ce que ça pourrait être, si bien que ces dernières années c'était vraiment devenu une hantise. La dernière fois qu'elle y était montée, c'était lorsque son père avait été hospitalisé dans une polyclinique du quartier Shibuya, au début de l'année. Elle avait alors voulu se tester en se disant que, dans ce genre d'urgence, elle devrait pouvoir se contrôler mais, hélas, ce fut une fois de plus un échec. Il s'agissait pourtant de l'omnibus de la ligne Keio dont elle savait pertinemment que les portes s'ouvraient à chaque gare et toutes les deux minutes au moins. Mais le train avait à peine quitté la première station qu'elle avait senti son sang quitter son cerveau, le bout de ses doigts se refroidir et s'engourdir. N'en pouvant plus, elle avait bondi hors du wagon au premier arrêt.

— Non mais, vraiment, c'est à se demander lequel du père ou de la fille est le plus mal en point ! s'exclama, stupéfaite, la mère de Natsumi, venue elle aussi au chevet de son mari, quand

elle découvrit le visage complètement défait de sa fille, qui avait fini par prendre successivement trois taxis (les taxis non plus n'étaient pas son fort) pour arriver tant bien que mal jusqu'à l'hôpital.

Le plus malade des deux était quand même bien le père, et la preuve en fut qu'hospitalisé en phase terminale d'un cancer du foie il mourut rapidement, six semaines plus tard.

3

Natsumi était à peine rentrée chez elle qu'elle reçut un coup de téléphone de Yoshiko. Elle demandait si elle pouvait passer un moment, et Natsumi lui dit de venir. Yoshiko habitant dans le même immeuble, deux étages plus haut, elle arriva en moins de cinq minutes.

— Dis, est-ce que tu sais, toi, pour quelle raison il n'y a pas de femmes dans les postes de police de quartier ?

Serrant sur sa poitrine un coussin déjà recouvert d'une housse d'été en lin alors qu'on n'était encore qu'en juin, Natsumi posa sa question sur un ton volontairement enjôleur et de sa voix de ventriloque.

« Ah ! ce que tu es bête... »

Yoshiko lui répondit en riant :

— C'est évident, non ? Elles se feraient trous-ser par tous les flics mâles dans la salle de repos à l'étage !

Yoshiko se mit à boire du thé en l'aspirant à petites gorgées dans une grande tasse sur laquelle on pouvait lire le nom du restaurant de sushis qui l'avait offerte à l'occasion de son ouverture. Bien entendu, Natsumi avait chez elle (c'est quand même le minimum pour une ménagère qui se respecte) des tasses destinées aux invités, mais Yoshiko demandait toujours à avoir celle-là parce que c'était sa préférée.

— Ah bon ? Alors comme ça, il y a une salle de repos à l'étage ?

— Oui, avec un lit toujours défait, imprégné d'une odeur de mâle. Une femme agent se ferait immédiatement allonger dessus, c'est sûr...

Yoshiko posa brusquement la tasse sur le plateau du *kotatsu*<sup>1</sup> et, du bout des doigts de sa main droite, elle repoussa délicatement vers l'arrière quelques cheveux qui tombaient sur le front de Natsumi.

— Et en plus le gaillard, comme il est cinquième dan de judo, si la fille résiste, c'est immobilisation avec clé du bras !

---

1. Table équipée d'une chaufferette sur laquelle est posée une couverture, recouverte elle-même d'une nappe. Cette forme traditionnelle de chauffage reste encore largement employée et a un caractère très convivial, puisqu'elle rassemble tous les membres de la famille ou leurs visiteurs, dont les pieds, bien au chaud, se frotent sous la même couverture.

— Quelle horreur ! Je ne pourrai jamais dire ça à Mika !

En riant, Natsumi colla son coussin sur la poitrine de Yoshiko.

— Alors, tu veux que ce soit moi qui lui en parle ? dit celle-ci en forçant sa voix d'homme.

— Ah ! Sacrée Yoshiko !

Natsumi rit de bon cœur et but elle aussi du thé dans sa chope géante, à l'anglaise. C'était également parce que Yoshiko en avait décidé ainsi que, au lieu d'être dans le salon avec divan, table haute et télévision à écran panoramique quatre-vingt-dix centimètres, elles se trouvaient dans la petite pièce à la japonaise, avec son *kotatsu* au plateau étroit en guise de table basse – comme ce n'était plus l'hiver, la couverture était enlevée –, et que, sans la moindre tenue, elles étaient assises sur le tatami, les jambes allongées devant elles.

— Sans rire, c'est la vraie raison ?

— Va savoir !...

Était-ce une explication en l'air ? Yoshiko se débarrassa du coussin, le posa à côté d'elle et but d'un air innocent une nouvelle gorgée de thé. Puis elle mordit dans un *sembei*<sup>1</sup> salé et ne voulut rien dire de plus sur les femmes agents.

Encore une fois, il faut rappeler que Natsumi ne savait vraiment rien des postes de police de quartier. Par exemple, elle ignorait totalement si

---

1. Biscuit de riz grillé, salé ou sucré, que l'on mange avec le thé.

les agents qu'elle avait vus passaient d'abord par un commissariat avant de se rendre dans leur poste de quartier ou bien s'ils arrivaient directement de chez eux.

En revanche, depuis qu'elle s'intéressait d'un peu plus près à l'ambiance qui régnait dans ces postes, elle avait effectivement du mal à imaginer la présence de femmes. Et, si elle éprouvait des difficultés à se représenter des femmes agents dans les postes, c'était sans doute parce qu'elle n'en avait jamais vu de sa vie. Natsumi était plongée dans ses réflexions quand Mika, celle qui était l'origine même de ses cogitations, rentra de l'école. Natsumi avait ouvert la porte d'entrée en se disant que sa fille n'allait pas tarder et, effectivement, elle l'entendit la claquer un instant plus tard.

— Tiens, voilà la dame qui a l'air d'un monsieur ! Bonjour !

En se débarrassant de son cartable-sac à dos rouge qui sentait encore le neuf, Mika jeta un coup d'œil dans la pièce japonaise, la plus proche de l'entrée.

— Enfin, Mika, tu veux bien éviter de parler comme ça !

Natsumi lança un coup d'œil réprobateur à sa fille, qui, ayant sans doute couru sur le chemin du retour, avait les joues légèrement rosées. Elle portait une robe bleue à manches courtes et ses cheveux étaient relevés en un petit chignon.

— Veux-tu bien appeler Yoshiko par son nom, s'il te plaît !

— Bonjour, Yoshiko.

Tout en corrigeant ses salutations, Mika exhiba un sourire forcé et inclina légèrement la tête en signe de soumission. « On dirait Joan Bene<sup>1</sup> », se dit Natsumi. Mais comme faire allusion à cette pauvre petite Américaine risquait de jeter un froid, elle préféra se taire.

— Bonjour, Mika ! répondit Yoshiko d'une voix légèrement plus féminine que lorsqu'elle s'adressait à Natsumi.

Quand Natsumi entendait cette voix dans la bouche de Yoshiko, avec ses cheveux courts découvrant les oreilles, son polo blanc sur un pantalon bien repassé (le vocabulaire manquait pour désigner ce pantalon argenté qu'elle portait), elle ressentait toujours un léger malaise.

— Alors, Mika, à ce qu'on me dit, les postes de police t'intrigueraient ces derniers temps ?

Un peu surprise par le ton enjoué sur lequel Yoshiko lui avait posé la question, Mika s'était raidie. Elle ouvrit de grands yeux et pinça les lèvres. Puis elle acquiesça d'un petit « ouais » et, son cartable pendu au bout d'un bras, elle s'éloigna vers le fond du couloir.

— J'ai fait une gaffe ?

---

1. Fillette américaine dont l'assassinat avait ému l'opinion japonaise.

— Non, ne t'inquiète pas, ça va aller, dit Natsumi en secouant la tête.

Quelques instants plus tard, Mika revint. La main légèrement posée sur le pilier à l'entrée de la pièce japonaise, elle exhibait un sourire timide. Elle avait dû aller déposer son cartable dans sa chambre.

— Qu'est-ce qu'il y a ? lui demanda Natsumi.

Et, avec une pointe de timidité, Mika répondit :

— Tu sais, aujourd'hui, un policier faisait ses courses au Seven-Eleven<sup>1</sup>...

Puis, laissant flotter son sourire dans l'air, elle s'éclipsa à nouveau.

— Mais qu'est-ce qu'elle a, cette petite ? dit Natsumi en riant.

Et Yoshiko se mit à rire aussi.

— Bon, je m'en vais.

Une petite heure après avoir annoncé son départ de cette voix masculine qui convenait bien mieux à son apparence physique, Yoshiko quitta l'appartement et Natsumi se dépêcha de préparer le dîner. En fait, pour être exact, elle sortit les plats préparés achetés au marché et qui constitueraient l'essentiel de leur menu. Cependant, comme le repas aurait été un peu triste avec seulement ces plats, elle décida d'y ajouter les boulettes de viande dont raffolait

---

1. Chaîne de supérettes ouvertes vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Mika. Elle écrasa du poulet haché dans un mortier, puis moula de petites boules sur la paume de sa main. Guidée soit par son odorat soit par son intuition, Mika apparut alors dans la cuisine et – « Super ! Des boulettes, des boulettes ! » – manifesta sa joie. Vraiment ravie et légèrement excitée, elle poussait des cris étranges en s'agrippant comme un jeune chien aux jambes de Natsumi, qui portait un tablier à carreaux.

— Allez, allez, tu me gênes ! dit Natsumi en riant.

Puis, Mika toujours accrochée à ses jambes, elle commença à parler des postes de police, ce qui réjouit Mika encore davantage. Après le dîner puis le bain, Natsumi téléphona à son mari en poste à Aomori. En duo avec Mika, elle lui chanta *Happy Birthday to You* à la manière de Marilyn Monroe pour fêter ses trente-cinq ans.

4

Le lendemain, Natsumi se retrouva devant un nouveau poste de police. Bien entendu, elle ne s'était pas déplacée spécialement pour ça. Comme elle venait de terminer la dernière recharge d'encre de son imprimante (elle faisait à domicile des retranscriptions d'entretiens enregistrés pour une revue de sumô), elle était sortie

se réapprovisionner dans une grande papeterie sur le chemin de laquelle se trouvait un poste de police. Il donnait sur la grande route Kôshûkaidô, tout près de l'appartement de Natsumi et encore dans l'arrondissement de Suginami. Les postes de police sont des bâtiments assez anodins qui n'attirent pas l'attention, et pourtant il suffit de s'y intéresser un instant pour découvrir soudain qu'il y en a à tous les coins de rue.

Celui-ci était bien plus vétuste que celui qu'elle avait vu la veille dans l'arrondissement de Setagaya. Elle se demandait si cette différence était le fruit du hasard ou avait un quelconque rapport avec le statut de chacun des deux arrondissements. Les deux bâtiments étaient en béton brut, mais le poste de Setagaya, avec son étage sans fenêtre à la façade arrondie et un rez-de-chaussée vitré sur sa moitié gauche doté d'une sorte de paravent en béton pour en cacher la partie inférieure, avait, il est vrai, un certain chic, alors que le poste de Suginami, avec son rez-de-chaussée à porte coulissante toute classique, n'était rien qu'un vulgaire cube de béton.

Natsumi porta son regard sur la fenêtre en verre dépoli du premier étage. Elle donnait au bâtiment un air de pension bon marché ou de studio miteux. On voyait mal comment du personnel féminin aurait pu travailler dans un endroit pareil. A l'intérieur du poste, d'ailleurs,

ne se trouvait qu'un jeune agent à l'air sérieux.

Il était assis à un bureau au centre de la pièce et semblait répondre à un questionnaire. A moins qu'il n'ait été en train de préparer un examen en vue d'une promotion. Natsumi, à qui cette idée était venue d'un seul coup, ne connaissait, bien entendu, rien du système hiérarchique de la police, ni de la façon dont étaient organisées les promotions. Elle se tenait debout à côté d'un vélo blanc posé, tout seul, contre le mur du poste de police et scrutait, aussi discrètement que possible, l'intérieur du bâtiment.

Le policier, qu'elle aurait bien surnommé le « Fort-en-thème », semblait complètement absorbé par son questionnaire. L'intérieur de la pièce était nu et, à l'exception du bureau, il n'y avait rien de remarquable. A un petit tableau mural blanc pendait une sorte de support fabriqué avec le fil de fer d'un portemanteau. Un rouleau de papier hygiénique bon marché y était enfilé et devait être utilisé en guise de mouchoirs en papier. C'était franchement misérable. Et puis, ici aussi, près de la fenêtre, était exposée, emballée dans un plastique déjà recouvert d'une bonne couche de poussière et tournée vers l'extérieur, la mascotte de la police. C'était sûrement pour donner un peu de gaieté au lieu.

Elle faisait environ cinquante centimètres de haut. Son corps de couleur orange n'était vêtu que de la bandoulière et de la ceinture noire des

uniformes de policier. Elle ouvrait grand ses bras et prodiguait son large sourire alentour. Sa tête, très volumineuse, devait bien représenter les deux cinquièmes de son corps, et elle avait un visage qui ressemblait beaucoup à celui de la souris Toppojîjo, avec des oreilles légèrement plus longues. Ses yeux étaient aussi larges que ceux des personnages de Tetzuka Osamu<sup>1</sup>. Sur le sommet de son crâne pointait une sorte d'antenne ou de tentacule, seul élément d'une nuance de bleu. C'était Pin-Pon.

Tout à coup, Natsumi se souvint d'avoir vu cette mascotte dans un lieu qui n'avait rien à voir avec un poste de police. Mais, à cet instant, une voix derrière elle l'appela, ce qui l'empêcha de continuer à réfléchir à l'endroit où cela pouvait bien être.

— Un problème ?

Natsumi se retourna, surprise par la voix brusque de l'homme qui l'interpellait, et découvrit, debout derrière elle, un agent, son vélo blanc à la main, de retour sans doute de sa tournée d'inspection du quartier. Rien à voir avec l'autre petit Fort-en-thème à l'intérieur du poste, c'était au contraire un bel homme qui, avec ses airs de voyou, n'avait pas grand-chose d'un policier.

— Euh, non, tout va bien... répondit Natsumi en faisant attention à mettre beaucoup de politesse

---

1. Considéré comme le père des mangas.

dans sa voix, avant de s'éloigner lentement, le tronc penché vers l'avant.

Puis, plusieurs fois, elle se retourna en souriant bêtement et en saluant de la tête le policier, qui, le képi légèrement en arrière, restait figé à la même place avec l'air de la trouver bizarre.

— Tu sais, Mika, maman a compris ! C'est la peluche Pin-Pon qui t'intéresse, en fait !

Tout en servant son dîner à Mika dans la salle à manger, Natsumi taquinait sa fille. Elle reconnaissait qu'elle commençait, elle aussi, à s'amuser avec cette histoire de postes de police.

— Maman, c'est Pi-Po, pas Pin-Pon !

Et, afin de souligner l'erreur de sa mère, Mika croisa ses courtes baguettes roses au bout desquelles, à plusieurs reprises, elle fit ensuite rouler, sans pouvoir les saisir, les haricots bouillis achetés la veille au marché.

— Qu'est-ce que tu racontes ! Il s'appelle Pin-Pon, voyons ! Comme le bruit des sirènes de police !

— Mais non ! Je te dis que c'est Pi-Po !

Mika insista sur les deux syllabes et, légèrement irritée, esquissa une moue.

— Bon, d'accord pour Pi-Po, acquiesça Natsumi, sans être le moins du monde convaincue.

Puis, à la place des baguettes, elle proposa à sa fille de prendre plutôt une cuillère, mais Mika refusa.

— Mika, dit Natsumi d'une voix douce, quand ton grand-père est mort, il y avait bien cette peluche à son chevet. Tu te souviens ?

— Oui, je m'en souv...

Mais, sans doute parce qu'elle venait de saisir enfin un haricot, Mika, les yeux fixés sur le bout de ses baguettes, ne finit pas sa phrase. Natsumi amorça un sourire.

— A ce moment-là tu l'avais bien appelée Pin-Pon, cette peluche.

— Je ne l'ai jamais appelée autrement que Pi-Po, corrigea à nouveau Mika.

Après le dîner, elles prirent leur bain ensemble. Plongée jusqu'au cou dans la petite baignoire, Mika compta rapidement de 1 à 20, puis, lassée par ce jeu, elle demanda :

— Maman, parle-moi de quand j'étais petite.

Comme si elle n'était déjà plus une enfant. Natsumi était en train de se savonner dans l'étroit espace carrelé, à côté de la baignoire, et l'air ingénu que prit Mika lui donna envie de taquiner un peu sa fille :

— C'était il y a huit ans environ, je t'ai achetée, toi, ma petite Mika, dans l'aile sud du grand magasin Mitsukoshi à Shinjuku, pour cent quarante mille yens. Le prix affiché était de cent soixante-dix mille yens mais, comme tu avais déjà trois mois, tu étais soldée à cent quarante mille, j'ai fait une affaire !

— Quoi ? Mais c'est affreux ! s'indigna Mika, prête à pleurer.

C'était la réaction prévue par Natsumi qui, en faisant attention à ne pas toucher sa fille avec ses mains savonneuses, prit délicatement la tête de Mika entre ses poignets – « C'est pas vrai, c'est pas vrai » – et la cajola en frottant son nez contre celui, tout petit, de sa fille.

5

Les jours suivants, Natsumi poursuivit, sans l'avoir sciemment décidé, son observation des postes de police. Elle prit même sa bicyclette pour pouvoir aller plus loin dans les environs.

A dire vrai, il ne s'agissait plus maintenant d'un travail d'observation mais véritablement d'une inspection en règle qu'elle menait avec un grand sérieux. Elle se demanda bien quelle mouche l'avait piquée, mais comme de toute façon elle faisait souvent des choses bizarres, elle ne s'inquiéta pas plus que d'habitude.

Sur le parcours qu'elle fit à vélo – un vélo jaune équipé d'un panier à provisions –, elle découvrit quatre postes de police. Deux dépendaient du commissariat central de l'arrondissement de Suginami – où elle habitait –, les deux autres de l'arrondissement de Setagaya. D'après Natsumi, Setagaya avait un petit avantage sur le plan architectural, mais la différence était en fait

minime. A l'intérieur, les postes étaient aussi tristes les uns que les autres, les agents étaient tous de sexe masculin, et partout la mascotte Pin-Pon – Natsumi savait maintenant que ce n'était pas Pin-Pon mais Pi-Po, il n'en restait pas moins vrai que Pin-Pon était plus facile à prononcer –, tournée vers l'extérieur, prodiguait son large sourire alentour.

Grâce à ses patrouilles quotidiennes, Natsumi devint peu à peu experte en matière de postes de police. Par exemple, elle découvrit qu'au fond de la pièce du rez-de-chaussée une porte donnait sur une petite pièce avec évier, réfrigérateur et four à micro-ondes (c'était sûrement là que les policiers prenaient leur pause et se restauraient). Elle repéra également que, sur les vélos blancs garés à côté des postes, étaient inscrits, en caractères noirs, le nom du commissariat le plus proche et un chiffre qui devait être un numéro d'enregistrement, et elle en déduisit même que, sans doute, les agents de police des postes de quartier – ou plutôt, comme elle l'avait récemment appris en faisant quelques recherches à la bibliothèque, les adjudants de police, qui formaient la catégorie spécifiquement affectée à ce genre de postes – devaient commencer leur service en passant par leur commissariat de tutelle avant de se rendre, à vélo, à leur poste de quartier. C'était probablement au commissariat, où il y avait des vestiaires, qu'ils se changeaient et revêtaient leur

uniforme. Ils y récupéraient sans aucun doute également leur pistolet et leur matraque. Natsumi commençait également à savoir reconnaître les policiers de chaque poste. Quand elle leur trouvait certaines particularités, elle s'amuseait à leur donner des surnoms – par exemple Yankee, Grain-de-beauté ou encore Sourire-béat –, si bien que leurs différences finissaient par lui sembler flagrantes. Cependant, Natsumi n'avait jamais l'occasion de dévoiler toutes les connaissances qu'elle amassait. Aborder un tel sujet était un peu délicat ! Yoshiko, à qui elle faisait un rapport régulier, était la seule exception.

— Ah là là ! Mais c'est pas vrai, ça ! s'exclamait à chaque fois son amie en riant.

Grâce à l'attitude enjouée de son amie, l'obsession de Natsumi pouvait prendre l'air d'un jeu.

Un jour, alors que Natsumi rentrait d'une de ses journées d'exploration, Mika déclara qu'elle voulait aller à la préfecture de police. Rentrée de l'école, Mika n'était ni sortie s'amuser avec ses copines, ni allée s'enfermer dans sa chambre pour lire en gloussant une BD de la fameuse série *Ici le poste de police du parc Kameari de l'arrondissement de Katsushika* : elle était restée accrochée à sa mère. Natsumi s'était posé des questions. Était-il arrivé quelque chose de désagréable à l'école ? Mika avait-elle des problèmes de communication avec ses amies ? Et elle avait fini par proposer sur un ton maternel :

— Tu veux qu'on aille se promener ?

— Pourquoi pas ? avait répondu sa fille de la façon ambiguë qu'utilisent les femmes mûres.

Puis elle avait ajouté :

— Je voudrais aller à la préfecture de police. Et elle avait éclaté en sanglots.

— Pourquoi tu pleures ?

Surprise, Natsumi s'agenouilla pour regarder sa fille dans les yeux. En fait, le souhait de Mika ne l'étonnait pas tant que ça. C'était même tout à fait ce qu'elle avait imaginé.

— Ce n'est pas une raison pour pleurer, voyons, dit Natsumi en caressant doucement la nuque de Mika qui, le visage rouge et le nez coulant, sanglotait. Tu veux aller à la préfecture ?

— Oui, répondit Mika d'une voix que les larmes brouillaient.

Pauvre Mika, qui s'était peut-être interdit jusqu'à présent de parler de son envie parce qu'elle connaissait les difficultés de sa mère avec les transports en commun. Et tout ça c'était de la faute de Natsumi !

— Tu as vu l'affiche avec Pin-Pon, c'est ça ? demanda Natsumi en attirant doucement contre elle la tête de Mika tout en continuant à la caresser.

— Je t'ai déjà dit qu'il s'appelle Pi-Po ! Enfin, maman, tu peux quand même retenir ça ! dit Mika sans cesser de pleurer et en s'éloignant de sa mère d'un mouvement ferme.

— Oui ! oui ! Bien sûr... Pi-Po ! répéta Natsumi qui, à son tour, eut envie de pleurer.

Ces derniers jours, elle avait repéré, collées dans les postes de police, des affiches représentant la mascotte Pi-Po – « Dorénavant, je ne l'appellerai plus que comme ça », se dit Natsumi – qui proposaient une visite de la préfecture. Elle avait craint d'ailleurs que Mika ne les remarque. Natsumi aurait préféré que ce soit une affiche austère avec, par exemple, une photo de policier et une phrase du genre « Visite permanente » écrite en beaux caractères au pinceau. Eh bien non, les affiches arboraient un Pi-Po, avec ses bras ouverts et une tête de farceur. Et ce n'était pas tout. Une phrase du genre question-réponse accompagnait l'image : « Super ! C'est vrai qu'on peut visiter la préfecture ? » « Oui, la visite est possible, c'est vrai. »

Avec ça, on n'avait pas besoin d'être Mika pour être tenté (à dire vrai, cela avait même donné des idées à Natsumi). Naturellement, Mika devait penser que, si elle allait à la préfecture, elle pourrait y rencontrer le vrai Pi-Po. Mais s'y trouverait-il effectivement ? Non, sûrement pas. Mais alors, c'était peut-être un peu de l'escroquerie, toute cette histoire !

— On ira quand papa reviendra, d'accord ? Comme ça, on pourra prendre la voiture. C'est bien, non ?

Alors que, quelques secondes plus tôt, elle s'en voulait de causer du chagrin à sa fille, Natsumi n'avait maintenant plus le moindre scrupule à tout reporter à plus tard. C'était effectivement dommage, mais c'était comme ça. Emmener Mika à la préfecture était une chose beaucoup trop difficile pour Natsumi.

— Mais la voiture, il l'a vendue à Gulliver, papa, dit Mika sur un ton légèrement irrité, faisant référence au garage<sup>1</sup> d'occasions du quartier.

Puis, gonflant les narines, elle fit une grimace affreuse.

— On pourra parfaitement louer une voiture, répondit Natsumi.

— Mais papa il revient jamais !

— Tu sais bien qu'il doit rentrer en août.

— Mais au mois d'août on doit aller sur la tombe de papy, c'est toi qui l'as dit, maman !

— C'est vrai, reconnut Natsumi dont le visage prit tout à coup une expression soucieuse.

---

1. Gulliver est une chaîne de garages d'achat et de vente de voitures d'occasion dont le nombre de succursales n'a cessé d'augmenter ces derniers temps. Avec la crise, le marché de l'occasion, et pas seulement celui des voitures, s'est beaucoup développé.

De l'intérieur du poste de police, Pi-Po regardait Natsumi avec un grand sourire. Elle le regardait aussi. Elle portait sur la tête un chapeau cloche beige bien enfoncé qui cachait en partie ses yeux, tandis qu'elle serrait les lèvres avec une moue songeuse. Ils se fixèrent pendant quelques secondes, puis elle éclata de rire avant de repartir vers le poste suivant sur son vélo jaune. « Eh bien, te voilà une fois de plus en train de faire l'inspection des postes de police. Alors, madame la mère de famille, tu prends apparemment l'affaire de plus en plus au sérieux. Tu dois être un peu dérangée. Mais, au fond, est-ce que je suis vraiment dérangée ? » Natsumi pédalait tout en réfléchissant. Soudain lui revint en mémoire ce que lui avait dit son père sur son lit d'hôpital :

— Dis, Natsumi, tu ne pourrais pas te comporter un peu normalement ?

Mais elle se reprit immédiatement : après tout, était-ce si normal qu'un père parle ainsi à sa fille mariée et indépendante depuis longtemps ?

Cette discussion avait eu lieu un samedi vers la mi-février. Elle avait récupéré Mika à la sortie de l'école et était allée à l'hôpital où son père était déjà dans un état de confusion avancé. Alors que la veille il semblait seulement légèrement

fatigué, ce jour-là, allongé sur son lit, il ne pouvait qu'entrouvrir de temps en temps les yeux et proférer des propos incohérents. Natsumi avait dû passer la nuit à l'hôpital avec Mika. Sa mère aussi avait dormi là. A vingt heures, le chauffage de la chambre avait été coupé et il s'était mis à faire froid. Elles avaient alors partagé les couvertures qu'avait apportées sa mère, à qui il arrivait de temps en temps de dormir à l'hôpital. Elles s'étaient allongées à tour de rôle sur le sofa, tandis que Mika se reposait sur une couchette qui ressemblait à ces chaises longues bon marché qu'on trouve sur les plages.

Une perfusion plantée près de la clavicule, son père ne cessait de délirer. Tout en écoutant ses phrases incohérentes, Natsumi s'était assise sur une chaise pliante en métal à côté du lit du malade et massait doucement ses jambes enflées quand, tout à coup – « Dis-moi ! Je ne suis pas encore mort ? » –, il releva la tête et interrogea Natsumi sur un ton espiègle. Elle avait souri et lui avait répondu – « Bien sûr que tu n'es pas encore mort » –, du ton léger avec lequel elle avait l'habitude de lui parler. Puis, de ses yeux creusés par la fatigue, son père avait longuement observé Natsumi et il avait fini par lui lancer cette phrase d'une voix particulièrement distincte :

— Dis, ma fille, tu ne pourrais pas te comporter un peu normalement ?

Quel pouvait bien être le sens de cette déclaration ? Son père avait-il repris un court instant ses esprits, ou bien son délire avait-il simplement cadré avec la réalité ?

Quoi qu'il en soit, c'était environ une demi-heure plus tard qu'il avait craché du sang. Sauf erreur, il semblait à Natsumi que cela s'était produit en pleine nuit, vers trois heures du matin. Une jeune infirmière de garde était accourue avec, peut-être parce que c'était la mode, pendue à son stéthoscope, là où les deux branches se rassemblent en un Y, une petite mascotte orange, les bras ouverts, qui, suivant les mouvements de l'infirmière cherchant à entendre les battements du cœur du malade, ne cessait de se balancer, l'air satisfait. C'était Pi-Po !

Un train express rouge de la ligne Keio filait derrière le passage à niveau. « Comme c'est étrange, tous ces gens réunis sans se connaître et qui se laissent transporter comme ça dans une aussi petite boîte ! En fait, c'est sans doute moi qui suis étrange, parce que, plus je les vois, moins j'ai envie de monter avec eux ! » Tout en réfléchissant ainsi, Natsumi arriva devant le deuxième poste. Une voiture de police était garée dans la rue qui longeait le bâtiment.

Natsumi se dit qu'un enquêteur était de passage. Telle était en tout cas son interprétation, même si elle ne savait pas en réalité qui pouvait utiliser les voitures de police. Il en irait de toute

façon ainsi tant que personne ne viendrait démentir son opinion.

Les enquêteurs venaient de temps en temps dans les postes de quartier. On les distinguait à la forme de leur casquette qui, à la différence de celle des agents de patrouille, coiffés d'un képi rigide comme ceux des officiers de l'armée, était souple et munie d'une courte visière. Cet uniforme donnait une impression d'infériorité par rapport aux agents, mais c'était sans doute là une de ces ruses dans lesquelles la police excelle. La preuve que les enquêteurs étaient en réalité supérieurs hiérarchiquement, c'était qu'ils se déplaçaient avec une voiture du commissariat, et non à vélo.

De plus, à chaque fois qu'ils se présentaient, ils entraînaient les agents dans la pièce du fond. Ils devaient probablement faire le tour des postes de quartier en voiture pour donner des instructions secrètes aux agents. Or, au moment où Natsumi passa devant le poste, il n'y avait justement personne dans la pièce de devant. Il ne devait donc pas y avoir d'erreur, un enquêteur était de passage et devait se trouver avec l'agent de garde dans la pièce du fond. Ainsi, en moins de cinq secondes, en ayant seulement vu la voiture de police garée près du poste, Natsumi avait réussi à trouver une explication à la situation. Soudain quelqu'un l'apostropha :

— Madame, dit une voix qui ressemblait à celle des démarcheurs qui vous vendent des abonnements aux journaux, que faites-vous ?

Elle crut qu'elle allait avoir un arrêt cardiaque (c'était toujours ainsi quand on l'appelait brusquement en pleine observation d'un poste de police, et puis, d'ailleurs, pourquoi l'interpellait-on toujours dans ces moments-là ?). Heureusement, c'était Yoshiko qui faisait ses courses et l'avait aperçue par hasard.

— Ah, c'est toi, Yoshiko ! répondit Natsumi en retrouvant son calme, puis elle se dit qu'elles allaient poursuivre l'observation des postes de police ensemble.

Assises sur le banc devant la petite échoppe de beignets *tai-yaki* située à peu près en face du poste de police, Natsumi et Yoshiko se régalaient de ces fameux gâteaux en forme de poisson, à la croûte craquante et parfumée, farcis de pâte de haricot rouge. Yoshiko, avec son corps masculin et son mètre soixante-dix, semblait posée plutôt qu'assise sur le banc de bois sans dossier et, les joues gonflées de beignets, elle avait quelque chose d'anachronique qui prêtait à sourire. Natsumi, quant à elle, poursuivait sa surveillance du poste dont la pièce de devant restait vide et continuait à imaginer ce qui pouvait bien se dire entre l'enquêteur et l'agent dans la pièce de derrière. Peut-être venait-on de découvrir un foyer de la secte Aoum dans le quartier et renforçait-on la surveillance ?

— Excuse-moi de te demander ça maintenant, commença Yoshiko avec précaution. Pourquoi est-ce que tu regardes le poste de police comme ça ?

— Je n'en sais rien, répondit sèchement Natsumi. C'est fascinant.

— Ah bon, tu trouves ça intéressant ?

Yoshiko hocha la tête et mordit dans son beignet avec gourmandise. Puis, du bout des doigts, elle retira un bout de haricot rouge resté au coin de la bouche de Natsumi. Un petit garçon s'approcha en sifflotant. L'école était donc déjà finie ? Il fallait vite rentrer à la maison. Mais non, ce n'était pas encore l'heure. Le petit garçon grassouillet dans son short jaune passa devant Natsumi et Yoshiko tout en continuant à siffloter maladroitement et ne leur prêta pas la moindre attention. Il sifflait (peut-être) *Melody Fair*.

— Dis, lança Natsumi d'une voix douceâtre en poussant légèrement avec son épaule celle de Yoshiko, est-ce que tu ne serais pas en train de penser que je ne vaux pas mieux que Mika, par hasard ?

Yoshiko inclina la tête et tout en mâchant elle répondit sans le moindre soupçon d'ironie :

— Pas exactement. A mon avis, tu prends la chose bien plus au sérieux que ta fille.

Après avoir terminé les beignets, elles se séparèrent (de la pièce du fond était effectivement

sorti un enquêteur), et Natsumi se dirigea vers le poste suivant. Pourquoi ces visites étaient-elles devenues si intéressantes ? Natsumi avait beau y réfléchir, elle ne trouvait pas de réponse. Mais après tout elle s'amusait bien, il était inutile de chercher à comprendre.

Comme deux policiers se tenaient devant le troisième poste, Natsumi poursuivit son chemin sans s'arrêter. Il s'agissait de Gros-sourcils et du Peloteur. Gros-sourcils avait les sourcils droit et gauche qui se rejoignaient et formaient une seule barre de poils ; quant au Peloteur, il était toujours collé à son collègue quand il faisait sa ronde. C'était sans doute au tour de Gros-sourcils de surveiller les environs, mais le Peloteur, ne voulant pas s'éloigner de son collègue, se tenait à côté de lui à l'entrée du poste. Depuis qu'elle avait eu cette idée de leur donner des surnoms, Natsumi avait l'impression de connaître de mieux en mieux les agents de chaque poste. Elle en avait aussi tellement appris sur leur travail dans les quartiers qu'elle en arrivait à regretter de ne pas pouvoir avoir l'occasion d'exposer toutes les informations qu'elle avait récoltées (elle s'était dit qu'éventuellement elle pourrait un jour écrire à la rubrique courrier des lecteurs du journal *Mainichi*).

Bientôt, toujours sur son vélo jaune, elle se retrouva devant le quatrième poste. Alors qu'elle pensait avoir ainsi terminé sa tournée du jour,

elle eut un sentiment infime d'étrangeté. Qu'est-ce que cela pouvait bien être ? Quelque chose avait changé. Comme si elle jouait à « Cherchez l'erreur », elle scruta attentivement le poste dépourvu de tout caractère distinctif de Suginami et découvrit rapidement ce qui avait changé. Il ne s'agissait pas d'un détail infime, mais bien au contraire d'une grande transformation.

La mascotte Pi-Po, qui d'habitude était toujours exposée le visage bêtement souriant tourné vers l'extérieur, avait disparu. Pensant qu'on l'avait sans doute posée ailleurs, Natsumi regarda à l'intérieur du poste, mais elle n'y vit que l'agent qu'elle avait surnommé l'Hirsute faire seul les cent pas dans la pièce. Pas de trace de la mascotte. Puis l'Hirsute, avec ses longs favoris et ses poils de barbe rebelles sur le menton, se dirigea vers la pièce du fond où elle l'entendit demander d'une voix forte :

— Hé, Pi-Po a disparu ! Où il est passé çui-là ?

Face de poire, un autre agent, sortit de la pièce du fond en traînant les pieds et répondit avec un accent dont Natsumi ne put identifier l'origine :

— Quoi ? Ben, j'en sais rien, moi. Devrait êt' là.

Quand elle comprit enfin qu'on avait donc sans doute volé la mascotte, elle sentit un frisson la parcourir des pieds à la tête. Elle venait d'assister à une scène plutôt rare : un vol dans un

poste de police. Ah, comme elle aurait eu envie de rester plus longtemps pour pouvoir voir la suite ! Mais, si elle ne bougeait pas, il y avait de fortes chances qu'elle éveille des soupçons, alors elle s'éloigna du poste d'environ cinq mètres. L'Hirsute montra sa tête à la porte et promena un regard suspicieux alentour. Ouf, pas vue ! Pendant quelques instants, Natsumi continua à suivre la scène à distance respectable et puis, dans un état d'excitation qui pouvait donner à penser qu'une substance euphorisante avait été sécrétée par son cerveau, elle prit le chemin du retour. Pour elle qui menait une observation quotidienne, ce genre d'événement-catastrophe était quelque chose de tout à fait appréciable. Comment les choses allaient-elles évoluer ? Ah, quelle émotion ! Comme elle allait sans doute avoir du mal à patienter jusqu'au lendemain, elle se dit qu'elle pourrait peut-être profiter d'une promenade digestive avec Mika, après le dîner, pour venir voir de quoi il retournait.

Si elle apprenait que Pi-Po avait été volé, Mika serait-elle aussi excitée que sa mère ? Comme l'idée qu'avait eue Mika d'aller à la préfecture de police était finalement plus ou moins tombée à l'eau, ce rebondissement venait peut-être au bon moment. Arrivée dans son immeuble, Natsumi prit l'ascenseur avec son vélo et le transporta jusque chez elle. La porte n'était pas fermée à clé. Mika devait être rentrée.

Ses chaussures de sport Tsukihoshi jaunes étaient là, telles qu'elle les avait abandonnées, et formaient l'une avec l'autre un V renversé.

— Tu es en avance, Mika ! lança Natsumi en direction de la chambre de sa fille, tout en déposant son vélo dans l'entrée.

Elle retira ses mocassins à talons plats, s'engagea dans le couloir au sol recouvert de parquet et frappa à la porte de la chambre de Mika. En même temps que le « ouiiii » de sa fille, elle ouvrit la porte. Dans l'étroite pièce de style occidental qu'un Américain aurait plus volontiers qualifiée de placard, Mika était assise sur son petit lit d'enfant.

— Ahhhh, fit Natsumi, sans pouvoir retenir cette exclamation qui ressemblait à une déclamation de chanteur d'opéra traditionnel chinois.

Mika, sans qu'on sache si elle avait eu l'intention de se cacher ou si elle avait eu trop peur de ne pas savoir suffisamment bien mentir, tenait, fièrement serré entre ses bras, un grand Pi-Po.

Le policier de garde au poste, l'Hirsute, fut très gentil quand Natsumi emmena Mika rendre Pi-Po. Après avoir gentiment posé la question — « Alors comme ça, tu aimes Pi-Po ? » —, il lui fit la leçon — « Mais ce n'est pas une raison pour l'emporter sans permission » —, en imitant le ton du jeune homme qui présente l'émission de gymnastique pour les enfants à la télévision. Et il alla même jusqu'à dire :

— Si tu veux voir Pi-Po, tu peux venir ici quand tu veux, tu sais.

« Si ça se trouve, c'est tout simplement un obsédé qui aime les petites filles », se dit l'ingrate Natsumi qui suivait la scène et qui s'était détendue en voyant que, finalement, l'affaire ne prenait pas de trop grandes proportions. L'agent, avec ses longs favoris et ses poils de barbe rebelles sur le menton, se tourna vers Natsumi et lui dit :

— Madame, ce n'est qu'un enfantillage.

Puis il les laissa partir sans leur demander ni leur nom ni leur adresse. Natsumi pria Mika de présenter de nouveau ses excuses, elle en fit de même, puis elles sortirent du poste. L'affaire n'avait pas pris d'ampleur, heureusement, mais à présent le visage de Natsumi n'était plus anonyme, et ce serait sans doute plus difficile pour elle de s'approcher de ce poste les jours suivants. Elle le regrettait. Mais enfin il n'y avait rien à faire, c'était comme ça. Elle se contenterait des trois autres postes.

Sur le chemin du retour, Mika semblait craindre la réaction de Natsumi. Elle tenait le bas de sa jupe grège et marchait derrière elle d'un pas légèrement traînant.

— Qu'est-ce qui se passe quand on vole les affaires des autres ? demanda Natsumi en se retournant vers Mika.

Levant des yeux inquiets vers sa mère, celle-ci répondit dans un soupir :

— On se fait arrêter par la police.

Puis Natsumi lui demanda encore :

— Et ce n'est pas grave ?

Et Mika répondit :

— Si, c'est mal.

— Bon, si tu as compris, ça va, dit Natsumi en souriant. Tu sais, c'est dangereux la police, ils mettent même les gens sur écoute parfois...

Puis elle continua pendant un moment à lui raconter tout un tas de choses qu'il est bien inutile d'expliquer à des enfants. Elle saisit ensuite la main de Mika, qui tenait sa jupe, et la tira fermement vers elle. La jupe légèrement froissée à l'endroit qu'avait serré Mika reprit très vite sa forme, et le bras de la petite fille ne forma plus qu'une ligne dans le prolongement de celui de sa mère.

— Dis-moi, Mika, tu veux vraiment aller à la préfecture de police ? demanda Natsumi en jetant un rapide coup d'œil à la grande route Kôshûkaidô.

La nationale à quatre voies dans chacun des deux sens de circulation était surmontée d'une autoroute qui, comme un parapluie, en recouvrait les deux tiers. Mika ne répondit pas, peut-être n'avait-elle pas entendu. Natsumi posa donc une seconde fois sa question, mais en se tournant cette fois vers sa fille.

— ... Oui, je voudrais bien y aller, répondit Mika d'une petite voix.

Natsumi se fit une raison : « Eh bien, puisqu'il faut y aller... » Et le lendemain elle demanda son avis à Yoshiko, qui possédait un 4 x 4 rouge muni d'un pare-chocs susceptible de résister à une rencontre avec un kangourou, alors qu'elle ne se servait de sa voiture que pour faire des courses volumineuses dans le supermarché Inageya du quartier.

— Et pourquoi moi ? demanda d'abord Yoshiko, en passant d'une intonation efféminée à une voix masculine, avant d'accepter d'accompagner Natsumi et Mika.

— Je t'en suis vraiment reconnaissante ! Je ferai le maximum pour ne pas être malade ! promit même Natsumi.

Il faut dire que, depuis qu'elle ne pouvait plus prendre le train, Natsumi était incapable de se représenter Tôkyô au-delà de Shinjuku (quartier qui était pour elle doté d'une certaine familiarité, puisqu'il correspondait à la limite de ce qu'elle pouvait encore, au prix d'un certain effort, atteindre en bicyclette). Pour elle, Tôkyô se terminait brutalement à ce quartier. Au-delà, on débouchait sans doute sur une cascade, Tôkyô étant, bien entendu, soutenu par un éléphant<sup>1</sup>.

---

1. Allusion à une des représentations traditionnelles du monde au Moyen Âge, qui le décrit comme une surface plane terminée en cascade à ses extrémités et reposant sur le dos d'un éléphant.

— Ne t'inquiète pas, voyons ! S'il n'y a pas d'embouteillages, ça ne prendra pas plus de quarante ou cinquante minutes jusqu'à Sakuradamon.

C'était un beau jour de semaine du début du mois de juillet. Yoshiko avait mis ses Ray-Ban à verres correcteurs, fait asseoir Natsumi et Mika sur la banquette arrière, et démarré sa voiture bien-aimée. Moulé dans un polo rouge foncé, son large dos avait quelque chose de rassurant. Elle n'avait vraiment rien d'une simple ménagère. Natsumi, toujours aussi mal à l'aise dans les transports, demanda à plusieurs reprises de pouvoir faire une pause et fit arrêter la voiture en route. A chaque fois, Mika, dans une robe bleue qu'elle aimait beaucoup (elle la portait déjà la veille), ouvrait le livre *Ici le poste de police du parc Kameari de l'arrondissement de Katsushika* sur ses genoux et le lisait en poussant des gloussements, même si, en fait, elle ne comprenait pas tous les idéogrammes qui en parsemaient le texte. Natsumi, agacée parce que tout ne se déroulait pas exactement selon ses plans, voulut taquiner Mika et lui dit, tout en lui tapotant le bout du nez :

— Arrête un peu, voleuse de Pi-Po.

Mika s'arrêta immédiatement de rire et commença à pleurer.

— Pardon, pardon.

Surprise par la réaction de Mika, Natsumi tenta de la consoler. Yoshiko, elle, ricanait :

— Ah, ah, nous avons affaire à une mère indigne, à ce que je vois !

Elle fit une halte au parking payant de Shinjuku où elle gara la voiture. De là, elles partirent toutes les trois se promener dans le quartier de la mairie de Tôkyô. Bizarrement, elles eurent beau marcher, elles n'arrivaient pas à s'éloigner du périmètre de la mairie – un peu comme le singe Songoku qui croit avoir parcouru de longues distances alors qu'il n'a fait que tourner en rond dans la paume du Bouddha<sup>1</sup>. Cette promenade à trois fut quand même agréable.

Finalement, même avec la voiture de Yoshiko, il leur fallut deux heures et demie pour rejoindre Sakuradamon, où se trouve la préfecture de police. Elles arrivèrent juste à la bonne heure pour la visite de la préfecture. Natsumi avait évalué la durée du trajet à trois heures, c'était d'ailleurs la durée maximale qu'elle pouvait supporter dans un véhicule. Yoshiko voulait trouver un parking et quitta l'avenue bordée de saules pleureurs qui longe les douves du Palais impérial. Puis, comme elles arrivaient à la hauteur du pont Iwaita-bashi, deux feux avant le carrefour Sakuradamon, Natsumi demanda à descendre de voiture et, tenant Mika par la main,

---

1. Référence au classique chinois *Xiyou ji*, qui relate le voyage en Inde du moine bouddhiste Xuanzang entre 629 et 645 (édition française : Seuil, 1957). Songoku est le nom japonais du singe Sun Wukong, compagnon de voyage du moine.

elle continua à pied tout en regardant, à droite, le Palais impérial entouré de verdure et d'eau.

— Tu sais quel jour on est aujourd'hui, Mika ? demanda Natsumi, apercevant le regard un peu inquiet que sa fille lui adressait.

— Le jour de la fête nationale, répondit Mika, légèrement intimidée.

Natsumi acquiesça, même si, en réalité, ce n'était qu'un mardi comme un autre.

La préfecture était installée dans un immeuble d'une quinzaine d'étages surmonté de tours qui ressemblaient à des (grosses) bougies plantées sur un gâteau d'anniversaire. Devant l'entrée, Kuramochi les attendait déjà. C'était une ancienne camarade de collège de Natsumi, qui était maintenant rédactrice dans une revue de vente par correspondance. C'était à cause de cette vieille amitié avec Natsumi qu'il avait suffi d'un simple coup de fil pour que Kuramochi décide de venir. C'était même elle qui, habituée à prendre des rendez-vous dans le cadre de ses activités professionnelles, avait contacté la préfecture pour fixer la date de la visite.

— Ça faisait longtemps ! Qu'est-ce que tu as grandi, Mika !

Kuramochi entama immédiatement la conversation et se mit à parler de sa passion pour les mascottes en tout genre et de la collection qu'elle en faisait, sujet qui semblait à première vue en contradiction avec son apparence vestimentaire

plutôt austère. On finit par comprendre que c'était essentiellement pour pouvoir acheter la mascotte Pi-Po qu'elle était venue à la préfecture. Son petit appartement débordait de peluches – la grenouille Kero, le chien Koro, l'éléphant Sato-chan et bien d'autres encore –, au point que, l'année précédente, ses amies, lors d'une rencontre d'anciennes élèves (il n'y en avait pas eu depuis une bonne dizaine d'années), s'étaient même un peu inquiétées à son sujet. Natsumi, n'ayant pas participé à cette réunion, ne savait pas exactement ce qu'il en était, ni même d'ailleurs ce qui s'était dit à son propre sujet.

Le rendez-vous était fixé à quatorze heures trente. Le policier en uniforme qui se tenait devant la porte en verre de l'entrée jetait des regards interrogateurs dans leur direction. Tout comme les agents dans les postes de quartier, il portait une chemise bleu clair, un pantalon bleu marine et un képi rigide. Plusieurs personnes venues sans doute également pour la visite formaient des petits groupes de deux ou trois et s'adressèrent à lui avant d'entrer les unes derrière les autres à l'intérieur de l'immeuble. Yoshiko, qui avait pu garer sa voiture dans un parking, arriva à quatorze heures trente exactement. Elle avait ôté ses lunettes de soleil. Après de rapides présentations avec Kuramochi, le groupe de Natsumi se dirigea à son tour vers l'entrée.

— Vous êtes le groupe qui a réservé au nom de Kuramochi, n'est-ce pas ? déclara le policier en uniforme, avant même qu'elles ne se soient présentées.

Puis il regarda Yoshiko un peu plus longuement que les autres et murmura : « Ce doit être une dame ? », sans attendre vraiment de réponse.

Ensuite, à l'intérieur, un autre policier, qui ne portait pas de képi – cheveux poivre et sel, front étroit –, s'adressa à elles :

— Madame Kuramochi, de l'arrondissement de Shibuya, vous êtes quatre, c'est bien cela ? Merci de bien vouloir patienter, par ici, s'il vous plaît.

Et il les invita à le suivre vers une salle qui faisait face au comptoir d'accueil et où étaient rassemblés les autres visiteurs. Kuramochi, une légère expression de contrariété sur le visage, chuchota à l'oreille de Natsumi :

— Je leur ai pourtant donné uniquement le nom de ma société et jamais l'adresse de mon domicile.

Peut-être le policier au front étroit entendit-il, toujours est-il qu'avant de prendre congé il laissa flotter un sourire plein d'assurance sur ses lèvres. Mais, au moment où Kuramochi commençait à penser qu'elle était venue se fourrer dans un endroit vraiment effrayant, quelque chose se produisit qui la fit changer d'avis. Une jeune femme, les lèvres maquillées de rose, se présenta.

— Bonjour, dit-elle d'une voix douce qui ressemblait à celle de la jeune fille qui présente l'émission télévisée de chansons pour les enfants (à part Mika, il n'y avait pas d'enfant de moins de douze ans dans le groupe). Nous allons commencer la visite.

Et elle invita les visiteurs à la suivre. La jeune policière, chemise bleue à manches courtes, jupe bleu marine étroite et une liste à la main, commença à faire l'appel. Elle vérifia les noms et le nombre de personnes, puis distribua à chacune un badge de visiteur qu'elle sortait d'une boîte de chocolats Yokumoku.

— Les enfants de moins de douze ans n'ont pas besoin d'en mettre, annonça-t-elle, privant du coup Mika de la petite plaque rectangulaire de couleur bleue où était dessiné Pi-Po volant dans les airs.

— Maman, j'en veux un !

Mika tirait avec insistance sur un pan de la robe-tablier de Natsumi.

— Ça va, ça va, mets le mien, dit celle-ci.

Elle s'apprêtait à donner son badge à sa fille quand elle se fit réprimander.

— Madame, s'il vous plaît, c'est à vous de le mettre !

La jeune policière, avec sa coupe extracourte, dans le style Jean Seberg dans *Bonjour tristesse*, était intervenue avec gentillesse, il est vrai, mais avec dans la voix un ton d'une gravité qui interdisait toute résistance.

— Ecoute, après on ira à la boutique, dit Kuramochi à Mika, en guise de consolation.

7

Il y avait en plus de la petite troupe de Natsumi une dizaine d'autres visiteurs. Un groupe de trois jeunes filles avec toutes les mêmes cheveux blonds décolorés, un autre de cinq collégiens, le crâne rasé, vêtus d'une chemise de sport blanche sur un pantalon noir, un couple constitué par ce qui semblait être un père avec sa fille, respectivement d'une soixantaine et d'une trentaine d'années, une femme seule, la coupe au bol et portant des lunettes aux verres épais... Voilà à peu près de quoi se constituait l'assemblée.

— Bien, suivez-moi, s'il vous plaît.

Tout le monde se mit en marche sous le commandement de la policière aux cheveux extra-courts. Passant devant le comptoir d'accueil, la petite troupe se dirigea vers le fond de la salle. La policière expliqua que le bâtiment était un vrai labyrinthe et qu'il fallait donc rester groupés. A peine eut-elle prononcé le mot de labyrinthe que tout le monde eut immédiatement l'impression de se trouver dans un dédale. Après quelques pas, le groupe tourna à droite, passa devant trois

ascenseurs et continua sa progression encore un peu plus avant, vers le fond du couloir. Après avoir monté un escalier à la forme étrangement triangulaire, les visiteurs furent introduits dans une pièce au premier étage. Avec ses bancs et ses tables alignés, elle ressemblait à une salle de cours de ces écoles spécialisées dans la préparation des examens. Sur des piliers étaient fixés pas moins de quatre gros ventilateurs et, faisant face à la pièce, était posé un gros magnétoscope.

Après avoir distribué une mince brochure sur laquelle était écrit « *Welcome to la préfecture* », la policière fit quelques observations puis quitta la pièce. Dans l'immeuble se trouvaient des salles pour les interrogatoires ou les détentions provisoires, il ne s'agissait donc pas d'un lieu destiné à la visite. Pour cette raison ou pour une autre, le bâtiment constituait un véritable labyrinthe et il était donc demandé de ne pas se déplacer sans autorisation. Pour les personnes qui auraient besoin d'aller aux toilettes, il était prévu de passer un peu plus tard dans les seules ouvertes au public, il serait impossible d'y aller à un autre moment, etc.

— Ben dis donc, si on ne peut même pas aller aux toilettes librement ! s'exclama Yoshiko dès que la policière fut sortie.

Et Kuramochi enchaîna avec une intonation de voix qui imitait celle de Yoshiko :

— Si ça se trouve, elle est partie en fermant la porte à clé.

Mika, elle, tentait de récupérer le badge de visiteur que Natsumi avait fixé sur une bretelle de sa robe-tablier.

— S'il te plaît, montre-le-moi.

Natsumi le dégrafa et le donna à Mika qui, les yeux rivés dessus, demanda, implorante :

— Je pourrais pas le garder ?

— Ils ne te le donneront sûrement pas, lui répondit Natsumi.

— Alors c'est pas la peine.

Et Mika rendit le badge à sa mère. Et puis, avec une moue déçue, elle se mit à examiner les images de Pi-Po qui se trouvaient dans la brochure.

— Mika, après on ira à la boutique, dit à nouveau Kuramochi.

Ayant calculé que la vidéo présentant le système de fonctionnement de la police devait être arrivée à la fin, la policière revint et emmena le groupe dans la salle de documentation, située au même étage. Les toilettes réservées aux visiteurs se trouvaient à côté de cette salle, que l'on avait peu de temps pour visiter. Dans une cage de verre qui ressemblait à une vitrine de bijoutier, on voyait exposés, entre autres, le permis de port d'arme d'un tueur en série à la carabine, le procès-verbal de la déposition de l'assassin de cinq ménagères et un couteau ayant servi pour un crime. Ce fut ensuite le moment de prendre une photo-souvenir

avec, dans les bras, un Pi-Po de la taille de celui qu'on trouvait dans les postes de police de quartier. Mika avait l'air gêné. Se souvenait-elle du jour où elle en avait volé un ? On n'était finalement même pas allé aux toilettes. En cours de visite, Natsumi demanda à la policière à la coupe extracourte, qui avait pris l'initiative de s'approcher pour bavarder :

— Au fait, y a-t-il des femmes agents dans les postes de police de quartier ?

Immédiatement, la jeune femme s'éloigna en inclinant légèrement la tête. Natsumi la laissa partir sans obtenir de réponse. Cela n'avait pas suffisamment d'importance pour justifier qu'elle la retienne.

— Il me semble que, dans certains postes, il y a des femmes agents qui savent utiliser le langage des sourds-muets, dit Kuramochi, mais de toute façon il s'agit d'un travail essentiellement masculin.

Tout le monde était d'accord sur ce point.

— Quand on voit des femmes agents, c'est souvent dans les petites voitures de patrouille. Sans doute les femmes sont-elles essentiellement employées à la circulation routière. Ce serait pas de la discrimination, ça ? lança Yoshiko, qui apparemment ne parlait pas vraiment sérieusement et ajouta :

— Pourtant, dans les séries télévisées, il y a des tas de femmes flics très actives.

— C'est quoi, la discrimination ? demanda Mika.

— Quelque chose de mal, répondit Natsumi, utilisant une de ces réponses que font souvent les mamans.

A la sortie de la salle de documentation, la policière à la coupe extracourte, annonça, après un nouvel appel de tous les visiteurs :

— Et maintenant, ce que vous attendez tous avec impatience, la visite du centre de gestion de l'information.

Comme elle n'attendait pas particulièrement cette partie de la visite (ou plutôt comme elle en ignorait tout), Natsumi fut un peu surprise. Elle le fut encore plus quand Kuramochi lui dit :

— Le policier qui passe, là, c'est un adjudant.

— Comment peux-tu le savoir ? lui demanda-t-elle, interloquée.

Et Kuramochi répondit avec une certaine vantardise :

— Facile, il a un insigne sur la poitrine, deux traits verticaux pour les adjudants. C'était expliqué dans la salle de documentation.

Et elle pointa le menton vers la salle en question. Comment avait-elle fait pour voir tout ça aussi vite ? Natsumi en conclut que sa spécialité à elle c'était plutôt l'observation en catimini des postes de police de son quartier. Ici, la position hiérarchique de ses interlocuteurs l'intimidait.

Pour aller au centre de gestion de l'information au troisième étage, il fallait utiliser l'ascenseur.

— Même si l'alarme se déclenche, montez tous ensemble, s'il vous plaît, dit bizarrement la policière.

L'ascenseur le plus à droite des trois s'ouvrit. Il y avait déjà pas mal de gens à l'intérieur et il semblait impossible que tout le monde monte en même temps. La policière laisserait sûrement repartir l'ascenseur et on en attendrait un autre. Mais pas du tout, elle donna au contraire l'ordre de monter :

— Bien, allez-y, s'il vous plaît ! Même si l'alarme se déclenche ! Montez s'il vous plaît !

Et elle poussa les gens vers l'intérieur. L'alarme retentit juste après que le père et la fille ainsi que les trois blondes décolorées furent montés.

— Allez-y, dépêchez-vous !

La policière réussit encore à faire monter le groupe de collégiens, puis la fille aux lunettes, puis Kuramochi et Yoshiko. La sonnerie, qui était censée indiquer non pas le dépassement du poids autorisé mais la fermeture des portes (c'était sans doute un mensonge), retentissait toujours. A l'intérieur de l'ascenseur, les gens étaient compressés au maximum et, bien qu'il fût absolument impossible de faire rentrer qui que ce soit en plus, la policière continuait à insister en pinçant ses lèvres roses :

— Allez-y, montez s'il vous plaît !

On aurait dit un train aux heures de pointe. Cette pensée avait à peine traversé l'esprit de Natsumi qu'elle se sentit mal. Son cœur se mit soudain à battre très fort.

— Allez-y, allez-y !

Cédant aux instances de la policière, Natsumi finit par entrer avec précaution, en tenant Mika par la main. « Après tout, on ne va qu'au quatrième étage, ça devrait aller », pensa-t-elle. Mais c'était faire preuve d'un trop grand optimisme. En plus des visiteurs, il y avait dans cet ascenseur où elle avait été poussée de force beaucoup de messieurs dont le costume sentait la naphthaline. La policière elle-même entra finalement dans l'ascenseur et la porte se ferma lentement. « Je veux descendre, je veux descendre. » Involontairement, les mains de Natsumi se crispèrent.

— Aïe ! lança Mika, l'air mal à l'aise.

Et puis la porte de l'ascenseur se rouvrit brusquement. On n'était encore qu'au deuxième étage.

— Je vais descendre, fit un homme d'une voix posée à un coin de la cabine.

Natsumi sortit de l'ascenseur avant lui et déclara à la policière restée à l'intérieur :

— Excusez-moi, mais je ne peux plus rentrer.

Tirée par sa mère qui la tenait toujours par la main, Mika dut également descendre, et elle sentait bien qu'on l'observait.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda la policière à Natsumi en ouvrant de grands yeux.

Elle avait fait sortir quelques personnes, pour permettre au monsieur qui venait de parler de descendre.

— Je ne peux pas remonter là-dedans. S'il vous plaît, laissez-moi vous rejoindre par l'escalier, demanda Natsumi.

— C'est impossible, dit sèchement la policière en refusant catégoriquement.

A son tour, l'homme en costume réussissait enfin à se faufiler par le côté de la cabine et à sortir.

Pour finir, tous les visiteurs furent invités à descendre au deuxième étage. Ce n'est qu'après les avoir rapidement recomptés que la policière lâcha la pression qu'elle exerçait d'une main sur la porte de l'ascenseur pour la maintenir ouverte.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Quelque chose ne va pas ? demanda-t-elle à Natsumi sur le ton inquiet qui convenait à la situation, tout en lui jetant un œil très dur.

— Je ne me sens pas bien, je voudrais que vous me laissiez monter par l'escalier, ou bien si ce n'est pas possible je voudrais arrêter là la visite, dit Natsumi.

— Ce n'est pas possible, répondit la policière en prenant un ton sévère. Il faut que l'on reste ensemble, c'est la règle. Si vous arrêtez la visite, elle se terminera pour tout le monde.

— Oh non, protesta un des collégiens.

Et ses amis lui donnèrent de légers coups de coude dans les côtes. Un petit rire se fit entendre dans le groupe. Les regards des autres visiteurs se concentrèrent sur Natsumi.

— Vous ne pouvez pas monter au quatrième ?

— Non.

— Même pas pour un étage ?

— Non.

— C'est vraiment impossible ?

— Oui, acquiesça Natsumi, vidée de ses forces et qui avait envie de rentrer le plus rapidement possible chez elle. Je crois que je vais vomir.

— Nous voilà bien, dit la policière d'un air ennuyé.

Et, après avoir réfléchi quelques instants, elle inclina la tête sur le côté d'un air hésitant.

— Alors attendez quelques instants ici, je vais guider le reste du groupe jusqu'au troisième et je reviens.

Elle appuya ensuite sur le bouton de montée de l'ascenseur, en regardant encore une fois en direction de Natsumi.

— Vous êtes toute pâle, accroupissez-vous, dit-elle sur le ton d'un professeur de lycée qui s'adresse à son élève.

Appuyées au mur, dans un coin de l'étroit couloir où se trouvaient les ascenseurs, Natsumi et Yoshiko s'accroupirent, puisque la policière à la coupe extracourte (elle était sans doute plus jeune qu'elles) leur en avait donné la permis-

sion. Mika, elle, était restée avec Kuramochi pour continuer la visite. Les personnes qui venaient prendre l'ascenseur jetaient un regard interrogateur sur les deux amies. Comme une petite frappe de banlieue ou un voyou des quartiers malfamés, Yoshiko était accroupie les genoux écartés.

— Si on se sauvait toutes les deux maintenant, je pense qu'elle ne pourrait pas s'en tirer avec une simple déclaration, souffla-t-elle à Natsumi, qui rit doucement en lui répondant :

— Et voilà comment, en s'intéressant je ne sais trop pourquoi aux postes de police, on se retrouve dans une situation compliquée.

Quelques instants plus tard, la policière redescendit par l'ascenseur.

— Vous ne pouvez toujours pas monter ? demanda-t-elle à Natsumi qui répondit :

— Non, je ne peux vraiment pas.

La policière semblait de toute façon s'être attendue à cette réponse.

— Bon, alors allons-y par l'escalier, dit-elle sans hésitation.

Elle guida Natsumi et Yoshiko dans un couloir blanc et sinueux et les amena à un escalier tout simple en colimaçon qui n'était pas celui qu'elles avaient pris pour monter au premier étage.

— Alors, comme ça, vous n'aimez pas les ascenseurs ? demanda la policière qui leur ouvrait

le chemin, en se retournant tout à coup vers Natsumi et Yoshiko.

— Pas seulement les ascenseurs, les moyens de transport en général, répondit Natsumi, ce qui fit pouffer de rire Yoshiko, qui venait juste derrière.

Arrivées au troisième étage, elles durent de nouveau suivre un chemin sinueux. Quand elles eurent atteint le centre de gestion de l'information, la policière ouvrit la porte avec une clé (ce qui signifiait que les visiteurs étaient enfermés à l'intérieur). Mika et Kuramochi aperçurent Natsumi et vinrent la rejoindre.

En fait, ce n'était pas le centre de gestion de l'information mais un endroit d'où l'on pouvait voir ce centre. C'était une pièce longue et étroite aux parois de verre qui offraient une vue plongeante sur le centre situé en contrebas. On pouvait y voir alignées des dizaines de consoles donnant une impression de très haute technologie et, devant, des agents en uniforme qui recevaient sûrement les appels de la ligne 110 de Police secours. Sur le mur de droite se trouvait un écran géant sur lequel était projetée une photo de Pi Po (la projection était de toute évidence destinée aux visiteurs) et, sur le mur de gauche, d'un format encore plus grand, se trouvait un plan général de Tôkyô sur lequel clignotaient d'innombrables petites lumières rouges qui, à y bien regarder, se mettaient parfois à bouger. Ainsi était connue, à

tout instant, la position de toutes les voitures de patrouille et la direction dans laquelle elles allaient.

— Y a pas à dire, c'est fou ! Ce doit être impossible de tout contrôler, se disaient presque tous les visiteurs.

Mika, quant à elle, ne détachait pas son regard de l'image de Pi-Po sur le grand écran.

Pour redescendre au rez-de-chaussée, Natsumi emprunta une nouvelle fois l'escalier en colimaçon. La policière à la coupe extracourte lui dit avec un petit rire :

— C'est la première fois que je vois ça.

Son intonation semblait suggérer qu'elle ne pensait pas qu'il pût y avoir au monde d'autres personnes dans le cas de Natsumi. Cependant, la policière à la coupe extracourte se montra très aimable en raccompagnant Natsumi, sûrement parce qu'elle ne se sentait pas très charitable d'avoir de pareilles pensées.

— Excusez-moi, murmura Natsumi, je suis vraiment désolée.

Natsumi retrouva les autres visiteurs au rez-de-chaussée. La visite était terminée. Ils n'étaient pas passés par la boutique. Peut-être le retard causé par l'incident avec Natsumi avait-il fait annuler le passage par le magasin. Aucune explication n'avait été donnée à ce sujet. Quand le groupe se retrouva dehors, il était exactement quinze heures trente.

— Et alors, Pi-Po, on ne le voit pas plus que ça ? grommelait Mika, l'air profondément déçue.

— Quel endroit antipathique, cette préfecture ! lança Kuramochi, pleine de rancune qu'on ne les ait pas emmenés à la boutique.

Elles avaient l'air de chiens battus. Elles se dirigèrent à pied vers le parking, près du parc Hibiya, où Yoshiko avait garé sa voiture.

— Dis, est-ce que ta maman faisait pitié ? demanda Natsumi à Mika qui répondit que non, pas particulièrement.

Un jeune homme en costume courait dans l'avenue longeant les douves. On ne voyait pas bien le Palais impérial entouré d'une verdure foisonnante. Dans le parc Hibiya, elles achetèrent de la limonade Ramune à une échoppe et en burent toutes les quatre, assises en ligne sur un large banc blanc. Une idée saugrenue traversa l'esprit de Natsumi. Elle se voyait assaillir, avec l'aide de Yoshiko, la policière à la coupe extra-courte, dans l'escalier étroit descendant du quatrième étage. Pendant ce temps, Kuramochi et Mika prenaient les autres visiteurs en otages et s'enfermaient dans le centre de gestion des informations. Ça aurait fait un sacré bruit si elles avaient réussi une telle opération !

Mais elle se dit que ce genre de pensée ne lui ressemblait pas vraiment et que c'étaient plutôt des idées qui allaient à Yoshiko. De toute façon,

une occasion pareille ne pourrait pas se représenter une seconde fois, car il ne faudrait sans doute pas longtemps à la police pour mettre au point un nouveau règlement permettant de faire face aux visiteurs dans le genre de Natsumi...

— Coucou, je m'appelle Pi-Po !

Assise à la droite de Natsumi, Kuramochi tentait de consoler Mika en lui faisant la lecture de la brochure reçue à la préfecture.

— On m'a donné le nom de Pi-Po en rassemblant la première syllabe « pi » de *people* et « po » de *police*. Tu comprends, même si c'est en anglais ?

— J'ai pas compris, répondit Mika en croisant ses jambes pendantes sous le banc.

A la gauche de Natsumi, Yoshiko fermait un œil pour regarder le soleil à travers le verre vert de la bouteille de limonade Ramune. Et puis Kuramochi dit soudain qu'elle devait retourner travailler et s'en alla. Ce n'est qu'une fois celle-ci partie que Natsumi se dit qu'elle portait une bien belle jupe à fleurs. Elle leva les yeux vers le ciel et regarda défilier les nuages. Ils ressemblaient à l'aérostat Hindenbourg.

Soudain, elle ressentit une légère angoisse en pensant que la terre était en train de tourner. Et si dorénavant elle ne pouvait plus prendre les ascenseurs non plus ? Ce serait vraiment horrible, à vingt-neuf ans ! Mika ressortit de son sac

à main Miffy le cent quatorzième volume d'*Ici le poste de police du parc Kameari de l'arrondissement de Katsushika* et l'ouvrit de nouveau sur ses genoux.

— Tu n'as rien à craindre, souffla Yoshiko à l'oreille de Natsumi, comme pour l'hypnotiser.

Au retour, il fallut environ deux heures pour rejoindre Shimotakaido.

## POSTFACE

par Corinne Quentin

Tôkyô ! Gigantisme : 2 000 kilomètres carrés. Multitude : 12 millions d'habitants. Mais aussi chaos, hétérogénéité, cacophonie, démesure, laideur, en même temps que fluidité, diversité, régénération, ludisme, sécurité... Nous, voyageurs ou immigrés, disons et écrivons tant de choses à propos de cette cité paradoxale ! Parce qu'elle est attachante, malgré sa profonde tendance à défier nos critères esthétiques et notre sentiment respectueux du patrimoine architectural. Parce qu'elle demande une vision centrée sur le détail et le mouvant plutôt que sur le monumental et l'éternel. Parce que nous y éprouvons des sentiments multiples et profonds, nous pouvons parler et écrire infiniment à propos de Tôkyô.

Mais cette ville, qui sait si bien stimuler nos propos impressionnistes ou analytiques, que représente-t-elle pour ses citoyens de souche ? Et si nous écoutions aussi leurs récits ? Les voix des poètes ? Ce que racontent les romanciers ? Pourrait-on se rapprocher encore davantage de cette image multiple et envoûtante de la cité, déjà présente dans les romans de certains auteurs japonais disponibles en français (ceux

de Murakami Ryû, Kitano Takeshi ou, plus anciens, ceux d'Ooka Shôhei, Yoshiyuki Junnosuke) ?

Le présent recueil de nouvelles est l'essai de ce rapprochement : demander à des écrivains japonais d'écrire une fiction d'une quarantaine de pages, dans laquelle le Tôkyô d'aujourd'hui, ou un quartier librement choisi, serait le maillon essentiel, dans l'espoir que s'y révéleront les sentiments des romanciers pour ce Tôkyô où ils vivent, que s'y dessineront leurs façons d'appréhender la cité.

Afin de donner au lecteur français l'occasion de se laisser guider dans un Tôkyô peut-être inconnu, qui ne coïncide pas nécessairement avec une vision de voyageur ou d'immigré, le choix s'est porté sur des écrivains peu traduits en français, mais très populaires au Japon. La diversité de leurs styles, de leurs personnalités et leur appartenance à des générations différentes constituent en quelque sorte la métaphore de la multiplicité des visages de la ville, et une liberté totale a été laissée aux écrivains pour choisir le visage qu'ils nous dévoilent.

Muramatsu Tomomi porte dans ses romans un regard empathique et tendre sur les gens. Il les décrit dans un environnement qui les façonne, auquel ils se conforment ou dont ils essaient de se déprendre... Plus que par la narration, c'est dans des dialogues subtils, extrêmement travaillés pour sembler simples et naturels tout en étant très suggestifs, qu'il sait magnifiquement mettre en scène la vie quotidienne d'hommes et de femmes, découvrir leurs aspirations, appréhender les liens qu'ils tissent avec leur milieu. Ne se contentant pas de décrire, il

interroge également, par touches légères, avec un humour plein de retenue, les personnages et les images mêmes qu'il construit.

Muramatsu Tomomi est né à Tôkyô en 1940. Il fait des études de philosophie à l'université Keio puis devient éditeur aux éditions Chûokoron sha. Il se met à écrire et publie en 1980 *Watashi wa puroresu no mikata desu* [Moi, j'aime le catch], qui remporte un grand succès. En 1982, il obtient le prix Naoki pour *Jidaiya no nyôbô* [La Femme du brocanteur], qui sera, comme beaucoup de ses romans, adapté au cinéma, à la télévision et au théâtre.

Morita Ryûji crée des histoires imbriquées dans le décor où elles se déroulent. La ville de Tôkyô et le quartier de Shinjuku, plus particulièrement, sont au centre de ses récits, où des personnages souvent profondément romantiques sont confrontés à une violence qui les dépasse. Son style incisif, presque photographique parfois – il dit lui-même « écrire à partir d'images qui s'impriment dans son esprit » –, l'a fait remarquer parmi la jeune génération d'écrivains des années 1990.

Morita Ryûji est né à Tôkyô en 1954. Il commence à publier des nouvelles dans la revue littéraire *Waseda*, alors qu'il est rédacteur du magazine d'informations culturelles *PIA*. En 1985, il est sélectionné pour le prix Waseda du jeune auteur pour *Yoru yorimo nagai yume* [Un rêve plus long que la nuit]. Il publie en 1990 son premier roman, *Sutorîto chirudoren* [Enfants de la rue], où il décrit, sur une période de trois cents ans (de l'époque d'Edo à nos jours), la vie et les amours de personnages qui se succèdent

dans le même quartier de Shinjuku. Il est immédiatement remarqué et nommé pour le prix Noma du jeune auteur. En 1996, il quitte la rédaction de *PIA* pour se consacrer uniquement à l'écriture. Depuis 1998, il est chargé d'un cours sur l'écriture romanesque au département de littérature de l'université Waseda.

Hayashi Mariko est une sorte de symbole de la génération des *hanako-zoku*, ces « nouvelles » femmes des années 1990 qui, grâce à la prospérité économique, ont pu se faire une place à la fois dans le monde du travail et dans celui de la consommation, se revendiquant électrons libres, jouisseuses, sans contrainte, vouées à la légèreté... Dans ses romans faussement naïfs, Hayashi Mariko met le plus souvent en scène les rêves et les désillusions de jeunes femmes et décrit leur difficile rencontre avec les hommes quand les règles de la séduction, la recherche du plaisir personnel et les exigences de l'organisation sociale (mariage, famille, travail) se font trop contradictoires.

Hayashi Mariko est née dans la préfecture de Yamanashi en 1954. Après des études de littérature à Tôkyô, elle commence à travailler en 1976 en tant que rédactrice publicitaire. En 1982, elle publie son premier essai, *Runrun o katte ouchi ni kaerô* [On achète du bien-être et on rentre]. En 1984, son premier roman, *Hoshikage no Stera* [Stella sous les étoiles], est sélectionné pour le prix Naoki et elle décide alors de se consacrer à l'écriture. En 1986, elle obtient le prix Naoki pour *Saishûbin ni maniaeba* [Si j'arrive à temps pour le dernier train], le prix Shibata pour *Hakuren renren* [Le Lotus blanc, blanc, blanc]

en 1995, et en 1998 le prix Yoshikawa Eiji pour *Minna no himitsu* [Le Secret de tout le monde]. Adapté à la télévision et au cinéma, son roman *Fukigen na kajitsu* [Des fruits d'une humeur noire], publié en 1996, fut un grand best-seller. La nouvelle présentée ici a fait l'objet d'une adaptation cinématographique par Ichikawa Jun.

Shiina Makoto arbore tout au long de l'année un visage bronzé d'amateur de grand air qui s'accorde bien avec la fraîcheur qu'il insuffle à ses romans ou ses nombreux essais. Cette sorte d'« optimisme désillusionné » qui lui est particulier est sans aucun doute la raison de son succès auprès des lecteurs japonais, et, notamment à ses débuts, dans les années 1990, auprès des jeunes garçons qui reconnaissent peut-être en lui cette sorte de grand frère plein d'énergie qui les accompagnerait dans le passage difficile de l'université vers l'entreprise. Même lorsque ses récits, le plus souvent à la première personne, se situent dans la ville, ils évoquent un art de vivre enjoué et il y circule, comme dans la nouvelle présentée ici, cet air frais que l'on respire lorsque l'on se promène sur un chemin de montagne en compagnie d'un chien (symbole récurrent dans ses écrits).

Shiina Makoto est né à Tôkyô en 1944. Il abandonne ses études de photographie et, en 1976, crée une revue de critique littéraire, *Hon no zasshi* [La Revue des livres]. D'abord tirée à cinq cents exemplaires, cette publication mensuelle atteint un tirage de cent cinquante mille exemplaires. A partir de 1979, il se consacre à l'écriture et publie de nombreux romans, essais, reportages et livres pour enfants. En

1989, il obtient le prix Yoshikawa Eiji pour *Inu no keifu* [Généalogie du chien] et le grand prix de science-fiction en 1990 pour *Ado-bâdo*. La même année, il se lance également dans le cinéma, et plusieurs de ses films sont primés. Il obtient notamment le grand prix de la critique cinématographique et le prix du meilleur réalisateur pour *Shiroi uma* [Le Cheval blanc] en 1995 et, en 1997, le grand prix du festival du film de Beauvais.

Fujino Chiya fait une entrée foudroyante dans le monde littéraire où, dès la publication de ses premières nouvelles, elle suscite un grand intérêt, par son style étrangement simple, ses mises en scène surprenantes, proches de l'absurde. D'une écriture sans doute influencée par son choix de « vivre une vie de femme » bien que née garçon, elle décrit des personnages et des lieux de manière ambiguë, comme peu d'écrivains le font...

Fujino Chiya est née dans la région de Fukuoka (île de Kyûshû) en 1962. Après un diplôme de fin d'études en sciences de l'éducation à l'université de Chiba et une courte expérience professionnelle dans une maison d'édition, elle se consacre entièrement à l'écriture. En 1995, elle obtient le prix Kaien du jeune auteur avec *Gogo no jikan-wari* [Emploi du temps de l'après-midi] et, en 1998, le prix Noma du jeune auteur pour *Oshaberi kaidan* [Le Conte du bavard], dont la traduction française (de Dominique Palmé) doit paraître en 2006 aux Editions Thierry Magnier à la suite de *Route 225* (traduction de Silvain Chupin) publié en 2003. En janvier 2000, elle obtient le prestigieux prix Akutagawa pour un court

roman intitulé *Natsu no yakusoku* [Une promesse d'été], où, dans le style minimaliste et léger qui lui est propre, elle dépeint la vie quotidienne et sentimentale de couples homosexuels et de travestis, ainsi que celle des jeunes, garçons et filles, qui les entourent.

Initialement prévu pour une édition en France, ce recueil a attiré l'attention des éditeurs japonais et a été publié simultanément dans les deux pays. Il est paru au Japon aux éditions Kinokuniya shoten, puis en édition de poche chez Kadokawa shoten.

151

85

la littérature  
impliquée  
dans le  
bas du  
placard

meffe  
d'entraîn

Enfreindre

l'air vicie

du climat

impur

corrompu

Sadaud(e)

- patras

propres

qui voyait tout

Sadur de

droit le monde

Sadur de

Un visage

bourfi

- (gonfler)

ou sous le

COUP

d'un

émotion

Se renfrogner

Cet ouvrage a été imprimé par

l'Imprimerie France Quercy - 46090 Mercuès

N° d'impression : 01935d - Dépôt légal : octobre 2010

S'affaler



du même genre

= acobis

Imprimé en France

Se défondre

-

le parche

de théâtre

THEATRE



délabré

- dégradé

est +

une madonette  
= fille travaillant  
dans la couture

tromper quelqu'un dans  
son hi/elle ville

Être soluble  
- parler  
beaucoup

⊗ Être longue à la  
détente

se faire faire un  
enfant  
: se faire engager

Cinq écrivains japonais de premier plan nous livrent leur vision de Tokyo. Des visions de l'intérieur, où chacun s'approprie le paysage d'une cité aux multiples visages, des dancings de Shinjuku à la douceur des quartiers gagnés sur la mer de la ville basse. La prostituée philippine, la ménagère au poste de police, la femme qui disparaît après avoir brillé dans le cœur des habitués d'un bar comme la brusque flamme d'une allumette, l'homme qui s'est installé une tente au sommet d'une tour et découvre soudain de là-haut les étoiles. Autant d'éclats d'histoires qui, de nuit comme de jour, illuminent la ville de Tokyo et en dessinent la géographie sentimentale.

Nouvelles de Muramatsu Tomomi, Morita Ryûji, Hayashi Mariko, Shiina Makoto, Fujino Chiya.



*Picquier poche*



harmonia mundi  
— diffusion livres —

[www.editions-picquier.fr](http://www.editions-picquier.fr)



9 782877 308359